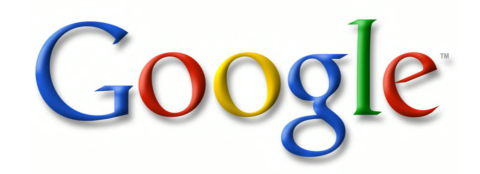
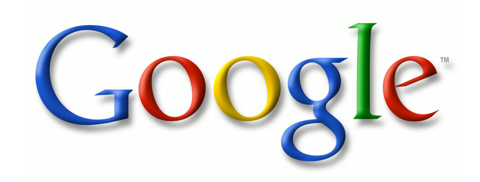










POÉTIQUE
ANGLAISE.

POÉTIQUE ANGLAISE.

PAR M. HENNET,

MEMBRE DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Apollon leur sourit, Apollon les couronne.

TOME SECOND.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE VALADE;

ET SE TROUVE

CHEZ THÉOPHILE BARROIS FILS, LIBRAIRE,
QUAI VOLTAIRE, N°. 5.

1806.

Here wreath'd Apollo with his heavenly lyre
Inflames the Muses with poetic fire;
Their tuneful strains the jocund Muses sing,
And tributary bards their incense bring;
The God, with pleasing looks and crowns of bays,
Smiles on their labours, and rewards their lays.

WEBSTER, the stage.

C'est ici qu'Apollon, en chantant sur sa lyre,
Des Muses entouré, se livre à son délire :
Les Poëtes, en foule, attirés par ses chants,
Déposant à ses pieds leurs vers et leur encens,
Embellissent la cour dont le dieu s'environne;
Apollon leur sourit, Apollon les couronne.

POÉTIQUE ANGLAISE.

LISTE CHRONOLOGIQUE DES POËTES ANGLAIS (1).

1. CHAUCER,

Né à Londres en 1328.
Mort dans la même ville en 1400, âgé de 72 ans.

Appelé le père de la poésie anglaise, contemporain de Pétrarque et de Bocace, il écrivit dans le quatorzième siècle, lorsque la France ne comptait encore aucuns poëtes. Elevé à Cambridge, il

(1) Voyez, pour les auteurs dont le nom est marqué de ce signe ¶, l'histoire de la poésie et des principaux poëtes, à la suite de cette liste chronologique.

composa, à dix-huit ans, la *Cour d'amour.*

Devenu page et ensuite gentilhomme de la chambre du roi, il eut pour protecteur Jean de Gand, duc de Lancastre, et épousa une fille d'honneur de la duchesse. Cette jeune personne, née en Hainaut, se nommait Philippa Roxet. Envoyé dans des cours étrangères, Chaucer s'y distingua et revint à Londres jouir d'une fortune considérable.

Quelque tems après, il écrivit contre le clergé et fut obligé de fuir. Il passa plusieurs années en Hainaut et en France. C'est là qu'il composa une partie de ses ouvrages. Revenu à Londres, il y fut arrêté, obtint enfin sa liberté, et maria la sœur de sa femme au duc de Lancastre, dont le fils monta sur le trône d'Angleterre. Se trouvant ainsi bel-oncle du roi, il vécut dans l'aisance et la tranquillité, retiré à la campagne.

Chaucer composa douze volumes de vers qui consistent principalement en *Contes*, dans le genre de ceux de Bocace, et dont quelques-uns ont été depuis rajeunis par des auteurs modernes. Son langage est à peine compris aujourd'hui par les anglais.

---

2. SPENSER,

Né à Londres vers 1554.
Mort dans la même ville en 1598, âgé d'environ 44 ans.

---

3. SHAKESPEARE,

Né à Stratford, snr Avon, en 1564.
Mort à Londres, en 1616, à 53 ans.

QUOIQU'EN ayent dit Voltaire et d'après lui, plusieurs écrivains français, Shakespeare est un des hommes les plus étonnans, un des plus beaux génies

qui ayent brillé dans le monde littéraire. Créateur du théâtre anglais, comme Corneille du théâtre français, il le précéda d'un siècle. Il écrivait vingt ans après Spenser; et la langue anglaise semble, entre l'un et l'autre, avoir éprouvé une révolution de cent ans.

Cet homme extraordinaire est trop connu même en France, pour que j'entre ici dans des détails sur sa vie et ses ouvrages. On sait que, comme Molière, il fut acteur et acteur médiocre. Comme auteur, il appartient plutôt à l'art dramatique; cependant il avait débuté par une ballade satirique. Il composa deux petits poëmes: la *Mort d'Adonis*, le *Viol de Lucrèce*, et diverses autres poésies qui ont été recueillies en un volume. Il a laissé vingt-quatre tragédies et seize comédies.

---

4. DONNE,

Né à Londres en 1573.
Mort dans la même ville en 1631, âgé de 59 ans.

Il était, dans son enfance, un petit prodige, un Pic de la Mirandole. Revenu de ses voyages, il fut nommé secrétaire du lord Egerton, garde des sceaux. Mais étant devenu amoureux de la fille de Sir George More, chancelier de l'ordre de la jarretière, il l'épousa en secret. Le père furieux le fit destituer, arrêter, traîner en prison. Enfin, après une longue persécution, Donne parvint à le fléchir, et dès ce moment une amitié sincère les unit.

Donne entra dans l'état ecclésiastique, devint docteur en théologie, et fit un voyage à Paris avec un de ses amis. Celui-ci le trouve un jour dans un état affreux: il s'informe du sujet; Donne répond qu'il a vu sa femme, qu'il avait laissée enceinte à Londres, entrer dans sa

chambre, en désordre, les cheveux épars et tenant un enfant mort dans ses bras. Peu après on reçut une lettre de Londres qui apprenait que sa femme était accouchée d'un enfant qui avait péri aussitôt, et il se trouva que c'était le jour même de la vision. On sait quelle foi on doit ajouter à ces pressentimens. Cette femme mourut long-tems après, en donnant le jour à son douzième enfant. Donne, inconsolable, resta long-tems dans la retraite et ne sortit que pour prêcher devant le tombeau de sa femme, un sermon dont le texte était : « Hélas ! je suis l'homme » qui ai connu l'affliction. » Il lui survécut quatorze ans.

Donne, avec un esprit supérieur, ne fut pas un bon poëte. Fort de ses pensées, il négligeait son style. On a peine à croire qu'il écrivait après Shakespeare, et la langue, sous sa plume, paraît avoir rétrogradé. Ses satires, pleines de sens, sont dépourvues de

poésie et d'harmonie ; ses vers sont une prose négligemment rimée, et rien ne dédommage de ce défaut dans ses élégies, ses sonnets et ses chansons.

---

5. FAIRFAX,

Né à Denton, comté d'York, en
Mort à Fuyston, près Denton, en 1632.

Issu d'une famille illustre, il traduisit, jeune encore, la Jérusalem délivrée du Tasse, qui eut, dans son tems, une grande réputation. Il composa aussi des églogues que l'on trouvait très-ingénieuses. Avec moins d'esprit que le précédent, il entendait mieux l'art de la versification, auquel il fit faire quelques progrès. C'était, au surplus, un homme modeste, doux et qui aimait la vie retirée. Ces églogues n'ont jamais été imprimées, et le manuscrit fut consumé long-tems après dans un

incendie. C'est sur lui que l'on fit ces quatre vers :

Chaste is thy muse as is a vestal nun ;
And thy Apollo spotless as the sun ;
No wanton thought betray'd by word or look ;
As blameless is thy life as is thy book. *

WILSON.

---

6. DAVENANT,

Né à Oxford vers 1605.
Mort à Londres en 1668, âgé de 63 ans.

POËTE lauréat sous Charles I[er]., lorsque la révolution, qui conduisit ce prince sur l'échafaud, éclata, il suivit la reine en France. Chargé par cette princesse d'une expédition secrète, il fut arrêté par le parlement, enfermé

---

* Ta muse est chaste comme une vestale,
et ton Apollon sans tache comme le soleil :
nulle pensée libre ne paraît dans tes écrits et tes regards ;
ta vie est irréprochable comme ton livre.

dans la tour, et allait être jugé comme coupable de haute trahison, si Milton, attaché au parti républicain, n'eût obtenu sa grâce.

Après la restauration de Charles II, il obtint le privilège d'établir un spectacle, et fut le premier entrepreneur du théâtre de Drurylane, qu'il fit bâtir.

Davenant parut tenir le sceptre de la littérature ; mais sa gloire finit avec sa vie. Il composa vingt-cinq pièces, tant tragédies que comédies, qui eurent du succès, mais qu'on ne joue plus ; un poëme épique très-mauvais, intitulé *Gondibert*, et quelques autres poésies également oubliées.

---

7. OVERBURY,

Né à Compton-Scorphen, comté de Warwick, en 1581. Mort à Londres, en 1613, à 32 ans.

AUTEUR plus célèbre par sa fin tragique, que par quelques poésies qu'on ne lit plus.

Un écossais, nommé Carre, arrive à Londres à vingt ans, avec des lettres de recommandation pour le lord Hay. Frappé de la beauté et des grâces de ce jeune homme, le lord conçut le projet d'en faire le favori de Jacques I[er]. dont il connaissait le faible pour les grâces extérieures de la jeunesse. Carre fut chargé de présenter au roi son bouclier et sa devise dans un tournoi. Prêt à remplir cet office, le cheval se cabre, jette l'écuyer par terre et lui casse la jambe. Le prince le fait transporter dans son palais, va le visiter après le tournoi, y retourne souvent, et s'attache à lui précisément, parce qu'il le trouve de l'ignorance la plus parfaite.

Jacques devient précepteur de son jeune ami, lui apprend le latin et l'art de gouverner, le crée vicomte de Rochester, et, sans lui en donner le titre, le fait premier ministre. . . .

Carre sentait son insuffisance et le besoin d'avoir un ami sage et instruit :

il fit choix d'Overbury, qu'il fit créer chevalier.

Une jeune beauté fixait alors l'admiration de la cour ; c'était la fille du comte de Suffolk, mariée à treize ans au comte d'Essex qui en avait quatorze. On avait fait voyager l'époux trop jeune encore, et après quatre ans d'absence, il revenait empressé de consommer le mariage. Mais déjà l'amour unissait Carre et la comtesse. Celle-ci ne vit son mari qu'avec dégoût, et, forcée de partager son lit, lui refusa obstinément ses faveurs. Le mari irrité cessa de la contraindre et l'abandonna à elle-même.

Carre et la comtesse résolurent alors de faire prononcer le divorce. Le premier s'en ouvrit à Overbury qui combattit vivement ce projet, et représenta à Carre la difficulté d'obtenir le divorce et le ridicule dont il se couvrirait en épousant une femme qui était déjà publiquement sa maîtresse.

Instruite de tout, celle-ci jura la

perte d'Overbury et entraîna son amant dans ses projets de vengeance.

Overbury fut arrêté, enfermé dans la tour. On essaya divers poisons qui ne réussirent qu'à le rendre malade. Enfin un lavement empoisonné le fit expirer dans les plus vives douleurs. Trois heures après, l'odeur infecte du cadavre obligea de l'enterrer précipitamment.

Cependant le divorce est prononcé. Le roi consent au mariage, en faveur duquel Carre est créé comte de Sommerset. Il épouse sa maîtresse ; mais dès ce moment son humeur s'altère ; déchiré de remords, ses agrémens extérieurs se changent en une sombre mélancolie.

Le crédit des meurtriers parvint quelque tems à étouffer les soupçons qui s'élevèrent. Mais deux ans après, tout se découvrit. On en rendit compte au roi qui, déjà moins épris de son favori devenu moins aimable, ordonna

d'instruire le procès. Les complices subalternes furent exécutés ; le comte et la comtesse de Sommerset furent aussi condamnés à mort ; mais un reste d'attachement décida le roi à commuer cette peine en un emprisonnement.

Quelques années après, le roi leur rendit la liberté. Ils se retirèrent dans le fond d'une terre, où ils vécurent obscurément , abandonnés de tout le monde et en horreur l'un à l'autre.

Savage composa depuis, sur ce sujet, une tragédie qui eut peu de succès.

---

8. WALLER, ¶

Né à Colshill, comté d'Hertford, en 1605.
Mort dans la même ville en 1687, âgé de 82 ans.

---

9. COWLEY, ¶

Né à Londres en 1618.
Mort à Chertsey, en 1667, à 49 ans.

---

10. DENHAM,

Né à Dublin en 1615.
Mort à Londres, en 1668, à 53 ans.

Une petite pièce descriptive de trois cents vers, *Cooper's hill* (la Colline de Cooper), a fait la réputation de cet auteur. Lors de la révolution de Cromwell, il s'attacha au parti royaliste et suivit Charles II en France, où il composa une partie de ses poésies. Après la restauration, Charles II le nomma intendant de ses bâtimens. Ses œuvres, qui consistent en épîtres ou mélanges, forment un très-petit volume.

---

11. MILTON. ¶

Né à Londres en 1608.
Mort dans la même ville en 1674, âgé de 66 ans

---

12. BUTLER, ¶

Né à Strensham, comté de Worcester, en 1612.
Mort à Londres en 1680, âgé de 68 ans.

---

13. ROCHESTER,

Né à Ditchley, comté d'Oxford, en 1647.
Mort à Londres en 1680, âgé de 33 ans.

---

14. ROSCOMMON,

Né en Irlande, vers 1633.
Mort à Londres en 1684, âgé d'environ 51 ans.

WENTWORTH DILLON, comte de Roscommon, était neveu de Wentworth, comte de Strafford, favori de Charles Ier., que ce prince fut forcé de laisser périr sur l'échafaud, où il monta lui-même quelque tems après.

Le jeune Roscommon se retira en France, étudia quelque tems à Caen, puis voyagea en Italie, et, après la révolution, revint à Londres. Là, il voulut, à l'exemple des français et des italiens, établir une académie. Ce projet resta sans exécution, et Swift y revint depuis avec aussi peu de succès.

L'*Essai sur les traductions en vers* et la traduction de l'*Art poëtique d'Horace*, composent, avec quelques pièces détachées, un très-petit volume. Cet auteur avoit un goût sage et solide. Pope en a fait un bel éloge dans ces deux vers:

In all Charles's days,
Roscommon only boasts unspotted lays. *

POPE.

---

15. OTWAY,

Né à Trottin, comté de Sussex, en 1651.
Mort à Londres en 1685, âgé de 34 ans.

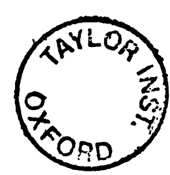
LES anglais l'appellent leur Racine. Il ne fit que cinq pièces de théâtre, dont deux traduites du français : *Bérénice* et les *Fourberies de Scapin*. Réduit à la plus extrême misère, il demanda

---

* Dans tout le règne de Charles, Roscommon seul peut se vanter que ses vers sont sans tache.

un jour un sheling à un gentilhomme qui lui donna une guinée. Il courut acheter un pain et le mangea avec tant d'avidité, qu'il en mourut. Johnson doute que ce fait soit véritable.

Une satire, une héroïde et une dixaine de pièces de vers composent les poésies détachées de cet auteur.



16. Mrs. BEHN,

Née à

Morte à Londres en 1689, entre 40 et 50 ans.

Miss Aphara Johnson, qui prit le nom plus poétique d'Astrea, fut célèbre par sa beauté et son esprit, par les histoires romanesques dont elle fut l'auteur ou l'héroïne, et par les aventures amoureuses qu'elle mit sur la scène ou qui lui arrivèrent à elle-même.

Elle naquit sous le règne de Charles Ier. Son père, nommé lieutenant-général à Surinam, l'emmena avec lui.

Là, elle vit le prince Oroonoco, et lui inspira un attachement qu'elle appelait amitié, mais auquel on donnait un nom plus tendre. Elle composa, sur les amours de ce prince et de la belle Imoïnda, une nouvelle très-intéressante, dont Southern a fait depuis une des meilleures tragédies du théâtre anglais.

Revenue à Londres, elle épousa un marchand, nommé Behn, qui la laissa bientôt veuve. Ses attraits et ses vers firent du bruit à la cour. Charles II, qui était en guerre avec la Hollande, crut qu'il ne pouvait mieux confier ses intérêts qu'à une jeune veuve, belle et aimable. Il l'envoya à Amsterdam. Vander Albert, un des habitans les plus distingués de cette ville, en devint éperdument amoureux, et lui révéla le projet que l'on avait formé d'incendier la flotte anglaise dans la Tamise même. Elle en donna avis au ministère qui n'y ajouta aucune foi, quoique l'évènement en prouva depuis la réalité.

Piquée qu'on eût négligé ses avis, elle quitta la politique pour ne plus se livrer qu'à la littérature.

N'ayant pu parvenir à en faire sa maîtresse, Vander Albert lui offrit sa main et sa fortune, et fut accepté; mais il mourut avant le mariage. Plusieurs autres prétendans, entre autres un vieux hollandais, nommé Van-Bruin, soupiraient vainement pour la jolie veuve qui revint à Londres jouir de la société des gens de lettres et de l'amitié de Dryden et de Southern.

Mais cette beauté si fière connut enfin le pouvoir de l'amour et fut long-tems tourmentée par une passion malheureuse pour un jeune homme qu'elle a célébré sous le nom de Licidas.

Mrs. Behn a laissé dix-sept pièces de théâtre, deux volumes de nouvelles, quelques poésies légères, et un poëme assez long en vers libres, intitulé le *Voyage à l'île d'amour*, dont Licidas est le héros, où l'on trouve, comme dans

mademoiselle de Scudery, la rivière du Désesespoir, la ville de la Discrétion et la princesse Espérance.

---

17. DRYDEN,

Né à Aldwincle en 1631.
Mort à Londres en 1701, âgé de 70 ans.

---

18. SHADWELL,

Né à Lauton-Hall, en Norfolk, vers 1640.
Mort à Londres en 1692, âgé d'environ 52 ans.

SHADWELL osa entrer en rivalité avec Dryden pour la place de poëte lauréat: il fit plus, il l'obtint. Son concurrent, plus honteux du combat que de la défaite, s'arma contre lui de tous les traits que put lui fournir le *genus irritabile vatum*, et l'en accabla dans une des plus belles satires anglaises, intitulée : *Mac Flecknoe*. C'était Hercule écrasant un pigmée.

On se ferait cependant une idée peu juste de cet auteur, si on le jugeait d'après cette satire. Shadwell était loin, sans doute, du mérite de Dryden ; mais sa carrière dramatique ne fut pas tout à fait sans gloire. On trouve dans les dix-sept pièces de théâtre qu'il composa, des traits d'un véritable comique ; des caractères originaux, fortement dessinés et bien soutenus. Ses autres poésies ont aussi quelques beautés.

---

19. POMFRET,

Né à , vers 1667.
Mort à Londres en 1703, âgé de 36 ans.

Il est, dit Johnson, peu de poëmes plus souvent lus en Angleterre, que le *Choix* de Pomfret. La morale en est douce, et la versification facile. Ainsi environ deux cents vers ont fait sa réputation. Une vingtaine d'autres pièces qu'il composa ensuite, n'ont pas eu le

même succès. Il mourut très-jeune de la petite vérole.

---

20. DORSET,

Né à   en 1637.
Mort à Bath en 1706, âgé de 69 ans.

CHARLES SACKVILLE, comte de Dorset, plus célèbre comme protecteur des auteurs, que comme auteur lui-même. Ses vers, qui forment une trentaine de pages, ont cette grâce, cette élégance qui distinguent un homme de cour aimable et spirituel. C'est de lui que le lord Rochester disait : « Je ne » sais comment cela se fait, mais » Dorset peut faire tout ce qu'il veut, » et n'a jamais tort. »

By ſav'ring wit Mœcenas purchas'd ſame;
Virgil's own works immortaliz'd his name;*

---

* En protégeant les auteurs, Mécène acquit la gloire ; Virgile, par ses ouvrages, s'immortalisa lui-même ;

A double share of fame is Dorset's due :
At once the patron and the poet too. *

21. STEPNEY,

Né à Westminster en 1663.
Mort à Londres en 1707, âgé de 34 ans.

SUIVIT la carrière diplomatique et fut envoyé dans différentes cours d'Allemagne. Quelques vers de circonstance, quelques essais de traduction d'Horace, de Juvénal et de Lucain.

22. LADY CHUDLEIGH.

Née à en 1656.
Morte à en 1710, âgé de 55 ans.

MARIE LEE, qui épousa le lord Chudleigh, était, dit le dictionnaire

* une double part de gloire est due à Dorset : il fut à la fois le patron et le poëte.

historique, une dame vraiment philosophique et poétique. Elle a laissé, en manuscrits, deux tragédies et trois comédies. Ses poésies imprimées sont assez agréables. La pièce la plus longue est un dialogue intitulé la *Défense des femmes*. Dans un autre dialogue, Cleanthe demande à Marissa quelle est l'espèce d'homme la plus sotte. Celle-ci répond :

It is that ape in masquerade,
The gallant by the taylor made ;
The man who hid in cloak and hair
And furnish'd with a modish air,
Has lately made the tour of France,
And learnt to talk, to dress, and dance.*

Qui ne croirait que ces vers ont été

---

* C'est ce singe en mascarade,
ce galant fabriqué par son tailleur,
qui, caché dans son collet et ses cheveux,
et paré de l'air à la mode,
vient de faire son tour de France,
et a appris à causer, à s'habiller et à danser.

composés à Paris, au dix-neuvième siècle ?

---

23. WALSH,

Né à Abberley, comté de Worcester, en 1663.
Mort à Londres en 1709, âgé de 46 ans.

MEMBRE du parlement, écuyer de la reine Anne, Dryden le nommait le meilleur critique de son tems. Il encouragea les premières productions de Pope, qui en conserva toujours de la reconnaissance. Des *élégies*, des *épigrammes*, des *chansons* composent un petit volume où l'on trouve plus d'élégance que de force. Rarement, dit Johnson, il s'élève au dessus du joli.

---

24. KING,

Né à Londres en 1663.
Mort à Lambeth en 1712, âgé de 49 ans.

GENTILHOMME allié à la famille de Clarendon. On dit qu'avant huit ans il

avait lu et chargé de remarques vingt-deux mille volumes imprimés ou manuscrits. « Il faut, dit Johnson, que les volumes » fussent petits, les manuscrits aisés, et » les remarques courtes ; car il avait » sept volumes à lire par jour, à compter » du jour de sa naissance. »

La suite ne répondit pas à de si belles espérances : le petit prodige devint un épicurien qui se ruina trois fois. L'*Art de la cuisine*, l'*Art d'aimer* traduit d'Ovide et des mélanges, forment deux volumes. Il semble n'avoir versifié que par amusement, et dans le seul but d'amuser ses lecteurs.

---

25. PHILIPS, (JOHN)

Né à Bampton, comté d'Oxford, en 1676. Mort à en 1708, âgé de 32 ans.

---

26. SMITH,

Né à Londres en 1668.
Mort à Hartham, en Wiltshire, en 1710, à 42 ans.

Un auteur, dont la vie n'offre rien d'intéressant et dont les poésies détachées se réduisent à une ode et une élégie, *qui*, placé à l'université d'Oxford, s'en fit chasser deux fois par sa mauvaise conduite, qui, enfin, avait une telle négligence dans ses habits, que le nom de Rag, *Haillon*, lui en est resté : un tel homme mériterait à peine d'être cité ; mais il a traduit le chef-d'œuvre de notre scène tragique ; et cela seul le rend intéressant pour les français.

Il est assez curieux de voir comment Smith s'y est pris pour adapter *Phèdre* au théâtre anglais. La pièce est toute bouleversée : le personnage d'Œnone est remplacé par un Lycon, parent de Thésée, et qui veut s'emparer du trône ; Ismène est la confidente de Phèdre ;

Hyppolite ne meurt plus, il épouse Ismène ; Lycon est envoyé au supplice, et Phèdre expire sur le théâtre.

La pièce anglaise a beaucoup plus de mouvement, plus de ce que les anglais appellent *business* (affaire), que la pièce française. Smith, au surplus, a assez bien traduit les beaux vers de Racine ; et, ce qui tourne à la gloire de ce dernier, c'est que, malgré tous les sacrifices faits au goût national, la pièce ne put réussir au théâtre. Aussi elle partage, avec le *Caton* d'Addison, l'honneur d'être insérée dans la collection des poëtes de Johnson, à l'exclusion des autres tragédies.

Un parallèle plus étendu m'entraînerait trop loin ; mais j'invite les amateurs de la belle poésie à en faire la comparaison, et je leur promets le double plaisir de lire des vers charmans et de voir la palme rester à l'auteur français.

---

27. DUKE,

Né à en
Mort à Witney, comté d'Oxford, en 1711.

AMI d'Otway. Il a laissé quelques traductions en vers d'Ovide, Horace, Virgile, Théocrite, Juvénal; d'autres petites pièces, un poëme politique intitulé *the Review*, (la Revue), non achevé, forment un recueil très-court où l'on trouve quelque talent pour la poésie.

---

28. SPRATT,

Né à Tallaton, comté de Dévon, en 1636.
Mort à en 1713, âgé de 77 ans.

EVÊQUE de Rochester. Il a laissé six pièces de vers de circonstances, qui, dès-lors, ont perdu aujourd'hui leur principal mérite.

---

29. HALIFAX,

Né à Horton, comté de Northampton, en 1661.
Mort à Londres en 1715, âgé de 54 ans.

Charles Montagu, baron, ensuite comte Halifax, est beaucoup plus célèbre dans les annales de la politique que dans celles de la littérature. Je ne sais même pourquoi Johnson a conservé dans sa collection des poëtes, une dixaine de pièces de vers sur la mort de Charles II, sur le gain d'une bataille et d'autres sujets de circonstances; pièces qui, d'ailleurs, n'ont rien de remarquable.

Halifax, sous le règne de Guillaume III, s'éleva rapidement aux plus hautes places du ministère et devint chancelier de l'échiquier. Eloigné du conseil sous la reine Anne, il y rentra avec plus d'éclat sous Georges I[er].

C'est lui qui étant membre de la chambre des communes et parlant avec

chaleur pour que l'on accordât un conseil aux accusés de haute-trahison, se troubla tout à coup et resta quelque tems en silence. Il se reprit l'instant d'après, et s'écria : « Vous voyez, mes-
» sieurs, combien il est juste d'accor-
» der un conseil aux hommes traduits
» comme criminels devant une cour
» de justice, puisque le seul aspect de
» cette assemblée suffit pour troubler
» quelqu'un qui a l'honneur d'en être
» membre. »

La littérature anglaise a les plus grandes obligations à Halifax, moins pour ses ouvrages que pour la protection délicate et l'amitié généreuse qu'il accorda toujours aux gens de lettres. Son nom est mêlé avec tous ceux des meilleurs poëtes de son tems. C'est le Mécènes de l'Angleterre.

---

30. TATE,

Né à Dublin en 1652.
Mort à Londres en 1715, âgé de 63 ans.

Ecossais, qui composa trois comédies et cinq tragédies, et arrangea le roi Lear de Shakespeare, tel qu'il se donne aujourd'hui au théâtre de Londres. Maigre, blême, les jambes effilées, les joues creuses, les yeux baissés et la démarche honteuse, Nahum Tate fut le parfait modèle d'un pauvre auteur, et fut néanmoins poëte lauréat, ce qui ne l'empêcha pas de mourir de misère, poursuivi par une foule de petits créanciers.

---

31. PARNELL,

Né à Dublin en 1679.
Mort à Chester eu 1717, âgé de 38 ans.

---

32. COBB,

Né à Londres en
Mort dans la même ville en 1713.

Je ne connais de cet auteur qu'une ode pindarique, intitulée le *Règne femelle* (the Female Reign), composée à la gloire de la reine Anne. Le docteur Watts la regardait comme la plus belle imitation de Pindare. Cet éloge est un peu exagéré.

---

33. GARTH,

Né dans le comté d'Oxford en
Mort à en 1718, âgé d'environ 46 ans.

Le docteur Garth a composé, sur une querelle entre les médecins et les apothicaires, un poëme dont il est parlé plus haut, tome 1.er, page 186. Il a, en outre, traduit le quatorzième livre des Métamorphoses d'Ovide. Cet auteur, dit Johnson, n'est jamais au-dessous et

s'élève rarement au-dessus de la médiocrité.

34. ROWE,

Né au petit Beckford, comté de Bedford, en 1673.
Mort à Londres en 1718, âgé de 45 ans.

35. LADY WINCHELSEA,

Née à
Morte à en 1720.

ANNE KINGSMILL, comtesse de Winchelsea, auteur, sans prétention, d'une *Ode au spleen*, de quelques fables, et d'une réponse à de jolis vers que Pope lui avait adressés.

J'avais traduit, en vers anglais, la jolie fable de La Fontaine, *l'Amour et la Folie*, avant d'en trouver la traduction dans les traductions de cette dame.

36. HUGHES,

Né à Marlborough en 1677.
Mort à Londres en 1720, âgé de 43 ans.

POËTE, musicien et secrétaire de diverses commissions du gouvernement, ami d'Addison, avec lequel il travailla au spectateur. Il eut beaucoup de réputation pendant sa vie. Swift et Pope le plaçaient au nombre des *médiocristes;* la postérité a, à peu près, confirmé ce jugement. Plusieurs cantates, des odes, des pièces de circonstances, la traduction en vers du dixième livre de la Pharsale, n'indiquent, en effet, qu'un talent très-ordinaire pour la poésie. Il tient un rang plus distingué parmi les auteurs dramatiques : sa tragédie du *Siège de Damas* est restée au théâtre. On en donna la première représentation le jour de sa mort, et il vécut assez pour en apprendre le succès.

37. BUCKINGHAM,

Né à Londres en 1649.
Mort dans la même ville en 1721, âgé de 72 ans.

SHEFFIELD, duc de BUCKINGHAM, resté orphelin, abandonna à douze ans ses tuteurs, et fit lui-même son éducation. Militaire et homme d'état d'un mérite distingué, il occupa, dans le cours de sa longue carrière, plusieurs postes brillans. Trop vanté par les auteurs contemporains, il fut plus justement apprécié après sa mort. Son principal ouvrage, l'*Essai sur la poésie*, qu'il retoucha sans cesse, contient des préceptes justes, sages, nouveaux même quelquefois; mais la versification en est faible. Il avait, dit Johnson, la perspicacité et l'élégance d'un historien; il lui manquait le feu et l'imagination d'un poëte.

Dans le petit volume qui contient toutes ses œuvres poétiques, on lira avec plaisir une petite pièce amoureuse, intitulée la *Vision*.

On lui reproche des principes un peu libres en morale et en religion. On cite cependant de lui une réponse qui honore son caractère. On lui avait caché le complot qui expulsa le roi Jacques, et appela Guillaume au trône d'Angleterre. Quelque tems après cette révolution, Guillaume lui demanda ce qu'il aurait fait, s'il avait été instruit du projet. « Je l'aurais, dit-il, découvert au » prince que je servais alors. — Eh » bien, répliqua le roi, je ne puis vous » blâmer. »

---

38. PRIOR, ¶

Né à Winburne, comté de Dorset, en 1664.
Mort à Wimpole en 1721, âgé de 57 ans.

---

39. ADDISON, ¶

Né à Milston, en Wiltshire, en 1672.
Mort à Londres en 1717, âgé de 47 ans.

---

40. SETTLE,

Né à Dunstable, comté de Bedford, en 1648.
Mort à Londres en 1724, âgé de 76 ans.

Elkanah Settle, homme de haute stature, les joues enluminées, les cheveux noirs et plats, ressemblait assez bien aux Brutus des sections de Paris, pendant le règne de la terreur. Il fut aussi Jacobin ou Whig. En 1680, la populace de Londres le chargea de brûler le pape, et le nomma poëte lauréat de la ville.

On trouve dans une de ses tragédies ces deux vers que Pope nommait *Bathétiques :*

To flatt'ring lightning our feign'd smiles conform,
Which back'd with thunder do but gild a storm.*

Settle, the Empress of Morocco.

A l'accession de Jacques II, il changea

---

* A de flatteurs éclairs conformons nos sourires simulés, qui, suivis du tonnerre, ne font que dorer la tempête.

de parti, devint Tory et gazetier de la cour; mais Jacques fut expulsé; Settle, pauvre et rebuté de tous les partis, se trouva réduit à faire jouer les marionnettes à la foire. Dans une farce appelée *S. Georges*, il fabriqua en cuir un dragon ailé qui vomissait de la flamme, se mit dedans et s'acquitta du rôle à merveille.

A chaque enterrement, il allait porter aux parens du défunt une élégie dont il ne faisait que changer le premier et le dernier vers. Il vécut ainsi quelque tems de la mort des autres, et mourut dans la misère et la fange; digne fin d'un jacobin apostat.

---

41. PATTISON,

Né à Pearsmarsh, comté de Sussex, en 1706.
Mort à Londres en 1727, âgé de 21 ans.

C'est le Malfilâtre anglais. Fils d'un pauvre fermier, né avec des inclinations supérieures à sa fortune, naturellement mélancolique et romanesque, il vint à

Londres, et rechercha la société des hommes de lettres. Bercé quelque tems par l'espoir chimérique de trouver un Mécène généreux et puissant, il ne trouva d'asyle que chez un libraire, nommé Curl, chez qui, après un mois de séjour, il mourut de douleur à vingt-un ans.

Les productions de la jeunesse ne doivent pas être jugées sévèrement : ses héroïdes et sa *Promenade du matin* annonçaient d'heureuses dispositions.

---

42. CONGREVE,

Né à en 1672.
Mort à Londres en 1729, âgé de 57 ans.

Débuta à vingt-un ans par la comédie du *Vieux garçon* (the Old batchelor), pièce remarquable par un dialogue plein d'esprit et de saillies. Montagu, lord Halifax, ministre d'état, le prit en amitié et lui donna

une place de quinze mille francs de traitement.

Il composa ensuite trois autres comédies également estimées, et une tragédie, *the Mourning bride* (la Fiancée en deuil), qui eût plus de succès encore, dont le sujet est intéressant et bien conduit, mais à laquelle on reproche un style emphatique et peu naturel.

A vingt-cinq ans il cessa d'écrire, et vécut dans une heureuse aisance, aimé et recherché des grands et des gens de lettres. Whig modéré, il était également accueilli des deux partis, et dînait alternativement chez Pope et chez Addison.

Voltaire, étant en Angleterre, alla le voir et lui parla de ses ouvrages. Congreve le pria de le traiter en gentilhomme et non en auteur. « Si vous » n'eussiez été que gentilhomme, lui » répondit Voltaire, vous n'auriez ja» mais eu ma visite. »

---

43. BLACKMORE,

Né à vers 1653.
Mort à Londres en 1729, âgé d'environ 76 ans.

SIR Richard Blackmore, médecin de la cour sous la reine Anne.

J'ai dit que le poëme épique était le don de plusieurs siècles, la prérogative d'un petit nombre de nations, mais voici un auteur qui en fait quatre à lui tout seul : le *Prince Arthur*, le *Roi Arthur*, *Elisa*, *Alfred*, formant ensemble quarante-quatre chants. Malgré l'oubli profond où ils sont tombés, malgré que Dryden ait dit que cet auteur

Writ to the tumbling of his coach's wheels.*

malgré que Pope ait placé dans sa Dunciade cet écrivain qui

Who sings so loudly and who sings so long.**

---

* Ecrivait au ronflement des roues de sa voiture.

** Qui chante si haut et qui chante si long-tems.

quoiqu'enfin le nom de Blackmore ait été de son vivant comme celui de Chapelain chez nous, le synonyme de mauvais poëte, son poëme sur la *Création* lui donnera toujours un rang distingué sur le parnasse anglais. J'en ai parlé à l'article du poëme moral.

---

44. FENTON,

Né près de Newcastle, comté de Stafford, en 1688.
Mort à Easthampstead, en Berkshire, en 1730, à 42 ans.

LA réputation littéraire d'un auteur tient quelquefois plus à son amabilité personnelle, qu'au mérite réel de ses ouvrages. Johnson, en parcourant quelques poésies de Fenton, les trouve faibles, et finit par dire qu'il peut être regardé comme un excellent versificateur et un bon poëte.

Fenton avait débuté par *Marianne*, tragédie. Le grand succès et même le

bénéfice pécuniaire de cette pièce devaient engager un auteur peu favorisé de la fortune, à suivre la carrière dramatique. Fenton, d'une corpulence extrême et naturellement indolent, l'abandonna. Ami de Pope, il travailla avec Broome à l'Odissée : les livres premier, quatrième, dix-neuvième et vingtième sont de lui, et nul lecteur ne les distingue de ceux de Pope. Il est à remarquer que quoique Fenton eût déjà traduit le onzième en vers non rimés, Pope ne le chargea point de ce livre ; nouvelle preuve que les vers blancs forment un genre de poésie absolument différent de celui des vers rimés.

Des odes, des contes, des héroïdes, des imitations d'Horace, de Catulle, de Martial, et des pièces fugitives forment un très-petit volume. Pope place son ode au lord Gower, immédiatement après celle de Dryden sur Ste. Cécile.

---

45. LITTLETON,

Né à
Mort à en 1734.

N'EUT rien de commun avec le lord Lyttleton, dont le nom s'écrit différemment. Celui-ci était docteur en théologie, et avait abandonné la poésie peu de tems après sa sortie du collège. On a conservé de lui un parallèle assez plaisant du *Poëte et de l'Araignée*, et quelques autres petites pièces de vers.

---

46. LANSDOWN, ¶

Né à Biddeford, comté de Dévon, vers 1667.
Mort à Londres en 1735, âgé de 68 ans.

---

47. GAY, ¶

Né près Barnstaple, comté de Dévon, en 1688.
Mort à Londres en 1732, âgé de 44 ans.

---

48. YALDEN,

Né à Exeter en 1671.
Mort à Londres en 1736, âgé de 66 ans.

DOCTEUR en théologie, qui a laissé quelques pièces de vers peu remarquables, excepté l'*Ode à l'obscurité*, dont Johnson vante sur-tout les strophes trois, quatre, sept et dix.

---

49. ARBURTHNOT,

Né à
Mort à en 1735, âgé de plus de 50 ans.

PLUS connu dans le monde poétique, par la célèbre épître ou satire dont Pope lui fit hommage, que par une pièce de cent cinquante vers, intitulée : ΓΝΩΘΙ ΣΕΑΥΤΟΝ, *Connais-toi toi-même*, dans laquelle on trouve cependant des pensées justes et fortes, rendues avec élégance. C'est, je crois, son seul ouvrage en vers.

Arburthnot tient dans les belles-lettres un rang plus distingué. Médecin de la reine Anne, très-estimé dans sa profession, instruit dans les sciences, doué d'une imagination vive et brillante, et d'un caractère doux et aimable, il fut dans les plus beaux jours de la littérature anglaise, un de ses plus beaux ornemens.

Lié avec Pope et Swift, ils avaient projetté ensemble un ouvrage dans le goût de celui de Michel Cervantes, un Don Quichotte littéraire. Les anglais attendaient beaucoup d'un triumvirat aussi illustre. On en a que le commencement, écrit par Arburthnot, avec quelques additions de Pope. Il est imprimé dans les œuvres de ce dernier sous le titre de *Mémoires de Martinus Scriblerus*.

---

50. GREEN,

Né à en 1696.
Mort à Londres en 1737, âgé de 41 ans.

Une épître assez longue, en petits vers et dans le genre de celles de Gresset, est à peu près le seul ouvrage de cet auteur ; mais un ouvrage heureux suffit pour faire une réputation. Le sujet de cette épître est le *Spleen*, et Green explique gaîment les différens moyens qu'il emploie pour le combattre. Ce petit poëme respire un épicurisme aimable et doux, quelquefois galant, et plus souvent malin. Melmoth prétendait qu'il n'avait jamais vu tant d'esprit en si peu de lignes. J'avoue que la difficulté de le traduire en vers et de rendre à la fois les expressions et les grâces de l'original, m'a un peu effrayé. Je vais d'avance en citer quelques vers.

Sometimes I dress, with women sit,
And chat away the gloomy fit;
Quit the stiff garb of serious sense
And wear a gay impertinence,
Nor think or speak with any pains,
But lay on fancy's neck the reins:
Talk of unusual swell of waist
In maid of honour loosely lac'd;
And beauty borr'wing spanish red;
And loving pair with sep'rate bed;
And jewels pawn'd for loss of game,
And then redeem'd by loss of fame;
Of Kitty (aunt left in the lurch

---

* Par fois je m'habille, m'asseois avec les femmes, et babille pour chasser la sombre vapeur. Je quitte l'habit empesé du sérieux bon sens, et j'endosse la joyeuse impertinence; pense, parle sans aucune peine, et laisse la bride sur le cou à la fantaisie. Je cause de la robe singulièrement arrondie d'une fille d'honneur dont le lacet s'allonge; de la beauté qui emprunte du rouge d'Espagne; du couple amoureux qui fait lit à part; des bijoux engagés pour une perte du jeu, et ensuite rachetés par une perte de réputation; de Kitty qui, plantant là sa tante

By grave pretence to go to church),
Perceiv'd in hack with lover fine,
Like Will and Mary on the coin;
And thus in modish manner we,
In aid of sugar, sweeten tea. *

GREEN, the Spleen.

---

51. TICKELL,

Né à Bridekirk, en Cumberland, en 1686.
Mort à Bath en 1740, âgé de 54 ans.

L'ÉVÈNEMENT poétique le plus important de la vie de Tickell, fut la traduction en vers du premier chant de l'Iliade qu'il fit paraître au moment où Pope publia la première livraison de son Homère.

Addison compara les deux versions et

---

* sous le grave prétexte d'aller à l'église,
est aperçue dans un fiacre avec un bel amant,
comme William et Marie dans un coin;
c'est ainsi qu'en suivant la mode,
à l'aide du sucre nous adoucissons le thé.

déclara que toutes deux étaient bonnes, mais que celle de Tickell était la meilleure qui eût jamais été faite.

Surpris de cette décision, Pope soupçonna que Tickell n'était ici que le prête-nom, et qu'Addison était le véritable auteur. Après la mort de ce dernier, Pope en parla à Tickell qui ne nia point le fait; c'était en convenir, et personne n'en doute plus aujourd'hui.

Tickell au surplus, dit Johnson, était un des meilleurs poëtes subalternes. Lorsqu'Addison fit paraître son opéra de Rosamonde, Tickell lui adressa quelques vers, et ce fut le commencement d'une liaison qui devint très-intime. Tickell devint un des collaborateurs du Spectateur, et fit l'éloge de cet ouvrage dans une soixantaine de vers très-bien faits, insérés au n°. 532. En attachant, dit-il, son nom à celui d'Addison, il ira à la postérité. Tickell finit par cette belle comparaison imitée de Virgile :

So some weak shoot, which else would poorly rise,
Jove's tree adopts, and lifts him to the skies;
Thro' the new pupil fost'ring juices flow,
Thrust forth the gems, and give the flow'rs to blow
Aloft; immortal reigns the plant unknown,
With borrow'd life, and vigour not his own. *

TICKELL, to the Spectator.

Dans les poésies peu nombreuses de cet auteur, on lira avec plaisir le *Jardin de Kensington,* espèce de poëme féerique, agréablement versifié.

---

* Tel, ce faible rejetton, qui autrement eût tristement végété,
l'arbre de Jupiter l'adopte et l'élève aux cieux.
Dans le nouveau pupille les sucs nourriciers se répandent,
font percer les boutons, et les fleurs se développer
dans les airs; immortelle, la plante inconnue règne
avec une vie empruntée, et une vigueur qui n'est pas la sienne.

52. WEST, (Richard)

Né à en 1717.
Mort à en 1742, âgé de 26 ans.

Ce jeune homme qui donnait de belles espérances, était fils du chancelier d'Irlande, et petit-fils de l'évêque Burnet, historien. Une maladie de poitrine l'enleva prématurément. Il n'a laissé qu'une *élégie sur la mort de la reine Caroline.*

---

53. SWIFT, ¶

Né à Dublin en 1667.
Mort dans la même ville en 1744, âgé de 78 ans.

---

54. POPE, ¶

Né à Londres en 1688.
Mort dans la même ville en 1744, âgé de 56 ans.

---

55. HERVEY,

Né à en 1696.
Mort à en 1743, âgé de 47 ans.

Lord Hervey, membre du parlement, puis de la chambre des pairs, vice-chambellan de Georges II.

Je ne sais pourquoi Johnson l'a exclu de sa grande collection des poëtes, dans laquelle il en a admis plusieurs qui lui sont bien inférieurs. Sa versification est douce, facile, élégante même ; ses héroïdes se lisent avec plaisir et intérêt.

Intimement lié avec lady Montagu, lord Hervey partagea l'animosité de cette dame célèbre contre Pope, et c'est lord Hervey que Pope a si maltraité sous le nom de Sporus, dans son épître à Arburthnot.

---

56. Lady MONTAGU,

Née à Thoresby, en Nottingam, vers 1690.
Morte à Londres en 1762, âgée de 73 ans.

---

57. BRAMSTON,

Né à en
Mort à en 1744, âgé de

AUTEUR de l'*Art politique*, parodié sur l'*Art poétique* d'Horace, et d'une épître intitulée l'*Homme de goût*. Ces deux pièces me font regretter de ne pas connaître toutes ses poésies, si pourtant il en a composé d'autres. Il était docteur en théologie.

---

58. HAMMOND,

Né à Somersham, comté d'Huntingdon, vers 1710.
Mort à Londres en 1742, âgé de 32 ans.

SINCÈRE en amour comme en amitié, Hammond parlait à sa maîtresse comme à ses amis : il prenait la plume pour écrire ce qu'il pensait, et non pour penser à ce qu'il allait écrire. Dans ses

élégies, c'est le sentiment qui chante une amante réelle, et non l'esprit qui célèbre une Iris idéale. Il avait préféré, pour son modèle, Tibulle à Ovide, parce que chez Tibulle c'est toujours le cœur qui parle au cœur; tandis que chez Ovide c'est souvent l'esprit qui s'adresse à l'imagination.

Miss Dashwood, sous le nom de Délia, fut son héroïne. Il demanda sa main par une pièce de vers, et, par une autre pièce de vers, lord Hervey, tuteur de la jeune personne, la lui refusa, en regrettant que la fortune d'Hammond n'égalât point ses talens et ses vertus. Hammond, membre très-distingué du parlement, ami de Pope, de Thomson et des lords Chesterfield, Cobham, Lyttleton, Granville et Chatham, âgé de trente-deux ans, mourut d'amour et de douleur. Sa maîtresse lui survécut long-tems, mais refusa constamment de se marier, et resta fidelle au Tibulle anglais.

Tel est le précis de la vie de ce jeune auteur, écrit par Chesterfield. En voici un autre tout différent, écrit par Johnson.

Hammond, lié avec quelques jeunes seigneurs, dut à leur amitié un moment de réputation. Epris d'une miss Dashwood, qui, d'après le portrait qu'il en fait lui-même, méritait peu d'inspirer une grande passion, il la célébra dans des *élégies*, où de froides métaphores remplacent des sentimens vrais, où il chante une beauté anglaise avec des allusions romaines. On vantait pendant sa vie ses vers encore manuscrits. Chesterfield les fit imprimer après sa mort, et ils perdirent toute leur réputation.

En lisant les cinquante pages qui composent le recueil des vers d'Hammond, j'ai été de l'avis de son dernier historien, et pense, comme lui, que Chesterfield avait mieux aimé faire l'éloge de ses élégies que de les lire.

Pardonnons cependant à Chesterfield d'avoir jeté quelques fleurs sur la tombe d'un ami, mort à la fleur de son âge, victime d'un amour honnête et malheureux.

---

59. SAVAGE, ¶

Né à Londres vers 1697.
Mort dans la même ville en 1743, âgé de 46 ans.

---

60. SOMERVILLE,

Né à Edston, comté de Warwick, en 1692.
Mort à en 1742. âgé de 50 ans.

Gentilhomme, auteur d'un poëme sur la *Chasse*, qui a quelque mérite, mais qui est plus estimé des chasseurs que des poëtes; d'un autre poëme demi-pastoral et demi-burlesque, intitulé : *Hobbinol* ; et d'un troisième sur les

Plaisirs champêtres. Il composa en outre beaucoup de fables et de contes. Ses poésies sérieuses, dit Johnson, sont quelquefois élevées, et ses poésies légères quelquefois élégantes.

---

61. BROOME,

Né à , comté de Chester, en
Mort à Bath en 1745, âgé de

ECCLÉSIASTIQUE d'une naissance obscure. Il fit connaissance de Pope et devint son ami. Pope le choisit avec Fenton pour l'aider dans sa traduction de l'Odyssée. Fenton avait traduit quatre chants et reçu de Pope trois cents louis; Broome, qui traduisit les chants 2e., 6e., 8e., 11e., 12e., 16e., 18e. et 23e., ne reçut, pour le double d'ouvrage, que six cents louis, et s'en plaignit. L'intérêt brouilla les deux amis, et Pope

ridiculisa, dans sa Dunciade, son ancien collaborateur.

Henley composa, sur cette association, un distique assez plaisant :

Pope came off clean with Homer; but they say
Broome went before, and kindly swept the way.*

HENLEY.

Broome a traduit très-agréablement seize *odes d'Anacréon,* et composé d'autres petites pièces anacréontiques ou légères. Tout cela forme à peine un très-petit volume qu'on lit avec plaisir. Sa versification, douce et harmonieuse, se rapproche de celle de son maître.

---

* Pope sortit très-proprement d'Homère ; mais on dit que Broome (1) alla en avant, et balaya le chemin.

(1) *Broom* veut dire *balai*, et c'est en quoi consiste le jeu de mot.

62. Mrs. LEAPOR,

Née à Marston, comté de Northampton, en 1722.
Morte à Brakley en 1746, âgée de 24 ans.

Qu'une jeune personne, que la rougeole enlève à vingt-quatre ans, ait laissé deux volumes de poésies : que l'on trouve dans ses vers des pensées ingénieuses et aimables, exprimées dans un style correct et élégant ; qu'elle laisse même, sans affectation, échapper par intervalles, des traits d'érudition dans les sciences et les belles-lettres ; qu'enfin le meilleur ton règne dans tout ce qui est sorti de sa plume, on pourrait déjà s'en étonner ; mais lorsque cette personne est la fille d'un jardinier, que son éducation s'est bornée à lui apprendre à lire et à écrire, et que toute sa bibliothèque consistait dans quelques volumes dépareillés de Pope et de Dryden, alors la surprise augmente ; ceci tient du prodige, et l'on peut regarder cette

jeune muse villageoise comme un phénomène littéraire.

Telle fut Marie Leapor. Une de ses odes anacréontiques finit par ce précepte assez juste :

If you would have your daughters wise,
Take care to mend your sons. *

Mrs. LEAPOR, the power of beauty.

---

63. PITT,

Né à Blandford en 1699.
Mort à en 1748, âgé de 49 ans.

RECTEUR de Pinpern, dans le comté de Dorset, où il vécut aimé et considéré. Le succès de sa traduction de l'*Art poétique de Vida* l'encouragea à traduire l'*Ænéide* déjà traduite par Dryden. Il est curieux, dit Johnson, de pouvoir comparer les deux meilleures traductions

* Si vous voulez que vos filles soient sages,
ayez soin de corriger vos garçons.

qui peut-être ayent jamais été produites par une nation. J'en ai parlé à l'article du poëme épique.

Il avait, dans sa jeunesse, entrepris la traduction en vers de la *Pharsale* de Lucain; dès qu'il fut instruit que Rowe en faisait une, il supprima la sienne.

Des *Pseaumes*, des *Imitations d'Horace*, des vers de circonstances, forment avec son art poétique et son Ænéide trois ou quatre volumes.

---

64. HILL,

Né à Londres en 1685.
Mort dans la même ville en 1750, âgé de 65 ans.

DIRECTEUR du théâtre du Hay-Market, à Londres; auteur de douze tragédies, au nombre desquelles sont Zaïre, Alzire et Mérope, imitées de Voltaire.

Alzire est presque traduite littéralement, aussi eut elle peu de succès; Zaïre et Mérope réussirent mieux, parce que

l'imitateur les adapta au goût de son pays.

Tout ce que Ducis a ôté au roi Lear et à Othello pour les faire réussir à Paris, Hill l'a ajouté à Zaïre et à Mérope pour les faire applaudir à Londres. Ce qui est un défaut sur les bords de la Seine est une beauté aux rives de la Tamise; comment le goût diffère-t-il à ce point chez deux peuples séparés par un bras de mer, qui tous deux cultivent avec succès les sciences et les beaux arts?

Hill a laissé quelques poésies détachées, entre autres cette épitaphe qu'il composa pour sa femme:

Enough, cold stone! suffice her long lov'd name:
Words are too weak to pay her virtue's claim.
Temples, and tombs, and tongues shall waste away, *

---

* Assez, froide pierre! son nom bien aimé suffit;
les mots sont trop faibles pour rendre hommage à sa vertu:
les temples, les tombeaux, les langues disparaîtront,

And power's vain pomp in mouldering dust decay,
But ere mankind a wife more perfect see,
Eternity, o time, shall bury thee. *

AARON HILL.

---

65. HAMILTON,

Né à en 1704.
Mort à Lyon en 1754, âgé de 50 ans.

CE n'est point Antoine Hamilton, l'aimable auteur des mémoires du chevalier de Grammont, et de ces jolis contes relus si souvent. William Hamilton est un poëte peu connu, même en Angleterre. Des *odes*, des *chansons*, des *traductions d'odes d'Horace et d'Anacréon*; et d'autres pièces diverses forment un volume assez médiocre, sans être entièrement mauvais; mais qu'y a-t-il de pire que le médiocre!

---

* la vaine pompe du pouvoir tombera en poussière; mais avant que le monde voye une épouse plus parfaite, l'eternité, ô tems! t'ensevelira toi-même.

66. MOORE. ¶

Né à Abingdon, comté de Berks, en 1720.
Mort à South-Lambeth en 1757, âgé de 37 ans.

---

67. Mrs. MOORE, née Hamilton, ¶

Epouse du précédent. On ignore sa naissance et sa mort. Voyez ci-après l'article de son mari.

---

68. THOMSON, ¶

Né à Ednam, en Roxburg, en 1700.
Mort à en 1748, âgé de 48 ans.

---

69. WATTS,

Né à Southampton en 1674.
Mort à en 1748, âgé de 75 ans.

Watts, docteur en théologie et prédicateur estimé, associa, avec succès, la poésie à la religion. Ses *hymnes*, ses *odes*, ses *chansons*, sur des sujets de piété, ont peu d'attraits pour la plupart

des lecteurs. Heureux, dit Johnson, celui que les vers de Watts disposent à imiter en tout ce respectable ecclésiastique.

---

70. PHILIPS, (Ambrose)

Né à vers 1671.
Mort à Londres en 1749, âgé de 78 ans.

Cet auteur dut sa célébrité passagère à l'amitié d'Addison et à l'inimitié de Pope. J'en ai parlé à l'article des pastorales. Ses *églogues* ne sont cependant pas sans mérite. Ses *odes* se rapprochent plus de l'obscurité que de la sublimité de Pindare. Il a traduit avec succès, sous le titre de *the Distrest mother*, l'Andromaque de Racine. Mais un poëte anglais du troisième ou quatrième ordre pouvait-il imiter le style inimitable du premier des poëtes français ! Pope seul pouvait peut-être traduire Racine.

Addison composa lui-même l'épilogue de cette pièce, et le mit sous le nom d'un

pauvre poëte, nommé Budgell. Cet épilogue est un des meilleurs qui ayent été faits.

Philips traduisit des odes de Pindare. Il a, dit Johnson, toute l'obscurité du poëte Thébain, sans avoir sa sublimité; et s'il a moins de feu, il a plus de fumée.

---

71. WEST, (GILBERT)

Né à en
Mort à Wickham, comté de Kent, en 1756.

DOUZE *odes de Pindare*, parfaitement traduites en vers anglais, deux poëmes, l'un sur l'*éducation*, l'autre sur l'*abus des voyages*, composent, avec deux ou trois autres pièces, toutes les œuvres poétiques de cet auteur recommandable d'ailleurs par son extrême piété.

Ses deux poëmes plairaient davantage, s'ils n'étaient écrits dans le genre de Spenser. Johnson s'élève avec raison

contre la manie trop commune aux auteurs anglais d'écrire dans un style suranné. Ces auteurs s'imposent, à la vérité, une difficulté de plus ; mais les lecteurs, ceux sur-tout qui n'ont pas lu Spenser, et il y en a beaucoup, peuvent-ils leur en savoir gré ? Il faut de l'adresse, de l'industrie pour ces sortes de compositions ; mais elles excluent essentiellement la plus belle qualité du poëte, le génie.

---

72. COLLINS,

Né à Chichester en 1720.
Mort dans la même ville en 1756, âgé de 36 ans

Au sortir de l'université, Collins vint à Londres comme un aventurier littéraire, avec beaucoup de projets en tête et peu d'argent en poche. Il vendit à des libraires des traductions, des histoires, des tragédies, dont il n'écrivit jamais un mot. Ayant recueilli une

petite succession, il en employa une partie à retirer ses engagemens, dépensa le reste, voyagea en France, et n'en fut pas plus riche. Enfin, il tomba dans un état d'affaiblissement qui tenait de la démence, et après avoir langui quelque tems dans un hôpital de lunatiques, alla mourir chez sa sœur.

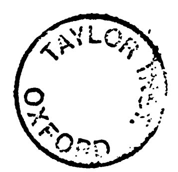
Avant cette déplorable maladie, Collins, dit Johnson qui avait été son ami, était un homme d'une société douce et aimable, doué des plus heureuses dispositions, très-instruit dans la littérature; la légèreté et l'inconstance de son caractère causèrent tous ses malheurs. Outre ses *églogues orientales* dont j'ai parlé, il composa des odes descriptives et allégoriques, très-vantées par Johnson, qui en a fait lui-même le commentaire.

---

73. EDWARDS,

Né à Lincoln's Inn en 1699.
Mort à Parson's Green en 1757, âgé de 58 ans.

Je ne connais de cet auteur qu'une douzaine de sonnets philosophiques, adressés à plusieurs de ses amis ; tous m'ont paru assez médiocres.



74. Lady LUXBOROUGH,

Née à
Morte à Barrels, comté de Warwick, en 1756.

Henrietta St. John, demi-sœur du vicomte de Bollingbroke, épouse, et ensuite séparée du lord Luxborough, ne croyait pas, sans doute, que quelques chansons très-agréables, composées sans prétention, la placeraient un jour au rang des poëtes. Ses lettres au poëte Shenstone ont été publiées en un volume.

---

75. FIELDING,

Né à Sharpham-Park, comté de Somerset, en 1707. Mort à Lisbonne en 1754, âgé de 48 ans.

Les dames qui ont pleuré en lisant Tom Jones, qui lui ont pardonné ses aimables étourderies et ses tendres infidélités, qui peut-être enfin ont envié les malheurs de Sophie Western, ne savent peut-être pas que l'auteur de cet excellent roman, était poëte aussi. Ses vers, à la vérité, marquent bien moins que sa prose ; je ne connais de lui que quelques petites pièces adressées à des dames ou à des amis ; on y retrouve ce tact fin et cette connaissance du cœur humain qui le caractérisent. Il a composé vingt-six comédies, au nombre desquelles est le *médecin malgré lui*, qu'il a imité de Molière.

76. DUCK,

Né à Clarendon-Park, comté de Wilts, vers 1705.
Mort près de Reading, en 1756, à 51 ans.

Garçon de ferme, qu'un goût impérieux pour les belles-lettres amena à Londres, où le lord Macclesfield lui procura la protection de la reine. Il entra dans l'état ecclésiastique et devint vicaire à Byfleat, comté de Surry. Mais lorsqu'après une vie agitée, il commençait à jouir de quelqu'aisance, il tomba dans le spleen, alla visiter la ferme où il avait travaillé dans sa jeunesse, et, en revenant, se précipita du haut d'un pont.

Quelques *fables* et autres poésies légères.

---

77. HOADLY,

Né à Londres en 1711.
Mort à Chelsea en 1757, âgé de 46 ans.

Médecin du roi Georges II; auteur de l'*Époux soupçonneux* (the Suspicious

husband), une des meilleures comédies anglaises, et de quelques *fables*, *chansons* et autres poésies légères. Son frère John Hoadly composa aussi quelques pièces de vers et des comédies qui n'eurent point de succès.

---

78. WILLIAMS,

Né à en
Mort à Londres en 1759.

Sir Charles Hanbury Williams, ambassadeur en Prusse et en Russie; auteur de quelques *odes*, d'un petit poëme intitulé les *Progrès du mécontentement*, et d'une traduction très-agréable d'une *ode de Martial*, (les Baisers).

---

79. MENDEZ,

Né à Mitcham, comté de Surry.
Mort à Londres en 1758.

Moses Mendez offre deux singularités bien rares dans un poëte : il était juif et millionnaire. C'était d'ailleurs un homme très-aimable, qui, dans la poésie comme dans la conversation, donnait un tour heureux à tout ce qu'il disait ou écrivait.

Il composa trois comédies qui ont eu du succès, des chansons, d'autres pièces légères, et un poëme en deux chants, intitulé l'*Écuyer des dames*, mais écrit en style de Spenser.

---

80. Miss PENNINGTON,

Née à en 1734.
Morte à en 1759, âgé de 25 ans.

Nor shall the much-lov'd Pennington remain *

---

* Non, la tant aimée Pennington ne restera pas

Unsung, unhonor'd in my votive strain.
See! where the soft enchantress, wand'ring o'er
The fairy ground that Philips trod before
Exalts her chymic wand, and swift behold
The basest metals ripen into gold.
Beneath her magic touch, with wond'ring eye
We view vile copper with pure sterling vie:
Nor shall the *Farthing*, sung by her, forbear
To claim the praises of the smiling fair.*

DUNCOMBE, the Feminead.

Et moi aussi, comme Duncombe, je citerai, pour la regretter, une jeune personne, belle, aimable et vertueuse, qui annonçait les plus heureuses dispositions pour la poésie, quand la mort vint l'arracher aux muses et aux amours.

---

* inchantée, inlouée dans mes vers consacrés.
Voyez comme la douce enchanteresse, parcourant
les plaines féeriques que Philips avait franchies,
élève sa baguette chimique, et soudain vous voyez
le plus vil métal se convertir en or.
Sous sa magique touche, d'un œil étonné,
nous voyons le cuivre rivaliser avec le sterling;
et le *Liard* chanté par elle, a droit
aux louanges du beau sexe qu'il a fait sourire.

Elle a droit d'ailleurs d'obtenir une place parmi les poëtes, puisqu'indépendamment de quelques odes et chansons, elle a eu une de ces idées heureuses qui suffisent pour faire retenir le nom d'un auteur. C'est elle qui a parodié la parodie du brillant shelling de Philips, sous le titre du *Liard de cuivre*. Voyez tome 1er., page 193.

---

81. DYER,

Né à Aberglasney, comté de Caermarthen, en 1700.
Mort à en 1758, âgé de 58 ans.

Dans sa jeunesse, il était peintre et poëte; double titre pour n'être pas riche. Après avoir voyagé en Italie, il devint homme d'église et se maria : alors il eut de la fortune et de l'ordre.

Grongar hill (la Colline de Grongar), petite pièce descriptive, est sa meilleure production. Son plus grand ouvrage, le

poëme intitulé la *Toison* (the Fleece), eut peu de succès. Ce poëme est tombé dans l'oubli.

---

82. BROWNE, (Hawkins)

Né à Burton, sur Trent, en 1706.
Mort à Londres en 1760, âgé de 55 ans.

Un jeune officier, prêt à partir pour sa garnison, voulait emmener avec lui une jeune personne, et pria Browne de lui faire une pièce de vers pour la déterminer à le suivre. Browne composa les vers, mais avec une ironie si adroite, qu'ils produisirent un effet tout différent. Le jeune homme, après les avoir lus, rougit de son coupable projet et y renonça.

Outre cette petite pièce qui est très-agréable, Browne composa un poëme sur la *Peinture et la Beauté*, et un autre en latin, sur l'*Immortalité de l'âme*. Son ouvrage le plus connu, et

qui eut un succès populaire, est l'éloge de la *Pipe de tabac;* ce sont six petites pièces de vers, dans lesquelles il a imité successivement le style et la manière de six poëtes : *Colley-Cibber*, *Ambrose Philips*, *Thomson*, *Young*, *Pope* et *Swift*. Tous ces auteurs étaient vivans.

Browne fut deux fois membre de la chambre des communes.

---

83. SHENSTONE,

Né aux Leasowes, en Shropshire, en 1714.
Mort dans la même campagne, en 1763, à 49 ans.

VERS le milieu du dernier siècle, les grands seigneurs anglais et les voyageurs distingués allaient visiter, entre les limites des comtés de Warwick et de Worcester, une campagne, nommée *the Leasowes*, peu étendue, peu remarquable autrefois, mais où l'art,

s'emparant des accidens heureux de la nature, avait créé un jardin anglais charmant, qui paraissait une espèce de féerie, et réalisait le séjour enchanté d'Armide. Les eaux artistement distribuées en ruisseaux fugitifs, en bruyantes cascades, en larges nappes; des ponts, des grottes, des rochers, des bosquets; de longues allées ouvertes aux rêveries; des points de vue inattendus qui viennent les interrompre; des vallées qu'entourent des montagnes pittoresques, et que terminent les ruines d'un antique prieuré; des temples de verdure élevés à l'amour; des urnes sépulcrales consacrées à l'amitié; d'ingénieuses inscriptions où l'esprit retrouvait tout ce que l'œil avait admiré; tel était le nouvel Eden que Shenstone s'était plu à créer, à embellir. Là, il avait réalisé tout ce qu'a chanté Delille.

Fils d'un simple cultivateur, et orphelin dès l'enfance, Shenstone, après avoir vécu quelques années à Londres et à Bath, s'était retiré dans son petit

domaine paternel des Leasowes, et, avec le revenu borné de quatre mille cinq cents francs, il avait su, sans autres guides que son goût et son imagination, construire toutes ces merveilles que l'on venait admirer de très-loin.

Il mettait son plaisir et son orgueil à conduire lui-même les étrangers de surprise en surprise; il avait un art particulier de montrer sa campagne et d'en faire ressortir tous les développemens; rien ne lui faisait plus de peine que d'arriver au point de vue où l'on devait être conduit par de longs détours; tout devait plaire aux yeux et parler à l'âme; le produit était sacrifié à l'élégance, et c'était l'offenser que de lui demander si, dans ses petites rivières, il y avait des poissons.

Le poëte-jardinier avait dédié un bosquet à Dodsley, une grotte à Spenser, un ruisseau à Thomson, un rocher à Graves, un autre à Jago, tous auteurs et amis de Shenstone : il montrait

le bois de Virgile et le tombeau de miss Maria Dolman, morte à vingt-un ans de la petite vérole.

Mais en embellissant ses terres, Shenstone en avait diminué le revenu et entamé les capitaux; il commençait à être très-gêné, lorsqu'une maladie l'enleva à quarante-neuf ans.

Le mérite de ses poésies, dit Johnson, est la facilité et la simplicité : elles pèchent par le défaut de variété et d'instruction. Ses *élégies* sont plutôt des épîtres familières. Après la *Maîtresse d'école*, le seul poëme auquel on pardonne d'être en style spensérique, et le *Choix d'Hercules*, ses meilleurs vers sont quatre *ballades pastorales*, dans l'une desquelles se trouvent ces vers pleins de grâce et de sentiment :

When forc'd the fair nymph to forego,
What anguish I felt in my heart! *

* Quand je fus forcé d'abandonner la belle nymphe, quelle peine je sentis dans mon cœur!

Yet I thought — but it might not be so,
'Twas with pain that she saw me depart.

She gaz'd, as I slowly withdrew,
My path I could hardly discern;
So sweetly she bade me adieu
I thought that she bade me return.*

SHENSTONE, absence, a pastoral ballad.

---

84. CAWTHORN,

Né à Sheffield en 1720.
Mort à en 1761, âgé de 41 ans.

DEUX *héroïdes*, des *contes*, des *essais moraux* composent le très-petit volume de poésies de cet auteur qui

---

*cependant je pensais,.... mais cela pouvait ne pas être, qu'elle me voyait partir avec peine.

Elle regardait comme je m'éloignais lentement;
à peine je pouvais distinguer mon chemin :
d'un ton si doux elle me disait adieu,
que je pensais qu'elle me disait de revenir.

n'a rien de remarquable. Il était professeur à l'école de Tunbridge, et mourut d'une chute de cheval.

---

85. MELCOMBE.

Né à
Mort à en 1762.

Georges Bubb Dodington, lord Melcombe, créé ensuite pair et baron, fut chargé de plusieurs ambassades et occupa divers postes honorables. Une *épître morale,* adressée à son ami Robert Walpole, ministre et chancelier de l'échiquier, est tout ce que je connais de lui, et me fait regretter qu'il n'ait pas indulgé davantage son goût et son talent pour la poésie. Dans cette épître, c'est un homme d'état qui s'entretient avec son ami, premier ministre d'un grand royaume, sur les devoirs, les plaisirs, les malheurs de sa place. Je me propose de traduire cette épître;

et si je ne réussissais point, j'engage à la lire en original. Je n'en citerai que ce vers que l'on devrait pouvoir dire à tout homme en place :

An honest man is more than half thy friend. *

---

86. DALTON,

Né à Whitehaven, en Cumberland, en
Mort à Londres en 1765.

Quelques épîtres correctement versifiées. Il était recteur de St. Mary at hill, à Londres.

---

87. CHURCHILL,

Né à Londres en 1731.
Mort à Douvres en 1764, âgé de 33 ans.

Marié par inclination à dix-sept ans, et successeur de son père, curé de St. John's, quartier de Westminster, à

---

* Un honnéte homme est plus qu'à moitié ton ami.

Londres, il se dégoûta de sa cure et de sa femme, les quitta tous deux, et se livra à une vie dissipée et même licencieuse.

Il débuta à trente ans par la *Rosciad*, poëme qui eut le plus grand succès, mais un succès de circonstance : il s'y moquait des acteurs et des querelles de théâtre de son tems. Il prit ensuite parti dans les dissentions politiques qui s'élevèrent en 1762, se prononça pour l'opposition, et écrivit plusieurs poëmes contre le ministère. Wilkes, chef des opposans, ayant été exilé, Churchill alla le voir à Boulogne, prit la fièvre milliaire, et mourut à trente-trois ans.

C'est dans l'espace de trois années qu'il publia quinze poëmes, dont trois en plusieurs chants, tous sur des sujets de théâtre ou de politique. Cette prodigieuse facilité lui acquit une grande réputation. Johnson en fait un homme de génie. Je ne sais si ses ouvrages, qui ont perdu le mérite de la circonstance,

sont encore lus en Angleterre; mais je n'ai pu achever d'en lire aucun. J'avouerai cependant que plusieurs passages m'ont fait plaisir : mais qui peut, en sortant d'une révolution aussi terrible que celle de la France, aimer des poëmes dictés par la plus violente démagogie ?

---

88. LLOYD,

Né à Londres en 1733.
Mort dans la même ville en 1764, âgé de 31 ans.

CAMARADE de classes et intimement lié avec Churchill, accablé de la perte de son ami, il mourut de chagrin quelques mois après, et plus jeune encore.

« C'était, dit leur ami commun, » Wilkes, un homme de mœurs douces, » aimables. Content d'errer au bord du » parnasse, sur son humble bidet, il » laissa le génie sublime de Churchill » prendre un essor audacieux sur son » coursier ailé. »

Je préfère le plus modeste des deux cavaliers. Un poëme composé, à dix-sept ans, sur les *progrès de l'envie ;* un autre intitulé l'*Acteur*, qui donna à Churchill l'idée de sa Rosciad ; des épîtres familières ou galantes, une, entre autres, intitulée *Chit-chat* (le Babil) ; des fables, des contes et la traduction du premier chant de la Henriade, en vers rimés, forment deux volumes de poésies qui soutiennent agréablement la lecture. Il composa cinq pièces de théâtre qui eurent peu de succès.

---

89. YOUNG, ¶

Né à Upham, près Winchester, en 1681.
Mort à Londres en 1765, âgé de 84 ans.

---

90. DODSLEY, ¶

Né à Mansfield, comté de Nottingham, en 1703.
Mort à Durham en 1764, âgé de 61 ans.

---

91. MALLET,

Né à
Mort à en 1765.

Descendant des Macgregors, brigands qui avaient pour chef le fameux Robin Roy, et dont le nom fut aboli par une loi expresse. Son père se nomma lui-même Malloch, nom écossais que son fils changea depuis en celui de Mallet.

Portier d'une école à Edinburgh, il devint précepteur du duc de Montrose, et fit avec lui le tour de l'Europe. Le prince de Galles s'étant séparé de la cour et mis à la tête de l'opposition, le nomma son sous-secrétaire. Lié d'abord avec Pope, il écrivit ensuite contre lui.

Sa taille était médiocre, son extérieur agréable et relevé par la recherche de ses habits. On aimait la facilité et l'élégance de sa conversation; mais on estimait peu son caractère.

Son premier ouvrage en vers est une ballade ou romance très-jolie, intitulée: *William and Margaret.* Il en composa encore une autre plus touchante : *Edwin and Emma.* Un petit poëme en trois chants, *Amyntor and Theodora*, se fait lire avec plaisir. Il fut moins heureux, en imitant son ami Thomson, dans l'*Excursion*, poëme descriptif en deux chants. Ses autres poésies sont des pièces du moment, qui se perdent, dit Johnson, quand la succession des choses amène de nouveaux sujets de conversation et d'autres genres d'amusemens.

---

92. BROWN,

Né à Rothbury, en Northumberland, en 1715.
Mort à Newcastle en 1766, âgé de 51 ans.

VICAIRE de Newcastle, auteur d'un *Essai sur la satire*, en deux parties, composé à l'occasion de la mort de

Pope; d'une *épître sur l'honneur*, imitée de celle de Boileau, et quelques autres poésies qui honorent son esprit et son cœur. Il composa deux tragédies : *Barbarossa*, *Athelstan.* La première, qui ressemble à Mérope, est restée seule au théâtre, quoique la seconde ait eu dans le principe un succès également mérité.

Ses ouvrages en prose sont plus estimés encore, notamment un *Essai sur l'origine, l'union, le pouvoir, les progrès et la décadence de la poésie et de la musique.*

Brown avait quelquefois des accès de démence qu'il redoutait lui-même. Appelé par l'impératrice de Russie pour être à la tête de l'instruction publique, il tomba dans un de ces accès, et ce vertueux ecclésiastique, auteur d'excellens sermons, se coupa la gorge d'un coup de razoir et mourut suicide.

93. GRAINGER.

Né à

Mort à Basse-Terre, île de St. Christophe, en 1767.

TRADUCTEUR de Tibulle, auteur d'un poëme sur la *canne à sucre*, et de quelques odes.

---

94. BEDINGFIELD

Né à

Mort à en 1768.

ECCLÉSIASTIQUE dont je ne connais qu'un poëme très-court, à la manière de Spenser, sur l'*éducation d'Achille*.

---

95. MERRICK,

Né à

Mort à Reading en 1769.

SA traduction en vers des *Pseaumes* est estimée. Il a composé aussi quelques fables.

---

96. SNEID DAVIES,

Né à
Mort à en 1769.

Archidiacre de Derby; auteur de quelques épîtres à ses amis, quelques odes d'Horace traduites en vers.

---

97. TRAPP,

Né à
Mort à en 1769.

Recteur de Stratfield, comté de Hants; auteur d'une épître sur la *tombe de Virgile*. Le docteur Warton trouve dans cette pièce plus d'images vives, de peintures vigoureuses, et de sentimens mâles et hardis, que dans aucun autre poëme anglais. Il faut bien se garder d'en croire le docteur Warton.

---

98. YORKE,

Né à
Mort à en 1770.

SECOND fils du lord Hardwicke, chancelier, succéda à son père, dans ce poste éminent, en 1770, et mourut la même année. Je ne connais de lui qu'une épître à sa sœur qui fut depuis lady Anson. Cette pièce est trop courte pour donner une idée de son talent poétique.

---

99. MISS HARDWICKE HEASCOTE,

Née à
Morte à en 1769.

CETTE jeune femme, sœur de lady Anson, mourut en couches. A une figure charmante, elle joignait beaucoup de talent pour la poésie ; si l'on en juge par une trentaine de vers

qu'elle adressa, à quatorze ans, à la marquise de Grey, son amie. Être jeune, belle, sensible, spirituelle, noble et riche, et mourir en donnant le jour à son enfant est un destin bien cruel!

---

100. COOPER, (GILBERT)

Né à Thurgarton, comté de Nottingham, en
Mort à en 1759.

GENTILHOMME qui vécut à la campagne, et mourut de la pierre. Il a traduit *Vertvert*, et laissé un volume de poésies.

---

101. AKENSIDE,

Né à Newcastle, sur Tyne, en 1721.
Mort à Londres en 1770, âgé de 49 ans.

UN début trop brillant promet souvent plus qu'il ne donne. Akenside s'annonça, à vingt-trois ans, par un

poëme sur l'*imagination*, ou plutôt le commencement d'un poëme. Le rythme de ses vers, dit Johnson, est harmonieux; ils sont bien coupés à la manière de la poésie non rimée; mais souvent leur enchaînement est trop prolongé: ses images, trop accumulées et rendues avec un luxe d'expressions trop continu, sont, pour ainsi dire, cachées sous un voile de lumières.

Akenside corrigea ou plutôt recommença son poëme, et ne le finit pas. Les deux versions sont imprimées : la dernière, plus correcte, plus resserrée, a moins de vigueur et d'éclat. La lecture de cet ouvrage ne m'a point attaché; c'est, selon moi, un grand recueil de vers blancs qui s'élèvent à peine au-dessus du médiocre.

Ses odes lyriques sont plus faibles encore; et je dirai, comme Johnson, à quoi sert de discuter sur ce qui n'est lu de personne ?

Il était fils d'un boucher, et mourut

membre du collège de médecine de Londres.

---

102. FALCONER,

Né à , en Écosse.
Mort près du cap de Bonne-Espérance, vers 1770.

ECOSSAIS, servit sur mer, devint officier, publia un dictionnaire de marine très-estimé, et un poëme intitulé le *Naufrage*. J'en ai parlé à l'article des poëmes descriptifs. Il s'embarqua sur un vaisseau qui prit feu et sauta avec tout l'équipage.

---

103. GRAY,

Né à Londres en 1716.
Mort à en 1771, âgé de 55 ans.

---

104. SHAW,

Né dans le comté de Durham.
Mort à en 1771.

C'EST l'auteur de cette élégie si touchante, sur sa femme, que j'ai citée et que l'on ne peut lire sans attendrissement. Elle parle au cœur, parce qu'elle est dictée par le cœur. Après avoir été comédien ambulant, il débuta à Londres. Il est probable qu'il eut peu de succès, puisqu'il abandonna cette profession pour vivre de sa plume.

---

105. STILLINGFLEET,

Né dans le comté de Norfolk, vers 1700.
Mort à Kensington en 1771, âgé de plus de 70 ans.

NATURALISTE, auteur du calendrier de Flore et d'autres ouvrages de ce genre. Il était concierge des jardins de Kensington. Maltraité par un ami, trahi

par une maîtresse, il vécut en philosophe et en célibataire. Il composa un poëme didactique sur la *conversation*, et un autre sur les *tremblemens de terre*.

---

106. LYTTLETON,

Né à en 1709.
Mort à Londres en 1773, âgé de 64 ans.

---

107. WALTER HART,

Né à , vers 1708.
Mort à Bath en 1773, âgé d'environ 65 ans.

PUBLIA, avant dix-neuf ans, un recueil de poëmes sous le titre d'*Amaranthe*, et, quoiqu'il vécût ensuite longtems, il cessa de cultiver la poésie. Il laissa quelques ouvrages en prose.

---

108. FRANCIS,

Né en Irlande.
Mort à Bath en 1773.

Ecclésiastique irlandais, auteur d'une traduction en vers d'Horace, assez estimée, de deux comédies qui eurent peu de succès, et de quelques ouvrages politiques commandés par le gouvernement.

---

109. GOLDSMITH, ¶

Né à Elphin, comté de Roscommon en Irlande, en 1729.
Mort à Londres en 1774, âgé de 45 ans.

---

110. SMOLLET,

Né près de Cameron, en Ecosse, vers 1720.
Mort en Italie en 1771, âgé d'environ 51 ans.

Laborieux auteur des romans bien connus, de *Roderick Random*, *Peregrine Pickle*, et *Count Fathom*; traducteur de

Gil Blas et de Don Quichotte; continuateur de l'histoire d'Angleterre de Hume, il composa quelques poésies peu saillantes, et deux pièces de théâtre qui n'eurent point de succès. Il mourut de chagrin d'avoir perdu sa fille unique.

III. CUNNINGHAM,

Né à Dublin en 1729.
Mort à Newcastle en 1773, âgé de 44 ans.

UNE petite comédie, intitulée l'*Amour dans un brouillard* (Love in a mist), qu'il composa à dix-sept ans, le lia avec les acteurs, et lui inspira du goût pour le théâtre. Il quitta la maison paternelle et s'engagea dans une troupe de comédiens ambulans.

La nature ne l'avait point formé pour cet état : sa figure, son organe, sa timidité, tout était contre lui ; il ne jouait passablement que les français ridicules.

Il voulut ensuite quitter cette carrière, lorsqu'il apprit la banqueroute de son père et la ruine totale de sa famille. Il s'était fait comédien par goût, et continua à l'être par nécessité; mais naturellement modeste et sans ambition, il sut être heureux dans cet état et s'y faire estimer.

Des pastorales, des contes, des fables, des chansons, des odes anacréontiques, d'autres traduites d'Anacréon même, des impromptus composent un petit volume qui contient plus de cent pièces de vers; toutes d'un style doux, aimable, facile, et dont la lecture est amusante.

---

112. WHITEHEAD, (Paul)

Né à Castle-Yard, Holborn, en 1710,
Mort à Londres en 1774, âgé de 64 ans.

Fils d'un tailleur. Il quitta le commerce pour le barreau; et ayant répondu pour Fleetwood, entrepreneur du théâtre

de Drury-Lane, qui fit faillite, il fut arrêté et resta plusieurs années en prison.

Rendu à la liberté, il composa contre la cour une satire violente, intitulée *les Mœurs*, (Manners). Un grand seigneur, qui s'y trouvait gravement offensé, s'en plaignit à la chambre des communes. Le libraire fut arrêté, et Whitehead obligé de se cacher. Quelque tems après, il épousa une héritière assez riche, et vécut dans l'aisance.

Ses ouvrages consistent en trois satires qui ont de l'énergie et quelque chose du style de Pope; des épîtres, un poëme, intitulé *la Gymnasiade*, sur la box ou la lutte à coups de poings.

---

113. FAWKES,

Né dans le comté d'York en
Mort à en 1777.

TRADUCTEUR d'Anacréon, Sapho, Bion, Moschus et Musée.

Rien de plus difficile à traduire que ces petits poëmes dictés par le double délire de l'amour et du vin. Le bon ecclésiastique anglais n'a pas mieux réussi que Poinsinet de Sivry en France. C'est sur-tout dans l'*Amour mouillé* d'Anacréon, traduit par Prior et La Fontaine, et dans la fameuse ode de Sapho, par Delille et Ambrose Philips, que l'on voit l'extrême différence d'un bon poëte et d'un froid traducteur.

---

114. LANGHORNE,

Né à Kirkby-Stephen, en Westmoreland, en
Mort à en 1779.

Ecclésiastique, gouverneur des fils de Mr. Cracroft, dont il épousa la fille qui mourut en couches de son premier enfant. Il avait donné, en assez beaux vers, des *préceptes sur l'amour conjugal.* Il déplora la mort de sa jeune épouse dans une élégie qui honore son goût et sa sensibilité.

Je ne sais comment caractériser les autres poésies de Langhorne; peut-être n'ont-elles pas de caractère. Je regrette qu'un si bon époux ne m'ait pas paru un bon poëte. Ses *Fables de Flore*, dans lesquelles il ne fait agir et parler que des fleurs, n'en ont point la fraîcheur, les nuances, les parfums. Aucune ne m'a paru ingénieuse ou piquante : ce sont véritablement des poésies végétales.

---

115. ARMSTRONG,

Né à Castleton, comté de Roxborough, en
Mort à Londres en 1779.

DOCTEUR en médecine, il chanta l'*Art de conserver la santé*, poëme où l'on trouve une correction classique et une précision de style vraiment admirables.

J'ai osé citer, mais sans blesser les mœurs, un passage de son célèbre mais

trop licencieux poëme, intitulé l'*Économie de l'amour*. Ce chef-d'œuvre de poésie érotique a été souvent réimprimé et se trouve dans tous les recueils que l'on ne confie point aux jeunes personnes.

---

116. GARRICK,

Né à Hereford en 1716.
Mort à Londres en 1779, âgé de 63 ans.

Le plus grand acteur qui parut jamais sur la scène est trop connu, même en France, pour que j'entre ici dans beaucoup de détails. Fils d'un officier, il se fit applaudir, dès l'âge de onze ans, dans une comédie de société. Disciple du célèbre Johnson, il se forma le goût à son école, et débuta à vingt-quatre ans sur le théâtre de Londres avec le plus brillant succès. Dès ce moment, il fut en possession du sceptre tragique et comique, et devint ensuite entrepreneur du théâtre de Drury-Lane, qu'il

quitta en 1776. Trois ans après il mourut de la pierre.

Garrick composa une vingtaine de comédies qui se jouent encore avec succès, et arrangea, pour le théâtre, plusieurs tragédies de Shakespeare et d'autres auteurs anciens.

Il excellait à composer ces prologues et ces épilogues que l'on récite avant et après les tragédies et les comédies anglaises.

Des fables, des odes, des chansons, des impromptus qu'il composa par amusement, forment un petit recueil très-agréable. Toutes ses poésies légères ont de la finesse et de la grâce ; j'en ai traduit quelques-unes. Ses ouvrages auraient suffi pour faire sa réputation, et il serait plus célèbre comme poëte, s'il l'était moins comme acteur.

---

117. BLACKSTONE,

Né à Londres en 1723.
Mort dans la même ville en 1780, âgé de 57 ans.

On ne s'attendait pas, sans doute, à voir figurer parmi les poëtes le grave commentateur des lois anglaises. Il avait composé, dans sa jeunesse, quelques poésies; mais, à vingt-trois ans, il fit ses *adieux à sa muse*, et cette dernière pièce, la seule qui reste de lui, ferait regretter qu'il eût quitté le parnasse, si sa carrière dans le barreau n'avait été aussi glorieuse pour lui et plus utile pour sa patrie.

---

118. JOHNSON,

Né à Lichfield en 1709.
Mort à Londres en 1784, âgé de 75 ans.

---

119. JAGO,

Né à
Mort à en 1781.

Vicaire de Snittersfield, comté de Warwick, intime ami de Shenstone. Trois élégies assez touchantes, les *Chardonnerets*, les *Merles* et les *Hirondelles*; une églogue de ville burlesque, intitulée les *Boueurs*, assez plaisante; *to Print or not to print,* (Imprimer ou ne pas imprimer), parodie très-bien faite du fameux monologue d'Hamlet, *to Be or not to be,* (Être ou ne pas être); et quelques autres petites pièces le placent au rang des hommes aimables qui, sans prétendre au titre d'auteurs, ont trouvé des lecteurs, et, rimant pour s'amuser, n'ont point ennuyé les autres.

---

120. WHITEHEAD, (William)

Né à Cambridge en 1715.
Mort à Londres en 1785, âgé de 70 ans.

Fils d'un boulanger. Il n'était point parent de Paul Whitehead dont j'ai parlé plus haut.

Dès son enfance, il donna des preuves d'une grande application, et composa, à dix-huit ans une épître assez bonne sur le *danger d'écrire des vers*; puis une héroïde d'*Anne de Boleyn à Henri VIII*. Chargé de l'éducation d'un jeune seigneur, il parcourut l'Europe avec lui, et, à son retour, fut nommé poëte lauréat. Il en remplit les fonctions plus exactement qu'aucun de ses prédécesseurs. Pendant les vingt-huit années de 1758 à 1785, il composa, presque régulièrement chaque année, une ode pour le nouvel an et une pour le jour de naissance du roi. Cette fécondité ne peut être toujours également heureuse.

Il est difficile qu'un poëte trouve, à point nommé, sa muse disposée à lui dicter vingt-huit fois des vers différens sur les deux mêmes sujets. Mais, pour juger ces odes, il faudrait les lire, et, je l'avoue, je n'en ai pas le courage.

Je préfère ses autres poésies : six élégies, une épître sur la *noblesse*, une autre sur le *ridicule*, une fable, quelques contes, dont j'ai traduit celui qui a pour titre *le Chien*, et d'autres pièces de circonstances.

Il composa deux tragédies et deux comédies qui sont restées au théâtre. Sa première tragédie est sur le même sujet que les *Horaces* de Corneille. Les anglais trouvent cette pièce mieux écrite que la nôtre ; mais ils regrettent que Whitehead, qui avoue avoir imité quelques endroits de Corneille, ait supprimé les rôles de Curiace et de Sabine.

---

121. JENYNS,

Né à Bottesham, en Cambridge, vers 1705.
Mort à Londres en 1787, âgé de 82 ans.

J'ai déjà témoigné quelque partialité pour cet auteur en parlant de son poëme sur l'*Art de la danse*, que je placerais dans la classe des poëmes badins, immédiatement après la *Boucle de cheveux enlevée* de Pope. Je suis de son avis quand il dit :

As long as nymphs, shall with attentive ear,
A fiddler rather than a sermon hear;
So long the brightest eyes shall oft peruse
The useful lines of my instructive muse :
Each belle shall wear them wrote upon her fan,
And each bright beau shall read them—if he can.*

---

*Tant que chaque nymphe, d'une oreille attentive,
écoutera un violon plutôt qu'un sermon,
on verra les beaux yeux parcourir souvent
ces utiles lignes de ma muse instructive :
chaque belle les portera écrites sur son éventail,
et chaque élégant les lira..... s'il sait lire.

Tous ses vers sont marqués par des saillies que termine une saillie plus marquante encore. Il n'est aucune de ses poésies que je n'aye lues, relues plusieurs fois avec le dessein de les relire encore.

Ce n'est, cependant, ni un auteur profond, ni un grand poëte; c'est un écrivain aimable et amusant.

The modern fine Gentleman, the mordern fine Lady, (le Moderne élégant, la Moderne élégante), sont deux petits tableaux très-plaisans, où pourraient encore se reconnaître ces caricatures mâles et femelles qui se croyent à Paris l'oracle et le modèle du suprême bon ton.

Une autre petite pièce, intitulée *le Choix*, pourrait être le pendant du *Portrait de Clarisse*, par Fontenelle. Enfin ses épîtres familières, ses chansons, ses odes anacréontiques portent le cachet d'un homme d'esprit enjoué et de mœurs douces.

Il s'est un peu plus élevé dans un *Essai sur la vertu*, et dans la traduction du poëme latin de Hawkins Brown, sur l'*immortalité de l'âme*.

Enfin Jenyns eut deux autres mérites à mes yeux : il a fait un très-bon ouvrage en prose en faveur de la religion, et il était, à la chambre des communes, du parti des Torys.

HISTOIRE
DE LA POÉSIE
ET
DES PRINCIPAUX POËTES ANGLAIS.

Il est, au temple de la gloire, des rangs inégaux, et, parmi les grands hommes, des hommes plus grands encore. J'aurais cru offenser les auteurs qui se sont éminemment distingués, si je les avais confondus avec leurs nombreux rivaux; j'aurais cru aussi tromper la juste curiosité du lecteur, en me bornant à un simple précis sur ceux des écrivains dont les actions et les œuvres présentent plus d'intérêt. Enfin, il m'a paru convenable de rattacher l'histoire des principaux poëtes à l'histoire de la

poésie. Telles les annales d'une monarchie sont marquées par les règnes des monarques.

Dans ce tableau historique, je chercherai à rapprocher la poésie anglaise de la poésie française ; mais on doit s'attendre que les évènemens différeront autant que les langues, les auteurs autant que les ouvrages, et que souvent les rapprochemens ne seront que des contrastes.

Dryden a traduit l'art poétique de Boileau, et tous deux ont tracé l'histoire de la naissance et des premiers progrès de cet art chez leur nation respective ; c'est sur leurs pas que nous allons d'abord marcher.

BOILEAU.

Durant les premiers ans du parnasse françois,
Le caprice tout seul faisait toutes les lois :
La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenait lieu d'ornemens, de nombre et de césure.

DRYDEN.

Our ancient verse, as homely as the times,
Was rude, unmeasur'd, only tagg'd with rhymes.
Number and cadence, that have since been shown,
To those unpolish'd writers were unknown.*

Cette première époque est celle qui précède le quinzième siècle. Elle n'est marquée en France par aucun poëte un peu célèbre. L'Angleterre débute plus brillamment. Chaucer, dans le quatorzième siècle, fit paraître douze volumes de poésie. La langue anglaise a éprouvé depuis bien des changemens; à peine comprend-on aujourd'hui cet auteur; cependant les gens instruits le lisent encore. Dryden et Pope n'ont pas dédaigné de rajeunir quelques-uns de ses vieux contes.

---

* Notre ancien vers, aussi hideux que les tems,
était rude, sans mesure, assemblé seulement par des rimes.
Le nombre et la cadence, qui ont paru depuis,
à ces écrivains grossiers étaient inconnus.

BOILEAU.

Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

DRYDEN.

Fairfax was he, who, in that darker age,
By his just rules restrain'd poetic rage. *

On ne lit plus ces deux auteurs qui firent faire bien peu de progrès à leurs langues, et entrevirent à peine l'aurore du jour qui allait bientôt naître.

Ils n'étaient pas contemporains : Fairfax naquit près de cent cinquante ans après Villon, et écrivit postérieurement à Shakespeare. Mais Dryden ne trouva que lui pour faire le pendant de Villon. Dryden aurait dû traduire moins littéralement Boileau, et, au lieu d'un

* Fairfax fut celui qui, dans cet âge obscur, par ses justes règles arrêta la rage poétique.

calque servile, tracer un tableau plus original de la poésie anglaise.

BOILEAU.

Marot, bientôt après, fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, rima des mascarades;
A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra, pour rimer, des chemins tout nouveaux.

DRYDEN.

Spenser did next in pastorals excel,
And taught the nobler art of writing well;
To stricter rules the stanza did restrain,
And found for poetry a richer vein. *

Spenser et Marot étaient contemporains; mais Dryden fait encore ici un anachronisme en plaçant Spenser après

---

* Spenser, ensuite, dans la pastorale excella;
et enseigna l'art plus noble de bien écrire;
à de plus strictes règles assujettit la stance,
et trouva pour la poésie une plus riche veine.

Fairfax, quoiqu'il le précédât réellement de plus de trente ans.

« Marot, dit Sabathier dans ses trois
» siècles littéraires, est le plus ancien
» des poëtes français dont la lecture soit
» capable de procurer encore quelque
» plaisir.

» Ce poëte, dit Laharpe dans son
» cours de littérature, eut une destinée
» assez singulière. Il eut une espèce
» d'école deux cents ans après sa mort.
» Lorsque la langue, dès long-tems fixée,
» était devenue si différente de la sienne,
» la mode vint de ce qu'on appelle le
» *Marotisme*. Rousseau, le lyrique, fut
» le premier qui donna ce dangereux
» exemple., trop imité depuis par une
» foule d'auteurs. »

Tout ce que Laharpe et Sabathier disent ici de Marot, s'applique à Spenser. Il est aussi le plus ancien des poëtes anglais qu'on aime encore à relire. Il eut aussi une école long-tems après sa mort. Enfin le style spensérique est en

Angleterre ce que le style marotique est en France, et l'un et l'autre n'ont eu que trop de sectateurs.

Là s'arrête le parallèle, et lorsque je reviendrai à Spenser, on verra qu'il n'a plus rien de commun avec Marot.

BOILEAU.

RONSARD, qui le suivit, par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode;
Et toutefois long-tems eut un heureux destin;
Mais sa muse, en françois parlant grec et latin,
Vit, dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

DRYDEN.

Next DAVENANT came, who, with a new found art,
Chang'd all, spoil'd all, and had his way apart.
His haughty muse all others did despise, *

---

* Vint ensuite DAVENANT, qui, avec un art nouvellement trouvé,
changea tout, gâta tout, eut sa méthode à part.
Sa muse hautaine méprisa tous les autres,

And thought in triumph to bear off the prize;
Till the sharp-sighted critics of the times
In their mock-Gondibert expos'd his rhymes;
The laurels he pretended did refuse,
And dash'd the hopes of his aspiring muse. *

Ronsard et Davenant n'étaient nullement contemporains. L'anglais précéda le français de près d'un siècle.

Ronsard fut sur le point de faire prendre à la langue française une direction tout différente de celle que lui avait donnée Marot, et qu'elle a réellement suivie. Il voulut y introduire les inversions, les épithètes grecques et latines. Notre idiôme se serait alors rapproché de l'anglais; il aurait eu aussi des adjectifs composés; notre poésie aurait eu un autre genre de beautés;

* et crut en triomphe remporter la palme,
jusqu'à ce que les critiques clairvoyans du tems,
dans leur Gondibert burlesque exposèrent ses rimes,
lui refusèrent les lauriers auxquels il prétendait,
et brisèrent les espérances de sa muse ambitieuse.

mais les beautés de Corneille, de Racine, de Voltaire, de Boileau, de Delille, prouvent combien nous sommes heureux que Ronsard n'ait pas réussi. Cet auteur, dont toute la cour avait suivi le convoi, tomba bientôt dans le plus profond oubli.

Davenant ne fut pas tout à fait le Ronsard des anglais ; il ne chercha point à faire une révolution dans sa langue. Les traits de ressemblance entre ces deux auteurs sont qu'ils firent chacun un poëme épique, *la Franciade*, *Gondibert*, dont le dernier est aussi méprisé à Londres, que le premier l'est à Paris ; et que tous deux, pendant leur vie, jouirent d'une réputation qui s'évanouit à leur mort.

BOILEAU.

Enfin MALHERBE *vint et, le premier en France,*
Fit sentir à l'oreille une juste cadence,
D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir,

Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée,
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée :
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber :
Tout reconnut ses lois, et ce guide fidèle,
Aux auteurs de nos jours sert encore de modèle.

DRYDEN.

WALLER came last, but was the first whose art
Just weight and measure did to verse impart;
That of a well-plac'd word could teach the force,
And shew'd for poetry a nobler course.
His happy genius did our tongue refine,
And easy words with pleasing numbers join;
His verses to good method did apply,
And chang'd hard discord to soft harmony.*

---

*WALLER vint enfin, mais fut le premier dont l'art
sut donner du poids et de la mesure au vers;
qui, d'un mot bien placé, enseigna la force,
et ouvrit à la poésie une plus noble carrière.
Son heureux génie épura notre langue,
joignit des mots faciles à un rythme agréable;
donna à ses vers une sage méthode,
et changea la dure discordance en douce harmonie.

All own'd his laws; which long approv'd and try'd,
To present authors now may be a guide. *

Malherbe naquit cinquante ans avant Waller, et mourut lorsque celui-ci n'en avait que vingt-cinq. Ils sont à peu près contemporains, et tous deux ont la gloire d'avoir fixé la langue de leurs pays, avec cette différence que Waller avait été précédé par Shakespeare, et que Malherbe précéda Corneille.

Ici finit l'histoire de la poésie dans les deux Arts poétiques français et anglais, ici commence le beau siècle de la littérature chez les deux nations. Boileau et Dryden, qui écrivaient absolument dans le même tems, en deviennent les législateurs : Corneille, Racine, La Fontaine, Molière, Milton, Rochester, Otway, Prior illustrent à l'envi le dix-septième siècle.

---

* Tout avoua ses lois, qui, long-tems essayées et approuvées
aux auteurs actuels, peuvent servir de guide.

Enfin le dix-huitième siècle voit d'un côté Voltaire, Jean-Baptiste Rousseau, Gresset, Colardeau, Gilbert, Laharpe et Delille ; et de l'autre, Pope, Swift, Addison, Thomson, Young, Gray, Lyttleton, Goldsmith et Johnson.

Mais revenons sur nos pas; suivons avec plus de détails ces divers auteurs anglais, et, dans l'histoire de ces poëtes distingués, continuons l'histoire de la poésie.

SPENSER.

Old Spenser next, warm'd with poetic rage
In ancient tales amus'd a barbarous age;
. . . .
Through pathless fields, and unfrequented floods,
To dens of dragons, and enchanted woods.
. . . .
We view well pleas'd at distance all the sights
Of arms and palfries, battles, fields, and fights,
And damsels in distress, and courteous knights.*

ADDISON, on the English poets.

SPENSER avait à peine achevé son éducation, qu'il éprouva les rigueurs

---

*Le vieux Spenser plein d'une ardeur poétique,
par d'anciens contes amusa un siècle barbare;
. . . .
Dans des champs perdus, sur des mers infréquentées,
vers des cavernes de dragons, dans des forêts enchantées,
. . . .

(La suite à la page suivante.)

de la fortune et de l'amour. Le *Calendrier du berger* (the Shepherd's Calendar), recueil de plusieurs églogues, est rempli de sa passion malheureuse pour Rosalinde. Dans ces pastorales, il suit la nature, mais la suit peut-être de trop près, et peint quelquefois trop rustiquement les mœurs champêtres.

Il dédia cet ouvrage à sir Sidney, jeune seigneur qui, par son esprit, sa valeur et sa galanterie, faisait l'ornement de la cour de la reine Elisabeth. « Ce jeune Marcellus anglais, dit l'au» teur de sa vie, mourut avant trente-trois » ans d'une blessure à la bataille de » Zutphen. »

Spenser entreprit ensuite un poëme héroïque de chevalerie, *the Fairy Queen*, (la Reine-Fée), et en adressa un chant à Sidney qui fut enthousiasmé de la

---

on aime à voir de loin tout ce spectacle
d'armes, de palefrois, de sièges, de combats,
de damoiselles en détresse et de courtois chevaliers.

peinture du désespoir. Sidney lit la première stance, et, dans son transport, il appelle son intendant et lui ordonne de porter cinquante guinées à l'auteur; il lit la seconde stance, et double la somme. L'intendant surpris allait faire des représentations, mais le jeune Mécène avait lu la troisième stance; il élève la somme à deux cents guinées, et commande à l'intendant de la porter sans délai, de crainte qu'en poursuivant sa lecture, il ne fût tenté de donner tout son bien.

Sir Sidney présenta Spenser à la reine et le fit nommer poëte lauréat.

Spenser fit, un jour, hommage d'un poëme à la reine qui chargea Burleigh, son ministre, de lui remettre cent guinées. « Quoi! dit Burleigh, tant d'argent » pour une chanson! — Eh bien, reprit » Elisabeth, donnez-lui *ce que de raison*, » (what is reason). » Le ministre trouva probablement qu'il était raisonnable de

ne rien donner. Le poëte s'en plaignit par le quatrain suivant :

I was promis'd on a time
To have reason for my rhyme;
From that time unto this season,
I receiv'd nor rhyme nor reason.*

Ces vers eurent l'effet desiré.

La *Reine-Fée*, composée cent ans après le *Roland furieux*, lui ressemble beaucoup. Spenser a, comme l'Arioste, une imagination vive, brillante, mais qui souvent l'entraîne et l'égare. Le poëme anglais est cependant bien inférieur à l'italien : l'un est à peine connu, tandis que l'autre est traduit dans toutes les langues.

Devenu secrétaire de Grey, lord député d'Irlande, Spenser le suivit à

*Jadis un ordre auguste et magnanime
m'avait promis la raison pour ma rime;
depuis ce tems jusqu'à cette saison,
je n'ai reçu ni rime ni raison.

Dublin, y trouva une maîtresse moins cruelle que Rosalinde, la célébra dans des sonnets dont la série forme une espèce d'histoire amoureuse, et finit par l'épouser. Vers la fin de sa vie, ses biens furent pillés, et, retombé dans l'infortune, il vint mourir de chagrin à Londres, où il fut enterré dans l'abbaye de Westminster, à côté de Chaucer.

Spenser a imité de l'Arioste la manière d'écrire en stances : celles de l'Arioste ont huit vers, celles de Spenser en ont neuf sur trois rimes, et le dernier est toujours un vers alexandrin. Le style spensérique consiste à écrire en stances de même mesure et à emprunter quelques-unes de ces expressions surannées. Chaque poëte qui écrit dans ce style, choisit, à volonté, une plus ou moins grande quantité de ces vieux mots, et en donne ordinairement le dictionnaire à la suite du poëme.

WALLER.

Waller, whose praise succeeding bards rehearse,
Parent of harmony in english verse,
Whose tuneful muse in sweetest accents flows,
In couplets first taught straggling sense to close.*

CHURCHILL, the Apology.

LE jeune Waller acquit de bonne heure la triple célébrité de poëte, de courtisan et d'homme aimable.

A seize ans, il fut nommé, par le bourg d'Aimesham, membre de la chambre des communes.

A dix-huit, il adressa ses premiers vers au prince de Galles, depuis Charles Ier. Déjà se font remarquer ces saillies inattendues et pourtant naturelles, ces rapprochemens heureux, ce luxe d'images

* Waller, dont les poëtes suivans chantèrent les louanges,
père de l'harmonie dans les vers anglais,
dont la muse harmonieuse coulait en doux accens,
apprit le premier à renfermer le sens dans les couplets.

et d'idées, et sur-tout cette versification élégamment correcte qui caractérisèrent depuis toutes ses poésies.

Egalement heureux en amour, il supplanta, à vingt ans, un rival protégé par la cour, et épousa une riche héritière qui mourut cinq ans après. Alors commença sa passion pour la belle et fière Dorothy Sidney Leycester, qu'il a immortalisée dans ses vers sous le nom de Sacharissa, mais qui ne répondit point à sa tendresse.

Waller renonça enfin à l'orgueilleuse Sidney, et choisit, pour ses vers et ses amours, une autre héroïne, miss Sophia Murray, à qui, selon l'usage du tems, il donna le nom poétique d'Amoret, et qui paraît avoir été moins cruelle que Sacharissa.

Vers l'année 1640, commença le long parlement dont Waller fut membre. Ennemi des abus, mais ami du gouvernement, Waller, qui avait d'abord prononcé un discours véhément contre

les ministres, se déclara pour le parti royal lorsque les premiers symptômes de la révolution se manifestèrent. Il résolut même de tenter un coup hardi et de livrer au roi tous les membres du parlement. Le projet fut éventé : on arrêta, le même jour, tous ceux que l'on soupçonnait y avoir pris part.

Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels?

Frappé de terreur, Waller devient un autre homme. Il révèle tous les détails du complot, en dénonce tous les acteurs et, entre autres, Tomkins, son beau-frère, qui périt sur l'échafaud. Amené à la barre du parlement, il s'abaisse aux larmes, aux supplications; fait l'humble aveu de ce qu'il appelle son crime, convient que sa raison s'est aliénée, et à force de soumissions, de flatteries, de prodigalités, conserve, dit Clarendon, *une vie chèrement achetée,* (a dear bought life).

Je rappelle à regret cette époque malheureuse de l'histoire d'un homme d'ailleurs si intéressant par son esprit; et je ne dirai pas, comme son historien, pour l'excuser : « Qu'on ne devait pas » s'attendre à un prodige, et à voir » réunis dans le même homme, le » poëte, l'orateur et le héros. »

Après une année d'emprisonnement, Waller fut exilé et se retira en France; d'abord à Rouen et ensuite à Paris. Cromwell, affermi dans le protectorat, lui permit de revenir à Londres; et le poëte reconnaissant composa à sa louange ce fameux *Panégyrique*, son chef-d'œuvre et qui, à quelques longueurs près, est un des plus beaux poëmes de la langue anglaise. J'ai traduit de cette ode célèbre les stances qui m'ont paru les plus belles.

Remonté sur le trône sanglant de son père, Charles II pardonna à Waller et lui accorda même son amitié. Waller célébra cet évènement sur la même lyre

qui avait chanté Cromwell ; mais la *Félicitation* ne valait pas le *Panégyrique*. Le roi lui en témoigna un jour son étonnement. On connaît sa réponse : « Les poëtes, Sire, réussissent mieux » dans la fiction que dans la vérité. »

Si le dernier ouvrage est inférieur au premier, ce n'est pas, dans le fait, la faute de l'auteur. Cromwell était réellement un grand homme. Fondateur de la marine anglaise, c'est à lui que l'Angleterre doit sa puissance. Charles II, au contraire, profitant peu de la leçon terrible que lui avait donnée son père, passa son règne dans l'insouciance et les plaisirs.

Dans ce tems de gaieté et de galanterie que l'on peut comparer à celui de la régence du duc d'Orléans, on devait être moins sensible aux fautes passées de Waller, qu'à son amabilité. On citait ses reparties ; et, comme cela arrive souvent, il ne se disait pas un mot heureux, qu'on ne le lui imputât.

Waller fut membre de tous les parlemens qui s'assemblèrent pendant sa vie. Il y jouissait d'un grand crédit; ses discours brillaient de saillies qu'on répétait à la cour. Il continua, jusqu'à quatre-vingt-deux ans, à composer des vers où l'on trouve la même fraîcheur, la même vivacité qu'aux productions de sa jeunesse : semblable en cela, mais en cela seulement, au vieillard de Ferney.

Ses dernières années furent marquées par une piété sage et sincère, et qui ne provenait point d'un affaiblissement de ses facultés. On cite de lui une réponse que pourraient répéter aujourd'hui plusieurs Français. Le duc de Buckingham plaisantait devant le roi sur la religion : « Mylord, lui dit-il, dans une vie bien » plus longue que la vôtre, j'ai entendu » plus d'argumens que vous en faveur » de l'athéisme; j'en ai reconnu la va» nité, et j'espère que vous la reconnaî» trez de même un jour. »

Waller n'a point fait de grands

ouvrages; des odes, des épîtres légères, des chansons, beaucoup de petites pièces anacréontiques, composent un volume dont la lecture amuse sans occuper. Il chanta ce qu'il aimait, les rois et les belles. Ses vers ont cette urbanité gracieuse, cette galanterie délicate d'un courtisan tendre, aimable et heureux. Ils ont aujourd'hui moins d'intérêt, parce qu'il n'a jamais traité un sujet qui ne tînt à une personne ou à un événement; mais il eut la gloire de fixer la langue poétique de son pays.

Citons quelques vers de cet aimable favori de la fortune et de l'amour, qui, de chacune de ces divinités, n'éprouva qu'une fois les rigueurs.

TO A LADY

SINGING A SONG OF THE AUTHOR.

Chloris, yourself you so excel *

A UNE DAME

QUI CHANTAIT UNE CHANSON DE L'AUTEUR.

* Cloris, vous vous surpassez tellement vous-même,

When you vouchsafe to breathe my thought,
That, like a spirit, with this spell
Of my own teaching, I am caught.

That eagle's fate and mine are one
Which, on the shaft that made him die,
Espy'd a feather of his own,
Wherewith he wont to soar so high.

Had Echo with so sweet a graee
Narcissus' loud complaints return'd,
Not for reflection of his face
But of his voice, the boy had burn'd.*

---

* quand votre voix daigne proférer ma pensée,
que, semblable à un esprit, par ce sortilège
enseigné par moi-même, je suis ensorcelé.

Mon destin est semblable à celui de cet aigle
qui, sur la flèche dont il était blessé à mort,
aperçut une de ses propres plumes
avec lesquelles il s'élevait si haut.

Si l'Echo avec une grâce aussi douce,
eût répété les plaintes de Narcisse,
ce n'aurait pas été de voir sa figure se réfléchir,
mais d'entendre se réfléchir sa voix, que le berger
eût péri.

ON A GIRDLE.

That which her slender waist confin'd,
Shall now my joyful temples bind;
No monarch but would give his crown,
His arms might do what this has done.

It was my heaven's extremest sphere,
The pale which held that lovely deer:
My joy, my grief, my hope, my love,
Did all within this circle move.

A narrow compass! And yet there
Dwelt all that's good, and all that's fair: *

---

* Ce qui ressèrrait sa robe légère,
va ceindre mon front enchanté:
point de monarque qui ne donnât sa couronne,
si ses bras pouvaient faire ce que ceci a fait.

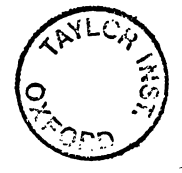
Elle était pour moi la dernière sphère des cieux,
l'enceinte qui contenait un daim si joli:
ma joie, ma peine, mon espoir, mon amour,
tout se mouvait dans ce cercle charmant.

Circonférence étroite! Là cependant
résidait tout ce qui est bon, tout ce qui est beau:

Give me but what this riband bound,
Take all the rest the sun goes round! *

Waller, qui mourut à quatre-vingt-deux ans et vécut sous cinq règnes, en comptant celui de Cromwell, embrasse un grand espace dans l'histoire de la poésie anglaise, et lie, en quelque sorte, le seizième et le dix-huitième siècles, puisqu'il naquit sept ans après la mort de Spenser, et mourut un an avant la naissance de Pope. L'histoire et la poésie vont rétrograder ; mais la langue est fixée et ne changera plus.

* donnez-moi seulement ce que ce ruban entourait, prenez tout le reste dans le cercle que parcourt le soleil.



COWLEY.

Great Cowley, then, a mighty genius, wrote,
O'er-run with wit, and lavish of his thought.
His turns too closely on the reader press,
He more had pleas'd us, had he pleas'd us less:
One glitt'ring thought no sooner strikes our eyes
With silent wonder, but new wonders rise;
His fault is only wit in its excess. *

ADDISON, the english poets.

ON appelle WIT en Angleterre, ce qu'on nomme BEL ESPRIT en France: tels étaient, à peu près dans le même tems, Voiture à Paris, et Cowley à Londres. Ce dernier était à la tête des poëtes métaphysiciens qui étaient alors à la mode.

* Le grand Cowley, génie rare, écrivit ensuite,
surchargé d'esprit et prodigue de sa pensée.
Sa tournure serre le lecteur de trop près;
il nous aurait plu davantage, s'il nous eût moins plu.
Une pensée brillante n'a pas plutôt frappé nos yeux,
avec une silencieuse surprise, que de nouvelles surprises s'élèvent;
son seul défaut est l'excès du bel esprit.

Pointes subtiles, comparaisons bizarres, allusions forcées, rapprochement torturé, des idées les plus disparates, voilà de quoi se composait leur artillerie poétique. Emouvoir, entraîner, plaire, c'est ce qu'ils ne cherchaient point; ils ne voulaient qu'étonner, dire ce qui n'avait pas été dit, et le dire différemment que tout autre le disait : aussi n'étaient-ils ni sublimes, ni touchans, ni instructifs, ni même amusans. Le bel esprit est à l'esprit véritable, ce que l'affectation est à la grâce.

Cowley veut-il vanter la science, il en fait un arbre :

Each leaf did learned notions give,
And th'apples were demonstrative:
So clear their colour and divine,
The very shade they cast, did other lights outshine.*

* Chaque feuille donnait des notions savantes,
et les pommes étaient démonstratives:
leur couleur était si claire et si divine,
l'ombre même qu'elles jettent éclipsent les autres lumières.

Pour excuser son inconstance, il dit à son ancienne maîtresse :

Five years ago, says story, I lov'd you,
For which you call me most inconstant now;
My members then, the father members were,
From whence these take their birth, which now are here;
If then this body love what th'other did
'Twere incest, which by nature is forbid. *

Quand le cahos, dit-il ailleurs, fit place à l'harmonie :

Water and air he for the tenor chose;
Earth made the base; the treble, flame arose. **

---

* Il y a cinq ans, dit l'histoire, je vous aimais;
et pour cela vous m'appelez inconstant aujourd'hui;
mes membres alors étaient des membres pères,
d'où ont pris naissance ceux qui existent actuellement;
si donc ce corps-ci aimait ce que l'autre aima,
ce serait un inceste, qui est prohibé par la nature.

** Elle prit l'eau et l'air pour tenors,
la terre fit la basse, et le feu la tierce.

Quel amant adressa jamais à sa maîtresse une hyperbole aussi extravagante que celle-ci :

By every wind that comes this way
Send me at least a sigh or two;
Such and so many I'll repay
As shall themselves make winds to get to you. *

C'est ce que l'on a appelé depuis des soupirs qui font tourner des moulins à vent.

Voyez comme il mêle élégamment à l'amour, la médecine et la chirurgie :

Gently, ah gently, madam, touch
The wound which you yourself have made;
That pain must needs be very much **

---

* Par chaque vent qui vient par ici,
envoyez-moi, au moins, un soupir ou deux;
je vous en renverrai tant et de telle qualité
qu'ils formeront des vents pour aller jusqu'à vous.

** Doucement, ah doucement, madame, touchez
la blessure que vous-même avez faite;
la douleur doit vraiment être bien grande,

Which makes me of your hand afraid:
Cordials of pity give me now,
For I too weak of purgings grow.*

Mais c'est trop long-tems, peut-être, s'arrêter sur les défauts d'un auteur qui a aussi ses beautés. Faisons taire la critique, et laissons parler l'histoire.

DANS le même tems, à la même université, deux écoliers composaient des vers latins et anglais : l'un était Cowley, l'autre, Milton, plus jeune de sept ans. Alors on augurait mieux du premier que le second a depuis laissé si loin derrière lui.

Cowley, fils d'un épicier de Londres, naquit après la mort de son père. Sa mère trouva, dans une fortune bornée, les moyens de le soutenir à l'école de Westminster.

---

*puisqu'elle me fait craindre votre main : donnez-moi actuellement des cordiaux de pitié, car je suis trop faible pour une purgation.

A dix ans, il avait composé son poëme de *Pyrame et Thisbé*, et deux ans après celui de *Constancia et Philetus*. Il fit ensuite, et représenta avec ses camarades, une comédie pastorale, intitulée : *Love's a riddle* (l'Amour est une énigme), et une autre comédie latine, *le Naufrage pour rire*. Le jeune auteur donna peu après, sur ce petit théâtre, une pièce intitulée *le Tuteur*, à laquelle assista Charles I[er].

A seize ans, il publia ses poëmes sous le titre de *Fleurs poétiques* (Poetical blossoms). Déjà se manifestaient les premiers symptômes de la révolution ; Cowley se prononça pour le parti royal, en faveur duquel il fit paraître une satire, *le Puritain et le Papiste*. Dès ce moment il s'attacha au roi, le suivit dans ses voyages et obtint son estime et sa confiance. Il fut recherché par plusieurs grands personnages et sur-tout par le lord Falkland, un des principaux secrétaires d'état.

Bientôt la guerre civile éclata dans toute sa fureur ; Charles fut arrêté, la reine obligée de s'enfuir à Paris. Cowley l'y suivit, et pendant deux ans il passa les nuits à déchiffrer les lettres que le roi captif écrivait à son épouse, et à transcrire en chiffres les réponses de la reine.

C'est là que Cowley, amant sans amour, épris d'une beauté idéale que Johnson appelle *an airy nothing* (un rien aérien), *the dream of a shadow* (le rêve d'une ombre), composa ces pièces anacréontiques, réunies sous le titre de *the Mistress* (la Maîtresse).

Cowley convint avec la reine qu'il se rendrait en Angleterre sous le prétexte apparent d'y vivre dans la retraite, mais dans le dessein réel d'y servir le parti royaliste. Mais, à peine arrivé, il fut arrêté par ordre du parlement. Les républicains firent les plus grands efforts pour l'attirer dans leur parti, et, ne pouvant y réussir, le firent jeter dans

une prison dont il ne sortit qu'après avoir donné une caution pour une somme considérable. Après avoir cherché inutilement les moyens de retourner en France, il prit ou feignit de prendre la profession de docteur en médecine, et resta étranger aux affaires publiques.

Médecin sans pratiques, s'il ne guérit point de malades, il ne tua personne. Il crut cependant devoir quelque chose à son nouvel état; il se mit à étudier la botanique, et composa un poëme latin sur les *plantes*, qui fut depuis traduit en vers anglais.

Les deux premiers livres traitent des herbes et sont en vers élégiaques; les troisième et quatrième, consacrés aux fleurs, sont en vers de diverses mesures; les arbres forment l'objet des deux derniers qui sont en vers héroïques. Il imita ainsi tour à tour le rythme d'Ovide dans ses élégies, d'Horace dans ses odes, et de Virgile dans ses géorgiques.

C'est dans cette retraite qu'il apprend la mort de Cromwell : il part aussitôt pour la France, se rend auprès de Charles II, et reste avec lui jusqu'au moment où ce prince remonte sur le trône. Cowley le suit à Londres, plein d'espoir d'être récompensé de son attachement à la cause royale. Mais, dans les contre-révolutions, les rois, que Voltaire appelle d'illustres ingrats, plus politiques que reconnaissans, s'attachent plutôt à ménager leurs ennemis qu'à favoriser leurs amis. Ils auraient trop à punir, trop à récompenser; ils ne font ni l'un, ni l'autre. Tels se montrèrent Charles V, Charles VII, Henri IV en France, et Charles II en Angleterre.

Notre auteur ne fut pas plus heureux au théâtre qu'à la cour. Sa comédie du *Tuteur*, rajeunie sous le titre de *Cutter of Coleman street* (Cutter de la rue de Coleman), fut mal accueillie et regardée même comme une satire contre les royalistes.

Alors, dégoûté des grands et des grandeurs, Cowley fit paraître sa *Complainte*, ode dans laquelle il se nomme le mélancolique Cowley, et se retira à Chertsey, dans le comté de Surrey, où il mourut à quarante-neuf ans. Il en avait passé dix en France.

Indépendamment des ouvrages dont nous avons parlé, on trouve dans ses mélanges une ode sur l'*esprit*, assez estimée, et où, ce qui est étonnant, lui-même en blâme l'abus.

La *Chronique*, espèce d'ode ou de chanson, brille de grâce et d'enjouement ; c'est une de ces inspirations heureuses, de ces originalités sans modèles et sans imitateurs. On la trouvera parmi mes traductions.

Ses odes anacréontiques et pindariques pèchent par trop d'esprit et trop peu de goût.

Ses odes galantes, réunies sous le titre de *the Mistress* (la Maîtresse), forment le recueil de vers le plus

spirituellement insipide : l'amour y est représenté sous toutes les formes, excepté celle du sentiment.

A l'imitation de l'Enéide, il entreprit la *Davidéide*, qu'il n'acheva pas.

Lorsque l'on a cependant la patience de lire ses ouvrages, on y trouve des beautés qui lui appartiennent, noyées dans des défauts qu'il dut aux préjugés de son siècle. Sa carrière politique l'honore davantage, et l'on peut dire avec Pope :

Who now reads Cowley? If he pleases yet,
His moral pleases, not his pointed wit:
Forgot his epic, nay pindaric art;
But still I love the language of his heart. *

POPE, epistle I of Horace.

---

* Qui lit à présent Cowley? S'il plaît encore,
sa morale plaît, et non son esprit pointilleux:
on a oublié son talent épique, et même pindarique;
mais j'aime encore le langage de son cœur.

MILTON.

But MILTON next, with high and haughty stalks,
Unfetter'd in majestic numbers walks;
No vulgar hero can his muse engage,
Nor earth's wide scene confine his hallow'd rage.
See! see! he upwards springs, and tow'ring high,
Spurns the dull province of mortality,
Shakes heaven's eternal throne with dire alarms,
And sets th' Almighty thunderer in arms. *

ADDISON, on the english poets.

L'ÉPOQUE approchait où la poésie anglaise allait prendre un essor plus hardi et s'élever jusqu'à l'épopée.

---

* Mais MILTON paraît, d'un pas fier et hardi,
il avance majestueusement dans des vers dont il a brisé les entraves;
un héros vulgaire ne peut captiver sa muse,
la vaste scène de la terre ne limite point son ardeur;
voyez, voyez! il s'élève, et dominant dans les airs,
dédaigne les vains objets de la mortalité;
ébranle le trône éternel des cieux par d'affreuses alarmes,
et force le dieu qui lance la foudre à prendre les armes.

Un homme né avec une âme ardente, une imagination exaltée, entraîné par l'inquiétude de ses idées, hors de son pays, ramené en Angleterre par les premiers troubles de la révolution, qui portaient tant d'autres à s'en éloigner; forcé encore de comprimer son génie et de refouler les pensées qui le tourmentaient, pour être maître d'école et auteur de misérables pamphlets religieux ou politiques, se trouve enfin, après ces longs orages et à la restauration de Charles II, amnistié, aveugle, déclaré incapable d'occuper aucune place, et retiré dans une petite maison de Londres.

C'est là que Milton, rendu à son génie, put enfin classer cette foule d'idées sublimes ou gracieuses, d'images riantes ou terribles, dont l'abondance confuse le fatiguait depuis quarante ans. Il chercha un cadre pour déployer ses riches peintures, et commença le *Paradis perdu*.

Le génie élevé de Milton avait besoin d'un sujet qui fut à sa hauteur ; son âme toute républicaine ne pouvait chercher ses acteurs chez les rois : la Divinité devint son héros, et le ciel son théâtre.

Dieu, les anges, les diables, les cieux, les enfers, les armées les plus nombreuses, livrant dans les vastes campagnes de l'air les plus mémorables combats ; la naissance de l'univers ; les deux premiers humains placés dans un site enchanté, ouvrant par degrés leurs yeux aux merveilles de la nature, et leurs sens aux plaisirs de l'amour ; la première des amantes parée de tous les charmes épars depuis sur ses nombreuses filles, conduite de surprise en surprise aux jouissances les plus chastement voluptueuses ; enfin ces êtres si intéressans, si fortunés, tombant tout à coup du faîte du bonheur dans l'abîme des maux, et de l'immortalité à la mort, et la terre recevant pour la première fois les larmes

dont elle a été depuis si souvent arrosée ; jamais, sans doute, un champ plus vaste, plus varié, plus fécond ne s'offrit à la poésie épique : l'auteur était fait pour son sujet, et son style pour ses héros.

Si l'on considère le paradis perdu comme une suite de scènes imposantes ou pathétiques, de tableaux enchanteurs ou effrayans, c'est sans doute le plus beau des poëmes épiques.

Mais, quelque soit mon admiration pour Milton, la contexture de son poëme ne me semble qu'un long délire : la raison, la justice même y sont sans cesse blessées par ce qui sans cesse charme l'esprit et touche le cœur. Je hazarde, en tremblant, cette opinion ; je pourrais la développer, mais ce serait m'écarter du plan de cet ouvrage.

J'ose encore à peine avouer qu'aucune des traductions françaises en vers ne m'a pleinement satisfait : celle de Delille est sans doute supérieure aux autres ; mais, en y reconnaissant un grand poëte, on

voit qu'elle est bien loin d'être soignée comme ses autres poëmes.

Je ne répéterai pas ici, sur les évènemens de la vie de Milton, des détails qui se trouvent dans tant de livres, et que Voltaire a racontés d'une manière si intéressante dans sa dissertation sur la poésie épique.

Il était échappé à Milton, dans sa jeunesse, quelques poésies latines, des sonnets italiens, traduits depuis en anglais par Langhorne; *Comus*, espèce d'opéra comique que les anglais nomment *masque*; Licidas, élégie assez faible sur la mort d'un ami; et deux petites pièces légères, dont les titres sont italiens: l'*Allegro*, il *Penseroso*.

Je ne dirai rien du *Paradis regagné*, faible production de la vieillesse d'un grand homme; j'ai vainement essayé de le lire.

les étrivières lui-même, afin de sortir d'une prison où il a le pied pris dans un écrou; que le cinquième chant tout entier soit une petite conversation entre Hudibras et Ralphe, son écuyer, pour savoir s'il se fustigera, ou si, sans en rien faire, il assurera l'avoir fait, on ne voit rien là qui ait rapport à l'éxécution de Charles I[er]., au long parlement et au protectorat de Cromwell.

Il est vrai qu'oubliant tout à coup le héros, l'écuyer, la dame, l'ours, le chien et le joueur de violon, Butler, par un épisode que rien n'amène, fait une histoire de la restauration; mais déjà la révolution était finie.

L'ouvrage m'a inspiré trop peu d'intérêt pour que j'en prisse beaucoup à l'auteur. Né pauvre, il n'eut pas une éducation brillante. D'abord clerc d'un juge de paix, il vécut ensuite chez un Samuel Luke, parlementaire, qui fut, dit-on, le modèle d'Hubidras. Quoique son poëme eût d'abord beaucoup de

célébrité, il n'en tira aucun avantage, et mourut dans la misère.

Butler a laissé un volume de poésies diverses. On trouva dans ses papiers des pensées détachées qu'il avait mises en vers; c'était une espèce de magasin où il allait, sans doute, puiser dans l'occasion.

Il a traduit assez littéralement la satire de Boileau sur la rime; mais il ne l'a point donnée comme traduction, et ses éditeurs ont depuis gardé le même silence.

ROCHESTER.

Those whom my muse displeases, are at strife,
With equal spleen, against my course of life;
The least delight of which I'll not forego
For all the flattering praise man can bestow.
If I design'd to please, the way were then
To mend my manners rather than my pen:
The first's unnatural, therefore unfit;
And for the second, I despair of it.*

ROCHESTER, epistle to Mulgrave.

PARMI les seigneurs d'Angleterre attachés au parti de Charles Ier., un des

*Ceux à qui ma muse déplaît, sont aux prises,
d'une manière également chagrine, avec mon genre de vie,
dont je n'abandonnerais pas le moindre délice
pour tous les objets flatteurs que l'homme peut accorder.
Si je voulais plaire, le moyen serait donc
de corriger mes mœurs plutôt que ma plume;
le premier n'est pas naturel, donc il ne vaut rien;
et, pour le second, j'en désespère.

plus distingués était Henri, lord Wilmot, comte de Rochester. C'est à lui que le fils de ce monarque, qui régna depuis sous le nom de Charles II, se confia après la bataille de Worcester; c'est à ses soins et à son adresse qu'il dût le bonheur de se sauver en France.

L'année même où Charles Ier. périt sur un échafaud, le lord Wilmot eut un fils, John Wilmot, comte de Rochester, qui depuis se rendit célèbre dans les fastes de la littérature et de la galanterie.

Le jeune comte montra, dans le cours d'une éducation brillante, beaucoup de goût pour la poésie : Juvénal en latin, Boileau en français, et Cowley dans sa langue, étaient ses auteurs favoris. A quatorze ans, il fut reçu maître-ès-arts au collège de Wadham, par le lord Clarendon, l'immortel auteur de l'histoire de la rébellion d'Angleterre.

A dix-huit ans, revenu de ses voyages de France et d'Italie, il s'embarqua sur

la flotte de Sandwich, et se distingua au combat de Bergen. Dans un autre combat, l'année suivante, chargé de porter un ordre à un capitaine, Rochester saute dans un bateau, part, réussit et revient à travers une grèle de mousquetterie.

Charles II, oubliant les malheurs de son père, se livrait, sur un trône encore mal affermi, à tous les goûts d'un roi que la nature semblait avoir formé pour le plaisir. On pouvait dire alors, comme l'a dit depuis le lord Lyttleton:

The court of Britain is the court of love. *

Lancé dans cette cour voluptueuse, jeune, aimable, riche, plein d'esprit, brillant de grâces et de saillies, favori des beautés de St. James, aimé de son maître, Rochester faisait des satires,

* La cour de Bretagne est la cour de l'amour.

des épigrammes, des chansons contre les maîtresses de son roi et contre le roi lui-même.

Il fut même une fois son rival, et son rival heureux. Miss Roberts, une des plus jolies femmes de son tems, quitta ouvertement l'amant couronné pour s'attacher au jeune seigneur : celui-ci, très-inconstant en amour, la négligea bientôt, et miss Roberts chercha les moyens de se réconcilier avec le roi. Un matin, étant à sa toilette, elle le vit passer sous ses fenêtres : elle s'élance, et les cheveux épars se jette à ses pieds, implore son pardon, et jure une fidélité éternelle. Charles la relève, l'embrasse, proteste qu'il est impossible de la voir sans l'aimer, la ramène dans son palais et complette la réconciliation.

Le monarque excusait la gaieté de son ami. Mais un jour celui-ci osa lui glisser dans la poche une satire tellement obscène, qu'on ne la trouve pas

dans les éditions ordinaires de ses œuvres. Cette satire fit exiler l'auteur.

Il part avec le jeune duc de Buckingham exilé comme lui, mais pour une autre cause. Sur la route de Newmarket, ils rencontrent un fonds d'hôtellerie à vendre; ils se présentent, le marché est conclu, et les voilà aubergistes.

Là fut le théâtre de ces aventures galantes si connues en Angleterre : une auberge où tout se donnait presque pour rien, eut bientôt la vogue. Les deux associés s'arrangeaient : un jour le premier traitait les pères ou les maris, tandis que l'autre allait courtiser leurs filles ou leurs femmes; le lendemain on changeait de rôles : la meilleure foi régnait dans cet arrangement, et jamais l'un n'eut une bonne fortune sans y faire participer l'autre.

On ferait un gros recueil de leurs aventures amoureuses; peut-être même

en attribue-t-on à Rochester, auxquelles il n'a jamais pensé. C'est ainsi qu'en France tous les bons mots de la cour de Louis XIV étaient du duc de Roquelaure ; et que le marquis de Bievre fut, depuis, l'auteur universel de tous les calembourgs faits ou à faire.

St. Evremond, qui a écrit les mémoires de Rochester, rapporte une de ses historiettes galantes, que j'abrégerai ici.

Plus rusé que les autres, un vieillard, époux d'une jeune femme, allait chez les deux amis boire leur vin, sans leur laisser les moyens d'entrer chez lui. Rochester se déguise en paysanne, prend sous le bras un pannier de liqueurs, et arrive à la porte de sa belle. Très-habile à prendre le ton et les manières du peuple, il frappe ; on lui ouvre, mais on lui refuse l'entrée. Alors il feint de se trouver mal et est introduit près de la jeune femme. Revenue à elle, la fausse paysanne offre des liqueurs, enivre la duegne et l'endort.

Une nouvelle faiblesse prend à Rochester ; il a besoin d'un peu de repos. La dame, qui a pitié d'une jeune fille qui lui paraît intéressante, consent à la laisser aller un moment dans son lit, et s'asseoit à côté d'elle.

On devine aisément que Rochester parvint à la tirer d'erreur ; mais ce n'était pas assez ; fidèle à son traité, il voulait que Buckingham partageât son bonheur. Le premier pas était fait ; la jeune dame consentit à se rendre à l'auberge ; et, quelques jours après, n'osant retourner avec son mari, s'enfuit à Londres.

Ce qui peut-être n'avait paru aux deux jeunes gens qu'une plaisanterie, eut les suites les plus funestes. Le mari se pendit de désespoir, et la femme périt dans le libertinage et la misère.

Revenu de son exil, Rochester se signala par une autre aventure très-connue.

Dans un quartier de Londres, nommé *Tower-hill*; il imagine de se donner pour un charlatan italien, fait dresser un théâtre de planches, et sous le nom d'Alexandre Bendo, débite une harangue très-plaisante, conservée dans les éditions non épurées de ses œuvres. Le lendemain, une foule de malades assiégeaient la porte de l'auberge où il avait donné son adresse; mais il n'y avait jamais paru.

Quel déplorable abus des talens les plus heureux! Bientôt la double passion des femmes et du vin altéra sa santé. Brouillé avec Buckingham pour une bagatelle, il fut appelé en duel. Arrivé au lieu du rendez-vous, il refusa de se battre, et perdit sa réputation de bravoure. Alors, âgé de trente ans, il donna dans tous les excès de la débauche, ne passa plus un jour sans être ivre, et mourut d'épuisement trois ans après.

Telle fut la courte et triste existence

d'un homme que la nature et la fortune avaient comblé de leurs faveurs. Avec une autre conduite, Rochester eût peut-être été le plus grand poëte de l'Angleterre. Ses satires brillent de pensées fines ou profondes. Dans la haute poésie, il a de la force et de l'élévation ; dans la poésie légère, de l'aisance et de la gaieté ; jamais un vers faible, jamais une ligne insignifiante. Son génie, et le terme n'est pas trop fort, était une mine inépuisable d'idées et de saillies.

On remarque, dans ses vers, cette grâce paresseuse, cette aisance de cour, cette gaieté originale, ce sarcasme piquant d'un jeune courtisan débauché. Ses pièces les plus sérieuses ont toujours le cachet d'une muse enjouée et libertine. J'ai dû, en traduisant la *satire sur l'homme* et celle *contre le mariage*, adoucir quelques traits de pinceau un peu trop hardis.

Son poëme, intitulé *Nothing* (Rien), passe pour son chef-d'œuvre : il est

fortement pensé et largement écrit. J'en citerai deux strophes pour inspirer le desir de le lire en entier :

NOTHING.

NOTHING, thou elder brother ev'n to shade,
Thou had'st a being ere the world was made,
And, well fix'd, art alone of ending not afraid.

SOMETHING, the nat'ral attribute of all,
Sever'd from thee, it's sole original,
Into thy boundless self must undistinguish'd fall.*

ROCHESTER, nothing.

RIEN.

* *Rien*, toi frère aîné même de l'ombre,
tu avais une existence avant que le monde fût fait,
et, bien déterminé, toi seul ne crains pas de finir.

Quelque chose, le naturel attribut de tout,
séparé de toi, son seul original,
doit tomber indistinctement dans ton immensité.

DRYDEN.

See great Dryden, whose tuneful muse affords
The sweetest numbers and the fittest words.
Whether in comic sounds, or tragic airs,
She forms her voice, she moves our smiles and tears.
If satire or heroic strains she writes,
Her hero pleases, or her satire bites.
From her no harsh, unartful numbers fall,
She wears all dresses, and she charms in all.*

ADDISON; on the english poets.

---

* Voyez le grand Dryden, dont la muse harmonieuse fait entendre
les plus doux sons et les plus justes expressions.
Soit qu'en rimes comiques ou en vers tragiques,
sa voix s'exprime, elle excite nos sourires ou nos larmes.
Si elle écrit des vers héroïques ou satiriques,
son héros plaît, ou sa satire mord.
De sa bouche ne tombent aucuns chants durs ou sans art;
elle porte tous les costumes, et dans tous elle charme.

How long, great poet, shall thy sacred lays
Provoke our wonder, and transcend our praise?
Thou mak'st the beauties of the Romans known,
And England boasts of riches not her own;
Thy lines have heighten'd Virgil's majesty,
And Horace wonders at himself in thee.
Thou teachest Persius to inform our isle
In smoother numbers, and a clearer style;
And Juvenal, instructed in thy page,
Edges his satire, and improves his rage;
Now Ovid boasts th'avantage of thy song,
And tells his story in the british tongue. *

---

* Jusques à quand, grand poëte, tes chants sacrés
exciteront-ils notre étonnement, ou surpasseront-ils nos louanges?
Tu fais connaître les beautés des romains,
et l'Angleterre se vante de richesses qui ne sont pas les siennes.
Tes lignes ont rehaussé la majesté de Virgile,
et Horace s'admire lui-même en toi.
Tu apprends Perse à réformer notre île,
dans des vers plus doux et dans un style plus clair.
Et Juvénal, instruit dans tes pages,
aiguise sa satire et redouble son ardeur;
aujourd'hui Ovide s'enorgueillit de tes chants,
et raconte ses histoires en langue anglaise.

Thy copy casts a fairer light on all,
And still outshines the bright original.*

ADDISON, on Dryden.

DRYDEN fut un poëte tragique, comique, satirique, lyrique, épique, didactique, anacréontique et pindarique; un poëte travaillant pour la fortune et pour la gloire, critiquant ses rivaux et n'aimant pas à être critiqué; enfin, dans toute la force de l'expression, un auteur, mais un des plus grands auteurs de l'Angleterre.

Né d'une famille noble, mais sans fortune, Dryden, élevé aux écoles de Westminster et de Cambridge, n'y annonça point cette facilité précoce de Cowley, qu'il laissa depuis si loin derrière lui. Il avait vingt-sept ans quand, entraîné par le torrent, il débuta par des stances héroïques sur la mort de

* Ta traduction jette sur eux tous une plus belle lumière,
et éclipse encore le brillant original.

Cromwell. Deux ans après, à la restauration de Charles II, il composa, sur cet évènement, le *Retour d'Astrée*, et resta depuis attaché au parti du roi.

A trente-deux ans, il vit tomber sa première comédie, l'*Amant sauvage*. Heureusement ce mauvais succès ne le découragea point. Il composa, depuis, vingt-sept pièces de théâtre; les plus célèbres sont : *Tout pour l'amour* ou le *Monde bien perdu*, dont le sujet est l'amour d'Antoine pour Cléopâtre; *Don Sébastien*, *Aurengzebe*, et *Amphitrion*, comédie imitée de Plaute et de Molière. Sa carrière dramatique finit comme elle avait commencé, par une chûte.

L'année 1666 avait été signalée par une victoire navale et par l'incendie de Londres. Ce fut pour Dryden le sujet d'une ode, intitulée l'*Année merveilleuse*, contenant trois cent quatre strophes de quatre vers. Cette pièce étincèle de beautés; mais comment lire de suite une ode de douze cents vers?

La mort de Davenant faisait vaquer la place de poëte lauréat, et le laurier, pour me servir de la tournure anglaise, fut accordé à Dryden.

Cependant le goût de la littérature faisait de grands progrès en Angleterre; le nombre des littérateurs augmentait, et déjà naissaient les querelles littéraires. Howard, Settle, Shedley, auteurs dramatiques, Rochester, Butler, Buckingham et d'autres encore, voyaient d'un œil d'envie un poëte qui les éclipsait, et Dryden, irritable, jaloux de sa gloire, impatient de la critique, excitait encore ses ennemis par la fureur que lui causait leurs attaques.

Une petite guerre s'était engagée d'abord sur les tragédies en vers rimés et celles en vers blancs; Charles II, qui, pendant son séjour à Paris, avait pris du goût pour les tragédies françaises, engagea Dryden à rimer les siennes. Howard l'attaqua, et, au lieu de lui répondre par de nouveaux succès,

Dryden le réfuta dans des préfaces, des dissertations qu'on ne lit plus.

Settle lui porta un coup bien plus sensible : il adopta son opinion ; écrivit en vers rimés une tragédie intitulée l'*Impératrice du Mogol*, et cette pièce eut un grand succès. Dryden crut voir son trône ébranlé, et ses violentes diatribes contre ce faible rival donnèrent à ce dernier une importance qu'il n'aurait pas eue par lui-même.

Buckingham acheva de mettre en fureur le poëte lauréat, en le traduisant sur la scène. Buckingham avait, quelques années auparavant, fait jouer avec succès une pièce intitulée : *the Rehearsal* (la Répétition). Il s'y moquait d'Howard sous le nom de *Bilbao*. L'incendie de Londres suspendit les représentations de cette pièce. L'auteur l'adapta à Dryden, changea le nom de *Bilbao* en celui de *Bayes*, qui veut dire *lauriers* ; il attaqua la manie des tragédies rimées, des vers ampoulés,

sentencieux, déclamatoires, des pièces à grands mouvemens. L'acteur chargé du rôle de *Bayes*, prit le costume, le ton, les manières de Dryden. Ainsi arrangée, cette comédie, qui est réellement très-bonne, et qui se représente encore, eut bien plus de succès que la première fois. Mais l'adversaire était puissant, et l'auteur joué fut contraint de dissimuler son ressentiment.

Il se raccommoda même avec Buckingham et composa avec lui un *Essai sur la satire*, dans lequel ce dernier inséra des vers où Rochester et la duchesse de Portsmouth crurent voir des traits dirigés contre eux. Ils apostèrent trois hommes qui, armés de bâtons, tombèrent un soir à l'improviste sur le pauvre Dryden. Buckingham, dont il avait ainsi acquitté la dette, fit ensuite les vers suivans :

Though prais'd and beaten for another's rhymes, *

* Quoique loué et battu pour les rimes d'un autre,

His own deserve as great applause sometimes. *

BUCKINGHAM.

Jusques là ce n'étaient encore que des querelles littéraires ; Dryden allait s'engager dans des disputes bien plus sérieuses.

Entraîné par les conseils du comte de Shaftesbury, le duc de Monmouth, fils naturel de Charles II, s'était révolté contre son père ; alors parut un poëme intitulé : *Absalom and Achitophel* ; le roi, Monmouth et Shaftesbury étaient représentés par David, Absalom et Achitophel ; jamais ouvrage n'eut un débit aussi prodigieux. « Toutes les beautés, » dit Johnson, dont il était susceptible » s'y trouvaient réunies : le mordant de » la satire, les grâces de l'éloge, la » vérité des caractères, la variété et » la force des sentimens, l'heureux tour

*les siennes ont souvent mérité les mêmes applaudissemens.

» du langage, et l'harmonie de la ver-
» sification. »

On ignorait le nom de l'auteur; les écrivains se partagèrent : une multitude de pamphlets en vers ou en prose parurent pour ou contre.

Vaincu et fait prisonnier, Shaftesbury s'échappa, et la populace de Londres fit frapper une médaille. Cet évènement donne lieu à un nouveau poëme, *the Medal*, dirigé, comme le précédent, contre les rébelles, mais moins intéressant. Les Whigs furieux font pleuvoir les réponses : Settle se met à leur tête et devient poëte civique, c'était le poëte lauréat des bourgeois de Londres.

Enfin Dryden avoue les deux ouvrages, il est au comble de la gloire et de la faveur. Deux ans après le roi meurt, Jacques II lui succède et veut faire prédominer le papisme qui était sa religion. Dryden se fait catholique et compose un poëme intitulé la *Biche et la*

Panthère. On regrette de voir un grand poëte employer six cents vers, dont plusieurs sont très-beaux, à faire disputer l'église romaine qu'il réprésente par une biche blanche, avec l'église anglicane, dont il fait une panthère tachetée. Tate fit une seconde et une troisième parties de ce singulier ouvrage, qui eut en tout deux mille quatre cents vers. Halifax et Prior, qui commençaient à se faire connaître, en firent une parodie qui eut beaucoup de succès, intitulée : *le Rat de ville et le Rat de campagne.*

Dryden était toujours en faveur, quoique sa conversion ouvrît un vaste champ à la critique. Mait tout change : Jacques II et le catholicisme sont expulsés ; Guillaume monte sur le trône ; les Whigs triomphent ; Dryden perd la place de lauréat, et, pour comble de douleur, la voit donner à Shadwell, poëte médiocre ; il s'en console en le traînant dans la boue par *Mac Flecknoe*,

la plus belle, peut-être, des satires anglaises, et qui donna à Pope l'idée de la *Dunciade*.

On cite un beau trait du lord Dorset, qui, chargé, comme chambellan, de notifier à Dryden sa destitution du lauréat, lui assura sur ses propres revenus une pension égale au produit de cette place.

C'est alors que notre infatigable auteur entreprit son grand ouvrage : la traduction en vers des *Eglogues*, des *Géorgiques*, et de l'*Ænéide* de Virgile.

Travaillant pour vivre, le Virgile anglais vendit ensuite d'avance dix mille vers à son libraire Tonson, pour cent cinquante guinées. Il lui livra un volume *de fables* assez médiocres ; mais dans ce recueil se trouvait l'*ode* si célèbre *sur la fête de Ste. Cécile*, son chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre, peut-être, de la poésie lyrique.

Ce fut son dernier ouvrage, et l'on

voit qu'à soixante-dix ans il avait conservé toute sa vigueur poétique.

Dryden, par le nombre, la variété de ses poésies, est l'auteur qui a le plus approché de Voltaire, si jamais auteur put en approcher. Il s'exerça dans tous les genres, et dans tous il obtint de brillans succès. On regrette seulement qu'un talent aussi beau ait été plus souvent employé à des sujets de circonstances qui perdent nécessairement de leur intérêt quand ces circonstances n'existent plus.

Il fut enterré à l'abbaye Westminster, près des tombeaux des rois et des grands. Buckingham fit mettre sur sa tombe une pierre de marbre, avec cette inscription simple et sublime :



Dryden et le dix-septième siècle venaient d'expirer : le dix-huitième siècle naissait avec l'ambition d'égaler,

d'éclipser même la gloire du précédent: tous deux sont passés au moment où j'écris, et déjà on peut les juger avec plus d'impartialité. Mais je n'entreprendrai point de prononcer dans cette grande cause, et, me renfermant dans la poésie, je jetterai un simple coup d'œil sur ces deux âges si féconds en grands hommes.

En France, le dix-septième siècle se présente avec Corneille, Racine, Boileau, La Fontaine et Molière; son rival leur oppose Voltaire, Gresset, Delille, Laharpe, Gilbert et Colardeau: Voltaire est un grand poids dans la balance.

En Angleterre, le dix-septième avait vu briller Shakespeare, Milton, Dryden, Waller et Rochester; le dix-huitième siècle va faire paraître à nos yeux Pope, Young, Thomson, Swift, Rowe, Gray, Johnson et Lyttleton. Les trois premiers, surtout, sont pour leurs devanciers de redoutables adversaires! Mais

sans chercher de quel côté est la prééminence, hâtons-nous de jouir de leurs chef-d'œuvres. Les premiers auront toujours l'avantage d'avoir formé leurs successeurs.

PHILIPS (JOHN).

O might I paint him in miltonian verse
With strains like those he sung on Glo'ster's herse!
But with the meaner tribe I'm forc'd to chime,
And, wanting strength to rise, descend to rhyme.*

SMITH, on John Philips.

J'AI souvent cherché quelle était la première qualité d'un auteur, et je suis bien tenté de décider en faveur de l'originalité. C'est l'originalité qui frappe, étonne, plaît, amuse, attendrit. L'auteur original, par des pensées ou des expressions neuves, inattendues, singulières, excite le sourire ou le rire, nous

* O puissé-je le peindre en vers miltoniens,
semblables à ceux avec lesquels il chanta la mort de Glocester!
mais, avec la classe inférieure, je suis réduit à des sons plus simples,
et, trop faible pour monter, je descends à la rime.

fait soupirer ou pleurer. Cette inquiète curiosité de l'esprit humain qui le tourmente sans cesse, ce desir *restless* (sans repos), de voir ce qu'il n'a pas encore vu, lui fait rechercher l'ouvrage original, de préférence, peut-être, à l'ouvrage parfait ; le génie n'est lui-même qu'une sublime originalité.

Delà viennent peut-être quelques réputations littéraires qui paraissent si injustes. Rabelais, l'ennuyeux, le dégoûtant auteur d'un livre inintelligible, Rabelais était original, et son nom est resté ; et Butler est encore quelque chose quand son poëme n'est plus rien.

Quels sont, dans la poésie anglaise, les auteurs originaux ? Shakespeare, Milton, Swift, Young et Thomson ; chacun d'eux est créateur de son genre. C'est dans les genres créés par ceux-là, que Dryden et Pope ont excellé ; et toute la fécondité de l'un, toute la perfection de l'autre, réussissent à peine à leur assurer la prééminence.

Il est d'autres poëtes d'un rang inférieur qui durent leur réputation au bonheur d'une bagatelle originale : tel fut John Philips.

L'idée lui prit un jour de traiter, en vers du genre de Milton, un sujet digne de Butler ; en style pompeux et sublime, un sujet trivial et badin. Le langage de Dieu, des anges, des diables, du premier des hommes, de la plus belle des femmes, il le fait parler à un pauvre hère sans argent, sans amis, tourmenté dans un méchant grenier par la faim, la soif, le froid et les records.

Ce petit poëme, intitulé le *Splendide shelling*, est montré à quelques amis ; on en prend des copies, il circule, on l'imprime ; des éditions furtives et imparfaites paraissent ; il est réimprimé, acheté, lu par tout le monde. La réputation de l'auteur est faite, et une bagatelle l'élève si haut, que quand la victoire de *Blenheim* retentit dans toute l'Europe, c'est Philips que l'on juge le

plus capable de la célébrer. Dans son poëme, intitulé *Blenheim*, il lutte contre Addison, qui composa *la Campagne*, sur le même évènement.

Philips, dans son second ouvrage, qui a du mérite aussi, fut loin d'obtenir le même succès que dans le premier ; la palme fut donnée à Addison.

Le dernier et le plus long des ouvrages de Philips est *Pomone* ou le *Cidre*, poëme en quatre chants, dans le genre des Georgiques. « Des anges, » dit Johnson, peuvent ébranler les » voûtes du ciel en vers blancs, mais » l'embellissement de la rime est néces- » saire pour captiver l'attention sur l'art » de greffer, pour décider sur le mé- » rite du cidre et du poiré. » Johnson, si judicieux d'ailleurs, me paraît, en général, trop partisan de la rime. Si Philips à moins réussi dans son poëme sur le cidre, c'est qu'il le fit en vers du genre de Milton, peu convenables, en effet, pour un sujet didactique et

champêtre, et qu'il ne devina pas alors le secret des vers de Thomson.

Philips était né avec une oreille délicate et sensible aux charmes de l'harmonie poétique ; c'est lui qui desirait que les coiffeurs et les baigneurs s'exerçassent à peigner les cheveux et à frotter le corps en mouvemens cadencés. Il en avait rencontrés, dit-il, qui imitaient, sous leurs doigts, des mesures de chants, tellement que l'on distinguait parfaitement les ïambes, les trochées, les dactiles, ce qui lui causait un délice inexprimable.

John Philips eût été beaucoup plus loin si, à trente-deux ans, une maladie de poitrine ne l'eût conduit au tombeau. Il était modeste, pieux, aimable dans un petit cercle, cher à quelques amis, estimé de tous ; grand fumeur, il sut, dans chacun de ses ouvrages, faire entrer l'éloge du tabac. Sa vie, au surplus, n'eut de remarquable que sa trop courte durée.

J'ai traduit, ou plutôt francisé, le poëme *the Splendid shilling*, sous le titre du *Bel écu de six francs*. Mais il m'était impossible d'atteindre le principal mérite de l'original, qui consiste dans une imitation heureuse du style de Milton. Les français n'ont qu'une poésie, quand les anglais en ont deux, et je n'ai pas eu le choix comme Philips.

PARNELL.

Such were the notes the once lov'd Parnell sung,
Till death untimely stopp'd his tuneful tongue.
Oh just beheld, and lost! admir'd and mourn'd!
With softest manners, gentlest arts adorn'd!
Blest in each science, blest in every strain!
Dear to the muse, to Harley dear..... in vain! *

POPE, to Mortimer.

S'il est un conte usé, commun et rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.

Ce que La Fontaine disait de la matrone d'Ephèse, je puis le dire de

*Tels furent les vers que, jadis si aimé, Parnell chanta,
jusqu'à ce que la mort arrêta prématurément sa langue harmonieuse.
Hélas! on vient de le voir, de le perdre! admiré, regretté,
orné des mœurs les plus douces, des talens les plus aimables,
heureux dans toutes les sciences, heureux dans toutes les poésies,
chéri des muses, chéri de Harley..... mais en vain.

l'*Hermite*, petit conte mis en vers par Parnell, mais dont plusieurs auteurs, plusieurs nations même se disputent l'invention. L'opinion reçue le fait venir originairement de l'Arabie; Howel, littérateur sous le règne de Charles Ier., le traduisit de l'espagnol en prose; le docteur More, théologien du même tems, l'inséra dans ses dialogues; et Voltaire en a fait, sous le même titre, l'avant-dernier chapitre de son joli roman de Zadig.

Tous ceux qui ont traité ce sujet, y ont fait quelques changemens. En le traduisant en français, j'ai adapté aux vers de Parnell le plan de Voltaire qui m'a paru plus ingénieux, plus intéressant; mais il a tant de grâce dans sa prose, que mes vers ont plus besoin d'indulgence.

Ce petit conte anglais est estimé par sa diction pure, élégante et pourtant simple et sans ambition. C'est le caractère qui distingue le petit volume des

poésies de Parnell, dont Pope était l'ami et devint l'éditeur, et dont la vie eut pour historiens deux autres poëtes célèbres : Goldsmith et Johnson.

« L'esprit de Parnell, dit le dernier, » n'était ni très-étendu, ni très-fécond : » il a plus emprunté, qu'il n'a imaginé. » Son mérite est dans la facile douceur » de sa diction ; il a dans ses vers plus » de bonheur que de travail ; brillant » sans effort, il plaît toujours et ne » ravit jamais ; tout vient à propos, » mais tout vient par hazard ; et l'on » ne saurait dire si la nature est assez » heureuse chez lui pour n'avoir pas » besoin d'art, ou l'art assez adroit pour » ressembler à la nature. »

Parnell est un des premiers poëtes du second ordre. Quoiqu'ami de Pope, il n'est point de son école ; il n'a pas son genre de versification ; ses vers n'ont pas ces antithèses, ces contrastes, ces rapprochemens dont Pope enseigna le secret : c'est plutôt la sage facilité de

Gresset, que l'ingénieuse élaboration de Delille.

On a pu le remarquer dans les citations que j'ai faites de son poëme sur les styles; poëme instructif et agréable, et que tout amateur de la poésie anglaise doit aimer à relire encore.

Hesiode ou l'*élévation de la femme*, est à peu près le même sujet que le conte de Voltaire, intitulé *Pandore*; mais il est traité un peu plus sérieusement. Voltaire l'a écrit en philosophe et en homme du monde; Parnell en sage et en poëte. Ce poëme plaira aux lectrices qui jouissent des éloges qu'on prodigue aux grâces de leur sexe, sans s'offenser des petites méchancetés qu'on dit sur leurs vertus. C'est une des pièces de Parnell les plus agréablement versifiées.

Sa traduction du *Pervigilium Veneris* (la Veillée de Vénus), est estimée. Il a moins réussi dans celle de la *Bataille des rats et des souris* d'Homère.

Je ne sais comment Goldsmith a pu balancer entre une *hymne nocturne sur la mort* par Parnell, et la célèbre *élégie du cimetière de village* de Gray. La première est très-courte et en petits vers, ce qui nuit à la solennité du sujet ; la seconde est peut-être le poëme le plus parfait qu'ait produit la littérature anglaise.

J'ai trouvé dans Parnell une ballade ou romance, intitulée : *Conte de fée* ; c'est le même sujet qu'a traité récemment M. Charlemagne dans le conte des *Deux bossus* ou le *Bal du diable.*

Parnell, né en Irlande, était d'une famille assez ancienne. Devenu prêtre, il épousa une femme belle et aimable, à qui il fut toujours tendrement attaché. Il quitta le parti des Whigs pour entrer dans celui des Torys, et se lia avec Pope de la plus intime amitié.

Riche et libéral, il était aimable et aimé. On recherchait sa société, et il dinait tour à tour avec les chefs des

deux partis qui divisaient la littérature; tantôt avec les républicains Addison, Steele et Congreve, tantôt avec les royalistes Pope, Swift, Gay et Arburthnot. Homme du monde et auteur par délassement,

Il rencontra la gloire en cherchant le plaisir.

Sept ans après son mariage, il perdit sa femme et son fils. Son enjouement naturel s'efforça de lutter contre sa mélancolie. On lui reprocha de se livrer trop à la table et au vin. Ce défaut, dont Johnson ne convient pas, trouverait quelqu'excuse dans sa cause. Il mourut cinq ans après.

On peut appliquer à cet aimable épicurien ces quatre vers de son poëme des styles :

Unbent to care, and unconcern'd with noise,
I taste repose and elevated joys,*

* Libre de soucis, indifférent au bruit,
je goûte le repos et les nobles jouissances

Which in a deep untroubled leisure meet,
Serenely ravishing and politely sweet. *

PARNELL, on styles of poetry.

* réunies dans un loisir dont rien ne trouble le calme enchanteur et la douce politesse.

ROWE.

'Tis he whose magic brought, in strains divine,
Where harmony attunes each golden line,
The fate of *Shore's* unhappy wife to view,
And fair *Calista's* vain repentance drew. *

ALEXANDER THOMSON (1), Paradise of taste.

CET auteur appartient plus particulièrement à l'histoire dramatique. A vingt ans, il composa l'*Ambitieuse belle-mère*, tragédie qui eut beaucoup de succès, et que Garrick remit au théâtre. Il donna ensuite *Tamerlan* qui eut un succès beaucoup plus brillant, mais dû aux circonstances. Sous des noms

* C'est lui dont la magie, dans des vers divins, où l'harmonie accorde chaque ligne dorée, peignit le malheur de l'infortunée *Jane Shore*, et le vain repentir de la belle *Calixte*.

(1) Auteur vivant. Celui des saisons se nommait *James* Thomson.

étrangers, c'était une pièce nationale : Tamerlan était le roi Guillaume alors régnant, et Bajazet, Louis XIV. Cette tragédie, moins bonne que la précédente, se donne ordinairement une fois par an, le jour de la naissance du roi.

On connaît le sujet de *Calixte* ou la *belle pénitente*, pièce qui est restée au théâtre anglais, et que Colardeau n'a pu faire réussir sur le nôtre.

Mais le chef-d'œuvre de Rowe est *Jane Shore*. Cette tragédie, qui se joue très-souvent à Londres, y est d'un effet prodigieux. On voit souvent des jeunes personnes s'y trouver mal, des femmes ne pouvoir en soutenir la représentation. J'ai essayé de l'adapter à la scène française, et je me propose de la présenter un jour au théâtre.

Rowe avait été secrétaire du duc de Queensbury, secrétaire d'état. Ayant perdu cette place, il en demanda une autre au comte d'Oxford qui l'engagea

à apprendre l'espagnol. Rowe suivit ce conseil et se présenta quelque tems après au comte qui se contenta de lui répondre : « Je vous félicite, monsieur, de pouvoir » lire Don Quichotte en original. »

Déchu de ses espérances, Rowe resta sans place pendant le règne de la reine Anne ; mais les Whigs ayant repris le dessus à l'accession de Georges Ier., Rowe, qui était de ce parti, devint poëte lauréat et secrétaire de la chancellerie.

Les émolumens de ces deux places, ajoutés à sa fortune personnelle, le mirent dans l'aisance : c'est alors qu'il entreprit la traduction en vers de la *Pharsale* de Lucain. Il vécut assez pour l'achever, mais non pour en voir la publication.

« Cet ouvrage, dit Johnson, est une » des plus grandes productions de la » poésie anglaise. Lucain est remar- » quable par une espèce de dignité

» dictatoriale et philosophique, plus
» déclamatoire que poétique ; il brille
» d'une ambitieuse moralité et de saillies
» sentencieuses, comprises dans des
» lignes vigoureuses et animées. Rowe
» a parfaitement conservé ce caractère.
» La Pharsale de Rowe, ajoute-t-il,
» mérite plus d'attention qu'elle n'en
» obtient, et sera plus estimée lorsqu'on
» la lira davantage. »

Cet auteur a laissé quelques poésies légères, d'un style aimable et doux, des odes, des épigrammes, une romance intitulée la *Complainte de Colin*, que Dodsley regarde comme une des meilleures dans ce genre, et quelques chansons, dont la plus touchante est celle qu'il composa sur la maladie de sa femme.

Si une tragédie anglaise m'a paru approcher, pour le style, de celles de notre inimitable Racine, c'est *Jane Shore*, et Rowe me semble mériter plutôt qu'Otway, le surnom du Racine anglais.

Pour donner une idée du style de Rowe et justifier mon opinion, je citerai quelques passages de cette tragédie.

Jane Shore, née dans l'obscurité, était devenue maîtresse d'Édouard IV, roi d'Angleterre. Ce prince fut empoisonné par le duc de Glocester son frère, qui fit périr ses neveux et s'empara du trône. La scène commence après la mort d'Edouard; Glocester, qui n'est encore que protecteur, a fait saisir tous les biens de Jane Shore; Alicie, son amie et sa rivale, la trouve en pleurs et cherche à la consoler :

ALICIA.

And yet some of those days my friend has known,
Some of those years might pass for golden ones,
At least if womankind can judge of happiness.*

---

*Et cependant quelques-uns de ces jours que mon amie a connus,
quelques-unes de ces années peuvent passer pour un âge d'or,
si du moins les femmes peuvent juger du bonheur.

What could we wish, we who delight in empire,
Whose beauty is our sov'reign good, and gives us
Our reasons to rebel and pow'r to reign,
What could we more than to behold a monarch,
Lovely, renown'd, a conqueror, and young,
Bound in our chains, and sighing at our feet? *

SHORE.

'Tis true, the royal Edward was a wonder,
The goodly pride of all our english youth;
He was the very joy of all that saw him;
Form'd to delight, to love, and to persuade.
But what had I to do with kings and courts? **

---

* Que pouvons-nous desirer, nous qui aimons l'empire,
dont la beauté est le souverain bien, et nous donne
des raisons pour combattre, un pouvoir pour régner?
Que pouvons-nous de plus que de voir un monarque
aimable, renommé, conquérant et jeune,
captif dans nos chaînes, et soupirant à nos pieds.

** Il est vrai, le royal Edouard fut un prodige,
l'orgueil adoré de toute notre jeunesse anglaise;
il était le bonheur de tous ceux qui le voyaient;
fait pour plaire, pour aimer et pour persuader.
Mais qu'avais-je donc à faire avec les rois et les cours?

My humble lot had cast me far beneath him;
And that he was the first of all mankind,
The bravest, and most lovely, was my curse.*

ALICIA.

Sure something more than fortune join'd your loves;
Nor could his greatness, and his gracious form,
Be elsewhere match'd so well, as to the sweetness
And beauty of my friend.**

SHORE.

Name him no more:
He was the bane and ruin of my peace.***

---

*Mon humble sort m'avait jetée loin au dessous de lui
et qu'il fut le premier du genre humain,
le plus brave, le plus aimable, c'est ce qui fit mon malheur.

**Ah! quelque chose de plus que la fortune avait réuni vos amours;
autrement sa grandeur et les charmes de sa personne
auraient-ils pu s'assortir aussi bien qu'avec la douceur
et la beauté de mon amie.

***Ne le nommez plus:
il fut le poison et la ruine de ma paix.

This anguish and these tears, these are the legacies
His fatal love has left me. Thou wilt see me,
Believe me, Alicia, thou wilt see me,
Ere yet a few days pass o'er my head,
Abandon'd to the very utmost wretchedness.
The hand of pow'r has seiz'd almost the whole
Of what was left for needy life's support;
Shortly thou wilt behold me poor, and kneeling
Before thy charitable door for bread. *

ALICIA.

Joy of my life, my dearest Shore, forbear
To wound my heart with thy foreboding sorrows;
Raise thy sad soul to better hopes than these, **

---

* Cette angoisse et ces larmes, voilà le legs
que m'a fait son fatal amour. Tu me verras,
crois-moi, Alicie, tu me verras,
même avant que peu de jours passent sur ma tête,
abandonnée au dernier degré de la misère.
Déjà la main du pouvoir a saisi presque tout
ce qui me fut laissé pour les nécessités de la vie.
Bientôt tu me verras pauvre, à genoux
devant ta charitable porte, mandier du pain.

** Joie de ma vie, trop aimée Shore, cesse
de blesser mon cœur avec tes tristes pressentimens;
élève ton âme à de plus douces espérances;

Lift up thy eyes, and let them shine once more,
Bright as the morning sun above the mist;
Exert thy charms, seek out the stern protector,
And sooth his savage temper with thy beauty. *

SHORE.

My form, alas! has long forgot to please;
The scene of beauty and delight is chang'd;
No roses bloom upon my fading cheek,
No laughing graces wanton in my eyes;
But haggard grief, lean-looking sallow care,
And pining discontent, a rueful train,
Dwell on my brow, all hideous and forlorn. **

JANE SHORE, act. 1, scene 2.

---

* relève tes yeux, laisse-les briller encore,
éclatans comme le soleil au dessus des nuages;
déploie tes charmes, vas trouver ce fier protecteur,
adoucis son humeur sauvage par ta beauté.

** Ma figure, hélas! a depuis long-tems oublié de plaire;
la scène de beauté et de plaisir est changée;
les roses ne fleurissent plus sur ma joue qui se fane,
les grâces riantes ne folâtrent plus dans mes yeux;
mais le chagrin hagard, le souci maigre et blême,
la douleur flétrissante, triste et terrible cortège,
résident sur mon front, tous hideux et farouches.

Le style est doux et pur, les pensées naturelles et délicates, les sentimens nobles et touchans. Voici comme j'ai essayé de traduire ce passage :

ALICIE.

Cependant Jane Shore a connu de beaux jours.
Si l'empire et l'amour peuvent flatter nos âmes,
Si plaire et commander fait tout l'orgueil des femmes,
Si ce double plaisir est pour nous le plus doux,
Ce plaisir, qui jamais le goûta plus que vous?
Vous qui, par vos attraits, montée au rang des reines,
Naguères avez vu, fier de porter vos chaînes,
Un roi jeune, puissant, charmant, victorieux,
Chercher à vos genoux son bonheur dans vos yeux.

SHORE.

Je ne m'en défends pas; Edouard sut me plaire.
Mon Edouard était l'orgueil de l'Angleterre.
Brave et tendre, formé pour la gloire et l'amour,
Ses grâces, sa valeur triomphaient tour à tour.
Ah! si, pour mon malheur, ce prince trop aimable
Eût été moins parfait, eussé-je été coupable?
Mais qu'avaient donc, grand Dieu, de commun avec moi

La splendeur d'une cour, la tendresse d'un roi?
Et pourquoi de son rang, franchissant la barrière,
Me vint-il arracher à mon humble carrière?

ALICIE.

Du sort, cette union n'est point un vain effet;
Un charme plus puissant tous deux vous entraînait:
Le trône à la beauté devait ce juste hommage;
Il fallait assortir les grâces au courage;
Vos attraits de son rang relevaient la splendeur.

SHORE.

Non, ne me nommez plus ce cruel séducteur:
Le barbare a détruit ma paisible innocence.
Eh, que me laisse-t-il? le remords, la souffrance.
Ecoutez, écoutez mes noirs pressentimens:
Vous me verrez en proie aux plus affreux tourmens.
Déjà mes biens saisis m'enlèvent ma fortune;
Bientôt, par-tout errante et par-tout importune,
A votre porte, hélas! j'irai honteusement
Du pauvre, en sons plaintifs, mendier l'aliment,
Sans l'obtenir, peut-être (1).

(1) Ce pressentiment se réalise dans la pièce.

ALICIE.

Ah, quelle horrible image!
Non, non, sur vos attraits montez votre courage;
Relevez ces beaux yeux : auprès du protecteur
Venez faire parler cette belle douleur.
A la douce pitié forcez ce cœur farouche,
Et que votre beauté le surprenne et le touche.

SHORE.

Voyez, regardez-moi. Si j'eus quelques attraits,
La douleur, mon amie, en a brisé les traits.
Sur mon front pâlissant les roses sont flétries;
De mes sombres regards les grâces sont bannies;
La noire inquiétude et le souris rongeur
Impriment sur mes traits les ennuis de mon cœur.

Je citerai un autre passage dans un genre différent. Glocester consulte les grands du royaume, et le lord Hastings, attaché au parti d'Edouard, s'écrie :

Have we so soon forgot those days of ruin*

---

* Avons-nous sitôt oublié ces jours de ruine,

When York and Lancaster drew forth the battles;
When like a matron butcher'd by her sons,
Our groaning country bled at every vein;
When murders, rapes, and massacres prevail'd;
When churches, palaces, and cities blaz'd;
When insolence and barbarism triumph'd,
And swept away distinction? peasants trod
Upon the necks of nobles; low were laid
The reverend crosier and the holy mitre,
And desolation cover'd all the land.
Who can remember this, and not, like me,
Here vow to sheath a dagger in his heart *

---

* quand York et Lancastre excitaient les batailles;
quand, semblable à une mère hachée par ses fils,
notre gémissante patrie saignait à chaque veine;
quand les meurtres, les viols, les massacres dominaient;
quand les temples, les palais, les cités étaient en flammes;
quand l'insolence et le barbarisme triomphaient,
et balayaient toute distinction? les paysans marchaient
sur les corps des nobles; on voyait renversées
la vénérable crosse et la sainte mître,
et la désolation couvrait toute la terre.
Qui peut se rappeler cela, et ne pas, comme moi,
jurer ici de plonger un poignard dans le cœur de celui

Whose damn'd ambition would renew those horrors,
And set once more that scene of blood before us!*

JANE SHORE, act. 3, scene 1.

J'ai un peu étendu la description de ces désastres que la France a vu se renouveller pour elle d'une manière si terrible :

HASTINGS.

Avons-nous oublié les sanglantes annales
De Lancastre et d'York, quand deux maisons rivales,
Au combat conduisant l'anglais contre l'anglais,
Inondaient leur pays du sang de leurs sujets ?
Avons-nous oublié que de cent mille veines
Ce sang coulait à flots dans nos murs, dans nos plaines?
Quand des guerriers brigands, quand des juges bourreaux
Remplissaient les prisons, dressaient les échafauds,
Arrêtaient, condamnaient, massacraient leurs victimes,
Proscrivaient les vertus, déifiaient les crimes ?
Ne nous souvient-il plus des jours où la terreur
Etait, d'un peuple entier, le seul législateur?

---

* dont la coupable ambition voudrait renouveller ces horreurs,
et remettre encore cette scène de sang devant nous!

Jours de proscriptions, de meurtres, de pillages,
Où l'incendie au loin dévorait nos villages,
Où l'affreux vandalisme allait de toutes parts
Briser sous le marteau les prodiges des arts,
Renverser les palais, les temples, les statues,
Effacer jusqu'au nom des villes abattues!
Eh qui peut, juste ciel, penser à tant d'horreurs,
Sans maudire avec moi leurs coupables auteurs,
Sans jurer avec moi de poignarder le traître
Qui tenterait jamais de le faire renaître?

PRIOR.

AN EXTEMPORE INVITATION

TO THE EARL OF OXFORD, LORD HIGH-TREASURER.

MYLORD,

Our weekly friends to morrow meet
At *Matthew's* palace, in Duke-Street,
To try for once if they can dine
On bacon-ham, and mutton-chine.
If, weary'd with the great affairs
Which Britain trusts to Harley's cares,
Thou, humble statesman, may'st descend *

INVITATION IMPROMPTUE

AU LORD HARLEY, COMTE D'OXFORD, LORD GRAND-TRÉSORIER.

*Nos amis de toutes les semaines viennent demain
au palais de *Mathieu*, rue du Duc,
pour essayer s'ils pourront dîner
avec un gigot et un jambon.
Si, fatigué des grandes affaires
que l'Angleterre confie aux soins de Harley,
toi, humble homme d'état, tu peux descendre

Thy mind one moment to unbend,
To see thy servant from his soul
Crown with thy health the sprightly bowl;
Among the guests which e'er my house
Receiv'd, it never can produce
Of honour a more glorious proof—
Though Dorset us'd to bless the roof. *

PRIOR.

Le lord Dorset passait quelquefois ses soirées dans une taverne de Londres avec quelques seigneurs, à peu près comme Piron, Collé et d'autres gens de lettres se réunissaient au caveau. Un jour on citait un passage d'Horace dont le sens paraissait obscur. Quelqu'un de la compagnie proposa au lord Dorset de consulter le garçon de la

* à détendre un moment ton esprit,
pour voir ton serviteur du fond de l'âme
boire à ta santé d'un bole pétillant.
Parmi les hôtes que ma maison
reçut, rien n'aura jamais produit
une preuve d'honneur plus glorieuse.....
quoique Dorset vienne souvent embellir mon séjour.

taverne. On le fait venir ; il arrive, rougit, n'ose parler. On insiste ; il explique alors le passage contesté avec une clarté, une précision, une grâce qui étonnent ses auditeurs.

Ce garçon de café, c'est celui qui écrivit depuis l'invitation qu'on vient de lire ; c'est le Mathieu qui avait un palais, qui tutoyait le lord grand-trésorier d'Angleterre, qui rassemblait chez lui, toutes les semaines, ce que la cour de Londres avait de plus aimable et de plus brillant ; c'est l'ambassadeur d'Angleterre, le médiateur entre la reine Anne et Louis XIV ; enfin c'est Prior.

Dorset, protecteur des lettres et auteur lui-même, démêla, sous l'humble costume du jeune Prior, ce qu'il devait être un jour. C'était un diamant brut qu'il se chargea de polir.

Placé et entretenu, par son Mécènes, à l'université de Cambridge, le jeune

Prior s'y distingua bientôt et fit, selon l'usage du tems, une ode latine sur le mariage de la princesse Anne qui ne la lut jamais.

Au talent de la poésie, il joignait l'amabilité qui réussit dans le monde, et l'art de se faire des amis dans la classe la plus élevée. Lié avec Montagu, depuis lord Halifax, ils composèrent ensemble *le Rat de ville et le Rat de campagne*, parodie et réfutation du poëme de Dryden, *la Biche et la Panthère*.

Mais Jacques II, la religion romaine, Dryden et son poëme venaient de succomber. Guillaume, devenu roi, accueillit le jeune Prior, et lui trouvant des talens pour la diplomatie, le nomma secrétaire d'ambassade au congrès de La Haye, où toutes les puissances de l'Europe conclurent une ligue contre Louis XIV.

L'esprit adroit et insinuant de Prior le fit distinguer dans cette assemblée

célèbre, et à son retour le roi le nomma gentilhomme de sa chambre. Cette place agréable et paisible lui permit d'indulger son goût pour les vers. Il n'en faisait qu'un amusement, et adressait des pastorales, des épîtres, des chansons, des madrigaux à tout ce que la cour avait d'aimable et de spirituel. Lady Dursley lisait Milton ; il écrit sur le volume quatre jolis vers qu'on trouvera dans mes traductions.

Boileau fait une ode sur la prise de Namur par Louis XIV ; Namur est repris par les anglais, et Prior parodie et réfute, strophe par strophe, l'ode de Boileau.

La paix se conclut à Ryswick ; Prior y est encore secrétaire d'ambassade, et rapporte le traité à Londres ; cette ville lui vote des remercîmens et un présent de deux cents guinées.

Pendant ce traité, la diplomatie ne lui faisait pas oublier les muses et l'amour. Il écrivait de La Haye :

While with labour assiduous due pleasure I mix
And in one day atone for the business of six,
In a little dutch chair on a saturday night,
On my left hand my Horace, a nymph on my right;
No memoirs to compose, and no post-boy to move
That on sunday may hinder the softness of love;
This night and the next shall be hers, shall be mine,
To good or ill-fortune the third we resign. *

PRIOR, the Secretary.

Prior passa ensuite, avec la même qualité, en France, puis revint à Londres se livrer aux plaisirs de l'étude et de la société, composer des couplets aux belles, des odes sur les évènemens

---

* Tandis qu'au travail assidu je mêle un juste plaisir,
et que dans un jour je me dédommage des affaires de six,
dans un petit fauteuil hollandais le samedi soir,
un Horace à la main gauche, une nymphe à la droite;
point de mémoires à composer, de couriers à expédier,
qui puissent le dimanche s'opposer aux douceurs de l'amour;
cette nuit et celle d'après seront pour la belle et pour moi,
à la bonne ou mauvaise fortune nous abandonnons la troisième.

publics. Il avait pris goût à la littérature française, et traduisit le conte de La Fontaine, *Hans Carvel*, en renforçant un peu les gaietés déjà assez libres de l'original. Car j'ai déjà observé que la poésie anglaise, plus pudique en général que la nôtre, allait plus loin quand elle avait fait le premier pas.

La reine Anne avait succédé à Guillaume III ; la victoire de Bleinhem, remportée par le duc de Marlborough, appelait tous les poëtes à célébrer la gloire nationale : Prior écrivit alors à Boileau une épître qui commence ainsi :

Since, hir'd for life, thy servile muse must sing
Successive conquest and a glorious king;
Must of a man immortal vainly boast,
And bring him laurels, what so e'er they cost;

---

*Puisque, gagée à vie, ta muse servile doit chanter
des conquêtes successives et un roi glorieux;
se targuer vainement d'un homme immortel,
et lui apporter des lauriers, à quelque prix que ce
soit;

What turn wilt thou employ, what colours lay
On the event of that superior day,
In which one english subject's prosperous hand,
So Jove did will, so Anna did command,
Broke the proud column of thy master's praise,
Which sixty winters had conspir'd to raise? *

PRIOR, to Boileau.

Il lui adresse ensuite ces deux vers que Voltaire a cités :

When thy young muse invok'd the tuneful nine
To say how Louis did not pass the Rhine. **

Enfin la paix se fit, et les préliminaires en furent arrêtés dans la maison

* quel tour vas-tu prendre, quelles couleurs employer
sur l'évènement de ce jour supérieur,
dans lequel l'heureuse main d'un sujet anglais,
ainsi le voulut Jupiter, ainsi Anne l'ordonna,
détruisit l'orgueilleuse colonne de la gloire de ton maître,
que soixante hivers avaient conspiré à élever?

** Quand ta jeune muse invoquait les neuf sœurs
pour dire comment Louis n'a point passé le Rhin.

de Prior avec les plénipotentiaires français. Il accompagna ensuite Bolinbroke dans son ambassade à Paris, et, après le départ de celui-ci, resta chargé des fonctions d'ambassadeur, et n'en eut le titre que l'année suivante.

Son esprit aimable réussit à Paris comme à Londres : recherché dans les sociétés les plus brillantes, on citait ses reparties.

Un seigneur français, en lui montrant les victoires de Louis XIV, peintes par Lebrun, dans la galerie de Versailles, lui demanda un jour s'il y avait de semblables décorations dans le palais du roi d'Angleterre : « Les belles actions de » mon maître, répondit-il, se voyent » par-tout, excepté chez lui. »

On chantait dans un souper à Paris, une chanson dont le refrain était :

Bannissons la mélancolie.

Placé à côté d'une très-jolie personne,

son tour vint à chanter, et il improvisa le couplet suivant :

Mais cette voix et ces beaux yeux
Font Cupidon trop dangereux,
Et je suis triste quand je crie,
Bannissons la mélancolie.

Au lieu du second vers qui est un peu anglais, mettez :

Rendent l'amour trop dangereux.

et l'on trouvera, dans l'almanach des Muses, plusieurs impromptus qui ne valent pas ce couplet.

Prior, de garçon cabaretier parvenu à la plus belle ambassade, était au dernier degré de son élévation et au premier de ses infortunes. Au moment où il composait des vers à la reine Anne, pour lui demander son portrait, il apprend sa mort. Georges I[er]. règne ; les Whigs ont le dessus ; Prior est rappelé, arrêté et gardé à vue chez lui. On

l'interroge ; on lui fait un crime du traité de paix ; on veut qu'il dépose contre le comte d'Oxford qui venait de perdre le ministère. Prior résiste ; le parlement prononce son acte d'accusation, et il est jeté en prison, où il reste deux ans.

Pour charmer son ennui, il y composa un petit poëme intitulé *Alma*, que Voltaire regarde comme son chef-d'œuvre, et que Pope lui enviait. Prior a voulu imiter Butler. Johnson convient qu'il écrit mieux, mais lui trouve moins de feu et de fécondité.

Une amnistie générale fut prononcée, mais Prior en était excepté ; cependant il fut absous quelque tems après, et se trouva, à cinquante-trois ans, sans place, sans autre fortune que son traitement à l'université. On le blâmait, aux jours de sa prospérité, de conserver ces modiques honoraires. « Je les garde, disait-il, pour » avoir un jour de quoi vivre. »

L'estime et l'amitié vinrent à son secours. On l'engagea à faire une édition

de ses œuvres ; on fixa le prix de la souscription d'un volume à deux guinées ; des lords en prirent jusqu'à dix exemplaires ; on en plaça ainsi quatre mille qui produisirent près de deux cent mille francs. Ses amis, craignant son humeur insouciante et prodigue, se chargèrent du placement. Harley, fils du comte d'Oxford, y ajouta une somme égale avec laquelle il acheta une campagne dont Prior eut la jouissance pendant sa vie.

Dans cette retraite où il dut être heureux, s'il a su connaître le prix d'une vie douce et paisible, Prior composa *Salomon* ou *la vanité humaine*, poëme moral en trois chants. Il crut élever un monument à sa gloire, et ne prouva que sa faiblesse pour les compositions d'un genre élevé.

Tel fut Prior, auteur charmant dans les poésies légères qui ne demandent que de l'esprit et du goût, et, par un contraste assez singulier, négociateur

habile dans les affaires d'état les plus importantes et les plus délicates ; il semblait né pour les grandes choses et les petits ouvrages : mais, ces petits ouvrages, on les aime, on les lit, on les cite ; c'est quelque chose de La Fontaine pour les contes, de Boileau pour les épîtres, et de Voltaire pour les pièces fugitives.

Il était devenu sourd dans sa prison ; on lui reprochait d'avoir négligé sa santé : « Comment pouvais-je, disait-il, » prendre soin de mes oreilles, quand » je n'étais pas sûr de ma tête ? »

Il mourut à cinquante-sept ans, et, comme La Fontaine, il fit son épitaphe :

Nobles and heralds, by your leave
 Here lies what once was Matthew Prior, *

---

* Nobles, généalogistes, avec votre permission, ci-gît qui fut autrefois Mathieu Prior,

The son of Adam and of Eve;
Can Bourbon or Nassau claim higher? *

---

* le fils d'Adam et d'Eve;
Bourbon ou Nassau remontent-ils plus haut?

ADDISON.

In verse his genius seldom glows;
A poet only in his prose,
Which rolls luxuriant, rich and chaste,
Improv'd by fancy, wit and taste. *

LLOYD, a dialogue.

MALGRÉ toute l'impartialité qu'un écrivain cherche à mettre dans ses jugemens, il est impossible qu'il ne soit pas entraîné quelquefois par des idées qui tiennent à son goût, à son caractère. Laharpe, dans son cours de littérature, le meilleur des ouvrages de ce genre, exprime presque toujours l'opinion générale plutôt que la sienne ; l'impartiale postérité semble avoir dicté ses arrêts et les confirmera. Il en est pourtant quelques-uns

* En vers son génie rarement s'enflamme ;
il n'est poëte que dans sa prose,
qui coule féconde, riche et chaste,
embellie par l'imagination, l'esprit et le goût.

où il s'est laissé, pour ainsi dire, influencer par lui-même.

Telle est en ce moment ma position. Je vais parler d'un poëte anglais dont le nom est en France un des plus connus, qui a en Angleterre une grande réputation, et dont je n'aime ni les actions, ni les opinions, ni les ouvrages.

Addison, comme plusieurs autres poëtes, débuta par des vers latins. Il composa ensuite, en anglais, une *épître au roi Guillaume III*, qu'il adressa à lord Somers; puis son *Essai sur les poëtes anglais*, dans lequel il fit entrer le nom de Montagu, lord Halifax. Ces deux seigneurs devinrent ses protecteurs, l'empêchèrent d'entrer dans l'état ecclésiastique, et, en attendant une place, lui firent accorder une pension de trois cents louis par an, pour le mettre en état de voyager.

Il alla en France, puis en Italie, où il composa ses *Dialogues sur les médailles*

et les quatre premiers actes de la tragédie de *Caton*. C'est d'Italie qu'il adressa à lord Halifax une *épître* qui, après Caton, est son meilleur ouvrage en poésie.

La mort de Guillaume III fit cesser sa pension. Il se hâta de revenir à Londres, où il resta deux ans sans place. La journée de Bleinheim venait d'électriser toutes les muses anglaises; Godolphin, lord de la grande trésorerie, trouva qu'elle n'avait pas encore été assez dignement célébrée; il s'en plaignit à lord Halifax. Celui-ci lui observa « Que » depuis le nouveau règne on n'avait » point accordé d'encouragement au » génie; que des hommes sans talens » étaient enrichis des deniers publics, » tandis que l'on ne recherchait pas » ceux dont le mérite pouvait faire » honneur à leur pays. » Godolphin avait de l'esprit; il savait que Mars a besoin d'Apollon. Il promit que si l'on pouvait trouver un homme qui remplît ses vues, la récompense ne manquerait

pas. Halifax nomma Addison, et conseilla au ministre de le voir lui-même. Addison composa le poëme intitulé *la Campagne*; il obtint d'abord une place assez belle, et devint ensuite sous-secrétaire d'état.

Vers ce tems, il composa *Rosamonde*, opéra qui eut peu de succès.

Cependant il devenait de plus en plus en faveur. A sa place on en joignit une autre qui lui donnait des droits pécuniaires sans fonctions. Il était fort jaloux de ses honoraires, n'en faisait jamais la remise, même à ses amis. « J'ai cent » amis, disait-il, si mon droit est de » deux guinées et que je leur en fasse » grâce, je perds deux cents guinées » pour leur en faire gagner deux à » chacun ; le bien n'est pas propor» tionné au mal. » Ce petit calcul de l'égoïsme est un de mes griefs contre Addison.

Vers ce tems, Steele, ancien et intime ami d'Addison, conçut le projet

d'un de ces ouvrages qui ont eu à plusieurs époques tant de succès à Londres; c'était une espèce de journal purement moral et littéraire, qui ne contenait aucune nouvelle, aucune annonce. Il donnait, à jour fixe, une dissertation sur un sujet quelconque, choisi à volonté. Ce premier ouvrage était intitulé *the Tatler* (le Babillard).

Addison était alors en Irlande; à son retour, Steele consentit de le prendre pour associé.

Au *Babillard* succéda le *Spectateur*, journal du même genre et des mêmes auteurs. Celui-ci eut encore plus de succès, et un succès dans le goût un peu intéressé d'Addison.

Depuis long-tems il avait fait les quatre premiers actes de sa tragédie de Caton; les Whigs, dont il était zélé partisan, le pressaient de la terminer. On ne sait trop quel motif le retenait; mais il résista long-tems, pria d'abord Hughes de lui faire un cinquième acte,

le fit enfin lui-même, mais à la hâte et comme à regret, tellement que cet acte est plus court de moitié que chacun des quatre autres.

Il communiqua son ouvrage à tous ses amis et sur-tout à Pope, et fit, avec une docilité extrême, toutes les corrections que celui-ci lui indiqua. La pièce finissait par ces six vers :

From hence, let fierce contending nations know
What dire effects from civil discord flow.
'Tis this that shakes our country with alarms,
And gives up Rome a prey to roman arms,
Produces fraud, and cuelty, and strife,
And, ah! 'twas this that ended Cato's life. *

Pope trouva ce dernier vers trop

* Que les nations, armées contre elles-mêmes, apprennent
quels funestes effets découlent des discordes civiles.
C'est ce qui ébranle et remplit d'alarmes notre patrie,
qui livre Rome aux armes romaines,
produit la fraude, la cruauté, les combats,
et c'est, hélas! ce qui termina la vie de Caton.

faible et y substitua celui-ci qui est infiniment plus beau :

And robs the guilty world of Cato's life. *

Pope aurait dû changer aussi l'avant-dernier.

C'était une pièce de parti ; rien ne fut négligé pour sa réussite : le *Spectateur* y prépara les esprits ; et on garnit la salle de Whigs. Caton fut porté aux nues, et eut un grand nombre de représentations.

Cette pièce est la plus régulière du théâtre anglais ; elle est conduite et écrite dans le genre de nos tragédies : le style en est sage et soutenu, les pensées nobles et belles ; mais elle est froide, sans mouvement, sans intérêt vif. C'est, dit Johnson, un poëme dialogué plutôt qu'un drame ; les scènes d'amour sont trop faibles ; Addison ne

---

* Et vole au monde coupable la vie de Caton.

connut jamais ce sentiment. Les anglais aiment mieux aujourd'hui lire Caton, que le voir représenter.

Addison avait été gouverneur des fils de la comtesse de Warwick, et avait projetté dès-lors d'épouser cette riche douairière. Fière de sa noblesse, cette dame dédaigna long-tems un hommage aussi roturier; vaincue enfin par ses importunités, elle consentit à ce mariage. « Il épousa cette veuve, dit John-» son, comme un turc épouse la fille » d'un sultan, à qui son père, en la » mariant, prononce ces mots solen-» nels : Je te donne cet homme pour » être ton esclave. » Dans cet hymen, Addison ne trouva point le bonheur; mais il n'avait cherché que la fortune.

Cette passion était chez lui, à ce qu'il paraît, plus forte même que l'ambition. Nommé secrétaire d'état l'année suivante, il se sentit lui-même au dessous d'un poste aussi éminent, et quitta le ministère quelques mois après; consolé

de perdre sa gloire en gagnant une pension de trente-deux mille francs.

Il en jouit à peine deux ans, et se sentant près de mourir, il fit appeler le lord Warwick, son beau-fils, dont il avait été le précepteur, et dont il avait vainement essayé de réformer les principes relâchés et la conduite peu régulière. Le jeune homme, qui avait toujours eu beaucoup de respect pour lui, s'approcha pour recevoir ses derniers avis. « J'ai desiré, lui dit Addison, » vous faire voir comment meurt un » chrétien, » et il expira à ses yeux. Son pupille ne lui survécut que deux ans.

C'est à cette scène touchante que Tickell fit allusion dans une élégie qu'il composa sur la mort d'Addison, dont il était l'ami :

He taught us how to live; and, oh! too high*

---

* Il nous apprit à vivre, et connaissance

The price of knowledge! taught us how to die.*

TICKELL, elegy.

Je cherche à n'être pas injuste envers Addison ; mais ni dans sa vie, ni dans ses ouvrages, je ne vois aucun trait de sensibilité, aucun mouvement généreux. Il se maria par spéculation ; son cœur, fermé à l'amour, fut toujours froid pour l'amitié. Une petite jalousie contre Pope, à qui il avait des obligations, lui fit critiquer les vers du premier des poëtes anglais et leur préférer ceux de Philips, et certes il avait trop de goût pour être de bonne foi. Steele, son ami pendant trente ans, son associé dans des entreprises lucratives, naturellement prodigue, lui avait emprunté cent guinées, et se trouvant hors d'état de les lui rendre, Addison fit vendre ses meubles.

Je ne lui reprocherai pas d'avoir été Whig ; je n'aime point ce parti ; mais

* trop chèrement achetée! il nous apprit à mourir.

c'est une affaire d'opinion. Pour ses talens politiques, son court ministère en donne une bien mince idée.

« Comme poëte, il est sage, correcte;
» mais il n'a pas, dit Johnson, ce
» bonheur de diction qui embellit le
» sentiment, ni cette vigueur de senti-
» ment qui anime la diction. Il a peu
» de véhémence, peu de chaleur; il
» pense juste, mais il pense faiblement. »
Ses vers forment un petit volume dont la traduction de quelques métamorphoses d'Ovide occupe la plus grande partie.

« Comme critique, (et c'est encore Johnson qui parle), » à peine lui ac-
» corde-t-on aujourd'hui ce titre. Il
» tâtonne plutôt qu'il n'analise; il dé-
» cide par goût plutôt que par prin-
» cipes. »

Comme écrivain moraliste, Johnson le met le premier de la première classe. Les numéros du *Spectateur*, qui sont de lui, ont, en effet, une supériorité

très-marquée sur les autres ; c'est l'ouvrage en prose le mieux écrit, et les personnes qui veulent perfectionner leur style dans la langue anglaise, ne peuvent choisir un modèle plus parfait.

LANSDOWN.

Granville commands; your aid, o Muses bring!
What muse for Granville can refuse to sing? *

POPE, Windsor-Forest.

GEORGE GRANVILLE, depuis lord Lansdown, était né d'une famille distinguée par son attachement à la cause de ses rois. Son grand-père était mort en combattant pour Charles Ier., et son père avait eu, avec le général Monk, une part très-active à la restauration de Charles II.

Héritier de ces sentimens, lorsque les troubles éclatèrent entre Jacques II et le Parlement, le jeune Granville demanda avec les plus vives instances à combattre pour son maître, et ne put

*Granville commande, ô muse, accordez-moi vos secours !
quelle muse peut refuser de chanter pour Granville?

l'obtenir avant la retraite du roi en France.

Trompé dans ses espérances, Granville, pendant tout le règne de Guillaume III, ne prit aucune part aux affaires publiques. Il se livra au commerce des muses et des belles. Presqu'au sortir de l'enfance, il avait reçu de Waller, alors très-âgé, six vers où celui-ci le nommait son successeur. Enchanté de cet hommage, le jeune homme le prit dès ce moment pour modèle. Amoureux de la comtesse de Newburgh, il la célébra sous le nom de Mira, comme Waller avait chanté Sacharissa.

Il composa quelques comédies qui eurent du succès, une tragédie qui fut moins heureuse, et les *Enchanteurs anglais*, opéra qu'on représenta quarante jours de suite.

Guillaume III mourut; Anne, seconde fille de Jacques II, et épouse de Georges, prince de Danemarck, fut reconnue reine d'Angleterre. Granville

recueillit alors le fruit de son attachement inébranlable à cette famille. Il avait trente-cinq ans lorsqu'il entra dans le parlement, et, huit ans après, il fut nommé ministre de la guerre. L'année suivante, la reine, pour avoir la majorité dans la chambre haute, créa à la fois douze pairs; Granville fut du nombre avec le titre de lord Lansdown, baron de Biddeford.

Il continua à jouir de la plus haute faveur pendant la durée de ce règne. Mais cinq ans après, la reine mourut et laissa le trône au petit-fils de sa sœur aînée, Georges Ier., électeur de Hanovre. Alors les Whigs reprirent le-dessus. Lord Lansdown fut écarté du ministère, arrêté, retenu deux ans en prison, et rendu enfin à la liberté. Rentré dans la chambre des Pairs, il continua à voter avec les Torys, quoiqu'instruit que le ministère le faisait surveiller de près.

Ayant un jour prononcé un discours très-véhément, il fut prévenu qu'on

devait l'arrêter. Il se réfugia en France, où il resta dix ans. Sous le nouveau règne, il revint à la cour de Londres et y fut accueilli avec distinction par la reine Caroline, épouse de Georges II. Il mourut à soixante-huit ans, généralement aimé et regretté, sur-tout des gens de lettres dont il avait été constamment le protecteur et l'ami.

C'est lui qui le premier encouragea le mérite naissant de Pope. Invitant un jour Bolingbroke à dîner, il lui annonça qu'il se trouverait parmi les convives un jeune homme. « Son nom, écrivait-» il, est Pope; il n'a guères que dix-» sept à dix-huit ans. Il débute, comme » Virgile, dans la pastorale, et s'il con-» tinue, le Cygne de Windsor chantera » aussi bien que le Cygne de Mantoue. »

« Il est, dit Johnson, des écrivains » qui tirent leur réputation du mérite » de leurs ouvrages; il en est d'autres » dont les ouvrages doivent leur répu-» tation au mérite de l'écrivain. » Il

place, dans cette dernière classe, le lord Lansdown. Selon lui, « Cet au-
» teur a copié jusqu'aux fautes de
» Waller; comme son modèle, il s'a-
» muse aux puérilités de la fable; il
» ne sait faire de vers qu'avec Jupiter,
» Vénus et Minerve; ses pièces ana-
» créontiques à Mira ont peu d'amour
» et peu de poésie. Ses meilleurs ou-
» vrages sont l'opéra des *Enchanteurs*
» *anglais*, l'*Essai sur les écarts en poésie*,
» et un petit poëme intitulé les *Progrès*
» *de la beauté*. »

Walpole prétendait aussi « Que Lans-
» down n'avait fait qu'imiter Waller; et
» que le modèle étant déjà faible, l'imi-
» tateur était plus faible encore. »

Lansdown, du moins, n'imita pas Waller dans sa conduite politique : il développa un grand et beau caractère. Ferme dans son parti sans être fanatique; galant avec les femmes sans être licencieux; protecteur sans orgueil; auteur sans rivalité; aucune tache ne dépare

ses actions et ses ouvrages ; il n'écrivit jamais un trait satirique, ne donna jamais un éloge qu'il ne crût mérité ; il pratiqua la morale qu'Addison avait enseignée ; et son ministère de cinq ans parut plus court aux anglais que le ministère de cinq mois de ce dernier.

Tout cela, je l'avoue, me rend un peu partial en faveur des poésies échappées, pour ainsi dire, aux loisirs d'un grand seigneur recommandable par mille belles qualités, et que Pope ne nommait pas autrement que *the polite Granville* (le poli Granville). Le reflet de ses vertus me semble embellir ses vers.

En les relisant, je trouve ce distique fait pour être au bas d'une statue de l'amour :

Whoe'er thou art, thy lord and master see,
Thou wast my slave, thou art, or thou shalt be.*

* Qui que tu sois, vois ton seigneur et ton maître, tu fus mon esclave, tu l'es, ou tu le seras.

Voltaire a fait ce distique de cette manière :

Qui que tu sois, voici ton maître ;
Il l'est, le fut ou le doit être.

L'un des deux a imité l'autre sans le dire : lequel des deux est le plagiaire ? Voltaire était bien jeune quand Lansdown vint à Paris, et Lansdown était bien vieux quand Voltaire alla à Londres.

GAY.

The man of pure and simple heart
Through life disdains a double part:
He never needs the screen of lies
His inward bosom to disguise.
Unbrib'd, unaw'd he dares impart
The honest dictates of his heart. *

GAY, the squire and his cur, a fable.

But I, who ne'er was blest by fortune's hand
Nor brighten'd plough shares in paternal land,
Long in the noisy town have been immur'd
Respir'd its smoke, and all its cares indur'd.**

GAY, rural sports.

GAY, dans ses vers, semble s'être peint lui-même. « C'était, dit Pope, un homme

* L'homme, dont le cœur est simple et pur,
dédaigne de jouer un double rôle :
il n'a jamais besoin du voile des mensonges
pour cacher l'intérieur de son âme.

(La suite à la page suivante.)

» franc, naturel, sans artifice; disant » ce qu'il pensait et comme il le pen- » sait. » Johnson ajoute qu'il était aussi prompt à concevoir des espérances qu'à se laisser abattre quand elles étaient déçues.

Né d'une famille honnête, mais pauvre, on le plaça apprenti chez un marchand de soie à Londres. Las de servir les dames dans une boutique, il quitta cette profession et devint secrétaire de la duchesse de Monmouth, veuve du fils naturel de Charles II. Il eut alors le tems de se livrer à la poésie, et composa les *Amusemens champêtres*, qu'il dédia à Pope. Flatté de cet hommage, charmé de la douceur de ses

---

Sans corruption, sans crainte, il exprime
les honnêtes dictées de son cœur.

** Mais moi, qui jamais ne fus favorisé par la fortune
qui jamais ne labourai un champ paternel,
long-tems, enfermé dans les murs d'une ville bruyante,
j'en ai respiré la fumée, et enduré les soucis.

mœurs et de l'amabilité de sa conversation, Pope l'admit dans son intimité et rien n'altéra jamais leur amitié réciproque.

J'ai parlé de ces églogues tout à fait paysannes que Gay fit paraître lors de la dispute qui s'éleva entre Pope et Ambrose Philips (1). Le premier, dans ses pastorales, avait peint des bergers de romans; le second avait introduit dans les siennes des pâtres de campagne; Gay renchérit sur Philips, et peignit la nature dans toute sa rusticité. Il crut ne faire qu'une plaisanterie, mais la plaisanterie était charmante, et, si l'on en juge par le nombre des lecteurs, la palme lui est restée.

Admis dans toutes les réunions des beaux esprits, il y était aimé, caressé; cependant on le regardait plutôt comme un camarade de plaisir, que comme un collègue en littérature. On le traitait

(1) Tome premier, page 251.

avec plus de tendresse que de respect. Comme La Fontaine, c'était le bon homme ; et, dans le fait, il lui ressemble plus par son caractère que par ses fables.

Cependant le bon homme anglais avait de l'originalité et était fait pour les succès populaires. Ce fut lui qui le premier donna une tragédie burlesque, *What d'ye call it* (Comment l'appelez-vous)? Cette nouveauté eut beaucoup de vogue. On raconte qu'un étranger qui n'entendait pas la langue et pour qui cette pièce n'était qu'une pantomime, ne pouvait comprendre comment une tragédie si sérieuse pouvait faire rire tout le monde.

Ces succès ne l'enrichissaient point. Il eut recours à la ressource ordinaire des auteurs anglais, et proposa une souscription de ses œuvres. Elle lui valut vingt-cinq mille francs. Il consulta ses amis sur l'emploi qu'il devait faire de cette somme, reçut leurs avis, n'en suivit aucun ; mangea le capital, et se

trouva aussi pauvre qu'auparavant, tellement que l'on craignit pour ses jours.

Rappelé à la santé par les soins de ses amis, il composa une tragédie dont la princesse de Galles desira entendre la lecture. Gay se rend au palais ; une brillante compagnie l'attend ; il entre, salue profondément, se heurte contre un tabouret, renverse et brise un superbe écran ; la princesse se lève ; les dames jettent des cris ; tout le cercle est en émoi ; enfin on se remet, et le pauvre Gay lit sa pièce.

Il se croit en faveur ; il compose pour le jeune duc de Cumberland, fils de cette princesse, un volume de fables. L'année suivante, le prince de Galles monte sur le trône et devient Georges II.

Pour cette fois, Gay n'a plus de doute ; sa fortune est faite : il rêve l'opulence ; mais on lui offre la place de gentilhomme - huissier des appartemens de la fille du roi. Il la refuse en prétextant son âge ; n'obtient rien de plus, et tombe

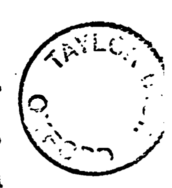
dans une mélancolie qui ne le quitta qu'à la mort.

Son esprit conservait encore sa gaieté. Causant un jour avec plusieurs auteurs, la conversation tomba sur les pastorales. Swift observa qu'une églogue de Newgate, prison criminelle, pourrait faire une singularité assez piquante. L'idée était du ressort de Gay; il s'en empare; mais, agrandissant son plan, il fait un opéra comique, intitulé *the Beggar's opera* (l'opéra des gueux).

« L'ouvrage fini, dit Pope, on le lut
» en petit comité. Swift et moi dou-
» tâmes du succès; Congreve fut d'avis
» qu'il *prendrait grandement* ou qu'il
» serait *damnablement confondu.*

» A la première représentation, incer-
» tains du succès, nous tremblions aux
» premières scènes. Le duc d'Argyle
» nous dit : Ça prendra; je le vois dans
» les yeux du parterre. Nous fûmes un
» peu rassuré : le duc avait un tact par-
» ticulier pour deviner le goût du public.

» La pièce alla aux nues ; jamais succès ne fut aussi prodigieux : soixante-trois représentations de suite à Londres, » autant à la reprise ; cinquante à Bath, » à Bristol, dans toutes les autres villes ; » en Ecosse, en Irlande. Les couplets » saillans étaient gravés sur les écrans, » sur les éventails. Obscure jusqu'alors, » miss Fenton, qui jouait l'héroïne, devint célèbre. Son portrait fut gravé, » vendu par milliers : on écrivit son » histoire ; on recueillit ses bons mots ; » on l'accabla de complimens en prose » et en vers ; enfin, pour que rien ne » manquât à sa gloire, l'opéra italien, » qui faisait auparavant les délices de » Londres, fut délaissé et obligé de » retourner en Italie. » Nous avons vu depuis, en France, le *Mariage de Figaro* produire à peu près les mêmes effets.



Cette pièce avait été offerte à Cibber, entrepreneur du théâtre de Drury-Lane, qui la refusa. C'est au théâtre de Lincoln's-Inn-Fields, dont Rich était

directeur, qu'elle fut reçue et jouée; ce qui fit dire qu'elle avait rendu Gay riche et Rich gai.

Mac-Heath, le héros de cet opéra, est un voleur de grand chemin. Condamné à être pendu, il s'arrache des bras de Polly et de trois ou quatre autres femmes dont il est aimé, et marche courageusement au supplice; mais, délivré par la populace, il revient triomphant sur la scène, et donne son cœur et sa main à Polly. Cette pièce est en trois actes et en prose mêlée de couplets sur des airs connus : c'est un véritable vaudeville.

Gay y fit une suite, intitulée *Polly*; mais la représentation en fut défendue. Il la fit imprimer par souscription, et gagna beaucoup plus qu'il n'aurait retiré du théâtre.

Ce succès et l'amitié du duc et de la duchesse de Queensbury, chez qui il demeura le reste de sa vie, ne le consolèrent point de l'oubli où la cour

l'avait laissé; et la mélancolie l'emporta à quarante-quatre ans. Il fut enterré à l'abbaye de Westminster, et Pope lui fit une épitaphe qui le peint parfaitement :

Of manners gentle, of affections mild;
In wit, a man; simplicity a child;
With native humour tempering virtuous rage;
Form'd to delight at once and lash the age;
Above temptation in a low estate,
And uncorrupted, ev'n among the great;
A safe companion, and an easy friend,
Unblam'd through life, lamented in thy end.
These are thy honours! not that here thy bust
Is mix'd with heroes, or with kings thy dust; *

* De mœurs aimables et d'affections douces ;
en esprit, un homme ; en simplicité, un enfant ;
tempérant, par ta gaieté naturelle, ta vertueuse fureur ;
fait pour amuser et pour gourmander ton siècle ;
au dessus de la tentation dans une fortune médiocre ;
et incorruptible même parmi les grands ;
compagnon sûr et ami facile ;
estimé pendant ta vie, pleuré à ta mort.
Tes honneurs consistent non en ce que ton buste
se mêle à ceux des héros, et ta cendre à celle des rois ;

But that the worthy and the good shall say,
Striking their pensive bosoms — here lies Gay. *

POPE.

Cette épitaphe est douce et aimante comme le cœur de Gay. En voici une autre du même auteur, badine et saillante comme son esprit :

Well then! poor Gay lies under ground,
So there's an end of honest Jack;
So little justice here he found,
'Tis ten to one he'll ne'er come back. **

POPE.

---

* mais en ce que l'homme honnête, l'homme bon dira, en frappant son sein pensif: ..... ici repose Gay.

** Fort bien! le pauvre Gay gît sous cette terre;
voilà donc la fin de l'honnête Jacques :
il trouva ici-bas si peu de justice,
qu'il y a dix contre un qu'il ne reviendra plus.

SWIFT.

How poor, how rich, how august, how abject,
How complicate, how wonderful is man! *

YOUNG, complaints, night 1.

Un vicaire de Goodrich, en Herefordshire, nommé Thomas Swift, avait épousé Elisabeth Dryden, tante du poëte de ce nom. Il laissa six enfans mâles : deux lui survécurent peu ; les quatre autres allèrent chercher fortune en Irlande. Jonathan, l'un des plus jeunes, mourut à vingt-cinq ans. Sa veuve se réfugia chez le frère aîné. Elle était enceinte, et, sept mois après, accoucha d'un fils, nommé aussi Jonathan Swift, le plus original des poëtes, le plus facétieux des doyens, le plus bizarre des hommes,

* Quel être pauvre, riche, auguste, abject, quel être compliqué, quel être étonnant, est l'homme!

l'anglais ou l'irlandais, car il se disait tour à tour l'un et l'autre, qui a eu le plus d'esprit, et qui...... mais suivons les évènemens.

Son oncle le plaça à l'université de Dublin; mais tout devait être contraste en lui : ce n'était d'abord qu'un assez mauvais sujet, rossé par ses camarades, puni par ses maîtres, et reçu enfin bachelier par faveur.

Piqué de cette disgrace, Swift changea tout à coup. Il partagea les vingt-quatre heures en trois parties bien égales : en destina une à l'étude, une à l'exercice, et une au sommeil. Fidèle à ce plan, on le vit constamment, chaque jour, travailler pendant huit heures, et se promener le reste de la journée.

Une attaque de léthargie, qui ôta la mémoire et la parole à son oncle, interrompit les études du jeune Swift et l'obligea d'aller en Angleterre où était sa mère.

Alors vivait, dans son château de Moor-Park, un vieux politique, qui avait joué le plus grand rôle à la cour de Charles II, et que Guillaume III consultait encore ; c'était sir William Temple, ami de la famille des Swift. Le jeune Jonathan, par le conseil de sa mère, alla le voir, et cette première visite réussit si bien, qu'elle dura deux ans.

C'est là qu'il prit ses premières leçons de politique, en copiant les mémoires de son patron. Consulté plusieurs fois par le roi, sir William envoyait ses réponses par son jeune ami ; mais quelque diligence que fît ce dernier, il arrivait toujours trop tard : toujours le parti était pris, même avant que le conseil fût demandé. Tout le fruit des premières ambassades de Swift, se borna à apprendre du roi l'art de tailler les asperges à la hollandaise.

Pour s'en consoler, il composa le *Conte du tonneau* (a Tale of a tub),

espèce de roman théologi-comi-politi-satirico-moral (1), production qui ne ressemble à rien de ce qui avait déjà été fait, à rien de ce que fit depuis son auteur.

Pendant son séjour à Moor-Park, toujours partisan de l'exercice, Swift allait, toutes les deux heures, monter et descendre une colline d'un demi-mille. Il rendait régulièrement tous les ans une visite à sa mère : il partait à pied, dînait au cabaret, couchait aux auberges où on *loge à pied et à cheval*, et, quand il pleuvait, montait dans une cariole. Il donnait deux motifs à cette manière de voyager : le besoin d'exercice, le plaisir d'observer les hommes dans toute la simplicité de la nature. On en ajoute deux autres : un penchant secret pour les mœurs grossières, un goût plus prononcé encore pour l'économie.

(1) Voyez Voltaire, dictionnaire philosophique, édition de Kell, in-8°, tome 42

Il était déjà atteint d'une maladie dont il eut depuis des attaques tous les ans ; c'était une espèce de surdité mêlée de vertiges. Il est triste pour l'espèce humaine de voir que l'esprit le mieux organisé ait ses momens de folie.

L'intérêt brouilla un instant le protecteur et le protégé ; mais l'estime et le besoin qu'ils avaient l'un de l'autre, les réconcilièrent. Après une courte séparation, Swift revint à Moor-Park et composa la *Bataille des livres*, petit ouvrage en prose, dont sir William était le héros. Celui-ci mourut quatre ans après, et légua à son disciple douze mille francs et ses œuvres posthumes.

Swift les donna aussitôt à l'imprimeur et les fit précéder d'une épître au roi ; mais il ne fut pas plus heureux en dédicace qu'en ambassade. Il demandait un bénéfice, on lui offrit une lieutenance : il préféra suivre en Irlande le lord Berkeley comme secrétaire et avec l'expectative d'un doyenné. Il n'obtint

encore que deux petits bénéfices à Larracor.

Si je demandais quelle influence dut avoir l'amour sur un homme d'un tein brun et qui ne s'éclaircissait jamais, quoique Swift se lavât avec une recherche orientale, d'un aspect sombre et que jamais le sourire ne vint dérider; sur un homme toujours original et quelquefois fou; poëte et philosophe, politique et théologien, grand promeneur et très-économe, on répondrait, peut-être, qu'un tel homme a pu connaître l'amour, mais non l'inspirer. Eh bien, c'est précisément tout le contraire, et l'on va voir deux femmes aussi spirituelles, mais plus belles que Sapho, se disputer vainement la conquête d'un ecclésiastique qui, sous sa robe noire, ne ressemblait en rien à Phaon.

Swift avait contracté, en Angleterre, un attachement, que je ne sais comment qualifier, avec miss Stella Johnson, fille de l'intendant de sir William Temple.

Etabli à Larracor, il lui proposa de venir le trouver. Cette jeune personne qui avait dix-huit ans et à qui sir William avait légué vingt-cinq mille francs, partit pour l'Irlande avec une dame plus âgée qu'elle. Swift aurait pu l'épouser; il n'en fit rien. On prit, au contraire, toutes les précautions possibles pour ménager la décence. Les deux dames louèrent une maison; et Swift ne les voyait jamais sans un tiers. En son absence, elles logeaient au presbytère, le quittaient à son retour, et n'avaient, au surplus, d'autre société que celle du vicaire et de ses amis.

Il écrivait des pamphlets sur les affaires du tems, et composait par intervalles de petites pièces de vers sans prétention et comme de simples plaisanteries, réservées pour lui et deux ou trois amis intimes.

Elevé parmi les Whigs, Swift s'était dégoûté de leurs principes et était devenu un Tory très-prononcé. La reine Anne

ayant demandé au clergé irlandais le vingtième de ses revenus, Swift fut choisi par le primat d'Irlande pour aller en solliciter la remise.

A la tête du ministère anglais, composé de Torys, étaient alors Harley, depuis lord Oxford, et St. John, comte de Brolingbroke. Swift, sans recommandation, sans autre introducteur que lui-même, se présente chez Harley qui s'enflamme tout à coup pour lui, l'admet dans sa confidence intime, et le présente à Bolingbroke. Dès ce moment, initié dans tous les secrets de l'état, il compose, avec ces deux ministres et treize autres personnes de la plus haute distinction, le comité des seize qui gouvernait les trois royaumes, et dont les membres se nommaient, entre eux, *Frères* et s'assemblaient tour à tour chez l'un d'eux.

Pendant près de cinq ans, Swift soutint de sa plume le ministère et les Torys. Il publia divers pamphlets, dont l'un eut

un succès prodigieux et se vendit à douze mille exemplaires.

Enfin la désunion s'introduisit parmi les ministres; Swift chercha à les réconcilier, rima même à ce sujet la fable du vieillard qui donne un faisceau à briser à ses enfans : tout fut inutile ; et prévoyant leur chûte, il se retira dans la campagne d'un de ses amis. Peu après, la reine mourut ; le ministère, déjà chancellant, fut culbuté ; les Whigs reprirent le dessus ; Swift se sauva en Irlande, et alla prendre possession du doyenné de St. Patrick à Dublin.

Mais il faut l'entendre parler lui-même de cette époque où

He still was at the tables of the great,
Frequented lords, saw those that saw the queen.*

SWIFT, upon himself.

Il raconte d'abord, dans une première

---

* Il était à la table des grands,
fréquentait les lords, voyait ceux qui voyaient la reine.

épître imitée d'Horace, comment il fit la connaissance du lord Oxford, et il brode un peu l'histoire :

Harley, the nation's great support,
Returning home one day from court,
His mind with public cares possess'd,
All Europe's bus'ness in his breast,
Observ'd a parson near Whitehall
Cheapening old authors on a stall.*

Curieux de savoir quel est ce curé, Harley envoie Lewis, secrétaire de la trésorerie,

If possible, to learn his story,
And whether he were Whig or Tory.**

*Harley, le grand soutien de la nation,
revenant un jour de la cour,
la tête remplie des intérêts publics,
et toutes les affaires de l'Europe dans son sein,
aperçut près de Whitehall un curé
marchandant des auteurs à une échoppe.

** Pour savoir, s'il était possible, son histoire,
et s'il était Whig ou Tory.

Le ministre fait inviter le docteur à dîner. Celui-ci ne s'y rend pas. Quelques jours après, il rencontre le lord qui fait arrêter sa voiture :

Swift, who could neither fly nor hide,
Came sneaking to the charriot side,
And offer'd many a lame excuse;
He never meant the least abuse:
« Mylord, — the honour you design'd —
» Extremely proud — but I had din'd —
» I'm sure I never should neglect —
» No man alive has more respect
» — Well, I shall think of that no more,
» If you'll be sure to come at four. »*

* Swift, qui ne pouvait ni fuir, ni se cacher,
vint en rampant à la portière.
Il fit quelques excuses boiteuses;
jamais il n'avait eu d'intention blâmable :
« Milord..... l'honneur que vous me faisiez.....
» bien flatté..... mais j'avais dîné.....
» Certainement jamais je ne négligerai.....
» nul homme vivant n'a plus de respect.....
» — Bien; je ne penserai plus à cela,
» si vous promettez de venir demain à quatre heures. »

Dans une seconde épître, encore imitée d'Horace, il continue sa narration :

'Tis, let me see, three years and more,
October next it will be four,
Since Harley bid me first attend,
And chose me for an humble friend.
Would take me in his coach to chat,
And question me of this and that.
As : « What's o'clock? and how's the wind?
» Whose charriot's that we left behind? »
Or gravely try to read the lines
Writ underneath the country signs ;
Or : « Have you nothing new to day
» From Pope, from Parnell or from Gay? »*

---

*Il y a, voyons, trois ans et plus,
en octobre prochain il y en aura quatre,
depuis qu'Harley m'a attaché à lui,
et m'a choisi pour son humble ami.
Il me prend dans sa voiture pour causer,
me questionner sur ceci, sur cela:
« Quelle heure est-il? d'où vient le vent?
» à qui la voiture que nous venons de passer? »
ou bien pour déchiffrer gravement les lignes
écrites au dessous des enseignes de villages ;
ou bien : « N'avez-vous rien de nouveau aujourd'hui
» de Pope, de Parnell ou de Gay? »

Yet some, I know, with envy swell,
Because they see me us'd so well:
═ « How think you of your friend the Dean?
» I wonder what some people mean?
» Mylord and he are grown so great,
» Always together tête a tête,
» ═ What! they admire him for his jokes.
» ═ See but the fortune of some folks! »

There flies about a strange report
Of some express arriv'd at court:
I'm stopp'd by all the fools I meet
And catechis'd in every street. *

---

* Et cependant, je le sais, on crêve d'envie,
parce qu'on me voit si bien traité.
═ « Que pensez-vous de notre ami le Doyen?
» je m'étonne de ce que méditent certains personnages;
» milord et lui sont devenus si grands amis;
» toujours ensemble tête à-tête.
» ═ Quoi! on l'admire pour ses bons mots.
» ═ Voyez un peu la fortune de certaines gens

Il circule un étrange bruit
d'un exprès arrivé à la cour:
je suis arrêté par tous les fous que je rencontre,
et catéchisé dans chaque rue.

« = You, Mr. Dean, frequent the great,
» Inform us, will the emperor treat?
» Or do the prints and papers lie?
» = Faith, sir, you know as much as I.
» = Ah, doctor, how you love to jest!
» 'Tis now no secret. = I protest
» 'Tis one to me. = Then, tell us, pray
» When are the troops to have their pay? »
And, though I solemnly declare
I know no more than mylord Mayor,
They stand amaz'd, and think me grown
The closest mortal ever known.

Thus, in a sea of folly tost, *

---

* « = Vous, Mr. le Doyen, qui fréquentez les grands,
» informez-nous, l'empereur traite-t-il,
» ou les journaux ont-ils menti?
» = En vérité, monsieur, vous en savez autant que moi.
» = Ah, docteur, comme vous aimez à plaisanter;
» ce n'est plus un secret. = Je vous proteste
» c'en est un pour moi. = Eh bien, dites-nous,
» quand les troupes auront-elles leur paye? »
Et quoique je déclare solennellement
que je n'en sais pas plus que le lord Maire,
on reste stupéfait; on me croit devenu
le mortel le plus serré qui fût jamais.

Ainsi, balotté sur une mer de folie,

My choicest hours of life are lost;
Yet always wishing to retreat;
Oh, could I see my country seat!
There, leaning near a gentle brook
Sleep or peruse an ancient book;
And there in sweet oblivion drown
Those cares that haunt the court and town.*

Enfin, dans une troisième épître, il prédit sa retraite :

By faction tir'd, with grief he waits awhile,
His great contending friends to reconcile,
Performs what friendship, justice, truth require:
What could he more, but decently retire? *

* les plus belles heures de ma vie sont perdues;
et pourtant toujours desirant me retirer;
oh, puissé-je revoir mon asile champêtre!
là, penché sur le bord d'un ruisseau,
dormir, ou lire quelque vieux livre;
et là, noyer dans un doux oubli
les soucis qui habitent la cour et la ville.

** Ennuyé des factions, dans sa douleur il espère quelque tems
réconcilier ses illustres amis divisés;
il fait ce que l'amitié, la justice, la fidélité demandent;
que pouvait-il de plus, que de se retirer décemment?

Pope a fait une suite très-jolie à la seconde épître (1).

J'ai passé les bornes ordinaires de mes citations, d'abord parce que ces vers m'ont paru agréables, ensuite parce qu'ils donnent une idée du style, de l'esprit et du caractère de l'auteur et même des mœurs du tems.

Swift n'aimait pas l'Irlande, et n'en était pas aimé; il y revint à regret et fut mal reçu. La populace le hua.

Pendant sa résidence à Londres, dans les jours de sa gloire, il logeait près de mistress Vanhomrigh, qu'il avait connue à Dublin. Il allait familièrement passer la soirée chez cette veuve, qui avait deux filles, dont il se plut à cultiver les talens. L'aînée, qu'il appelait Vanessa, avait un goût vif et d'heureuses dispositions pour la littérature. Il devint son instituteur, et l'Héloïse nouvelle s'enflamma pour son maître.

Mrs. Vanhomrigh recevait une société

(1) Voyez parmi ses imitations de quelques poëtes anglais.

très-brillante ; la jeune Vanessa, par son esprit et sa beauté, attirait tous les hommages, elle les dédaignait tous : Swift l'applaudissait d'abord de mépriser les ridicules des jeunes gens à la mode ; mais bientôt il la trouva rêveuse, distraite dans ses leçons ; il la vit avec inquiétude tomber dans une mélancolie profonde ; souvent il surprenait des larmes dans ses yeux. Il ne douta plus que son cœur ne fût atteint d'une passion secrète ; mais en vain les regards, les soupirs, les demi-confidences de sa jeune pupille lui disaient qu'il en était l'objet : il ne pouvait penser qu'une demoiselle de dix-huit ans, jolie, spirituelle et riche, fût amoureuse d'un ecclésiastique âgé de quarante-quatre ans, et que

> Vanessa, not in years a score,
> Dreams of a gown of forty four.*

* Et que Vanessa, qui n'avait pas la vingtaine, rêvât d'une soutane de quarante-quatre ans.

Swift essaya de tourner lui-même cet amour en ridicule. Il composa un petit poëme, qui a cependant près de neuf cents vers, intitulé : *Cadenus et Vanessa*. *Cadenus* est l'anagramme de *decanus*, mot latin qui veut dire *doyen*. Ce poëme, rempli de ce que les anglais appellent *humour*, et que l'on pourrait rendre par *gaieté originale*, est très-agréable. Les citations m'entraîneraient trop loin; j'invite à le lire, ainsi qu'une *ode au printems*, une *ode à la sagesse*, et un *rebus* que la tendre Vanessa composa pour l'insensible doyen, et où brillent à la fois l'âme et l'esprit de Sapho.

Mrs. Vanhomrigh mourut un peu avant le départ de Swift pour l'Irlande. Les deux jeunes demoiselles y retournèrent avec lui et prirent un logement à Dublin. Vanessa ignorait qu'elle ramenait son amant à sa rivale.

Swift revit Stella qui reprit tous ses droits sur son cœur; et, après un

attachement de seize ans, il consentit à l'épouser : mais, toujours bizarre, il mit le plus grand secret à ce mariage. Les deux époux continuèrent à vivre chacun de leur côté ; le mari rendait de fréquentes visites à Vanessa qui conservait toujours son amour et ses espérances.

A son retour en Irlande, Swift avait pris une manière de vivre plus conforme peut-être à sa place qu'à ses goûts. Il donnait à dîner deux fois par semaine, et Stella faisait les honneurs de sa table, mais toujours comme une simple étrangère. Le doyen avait même une espèce de luxe : il prétendait être le plus pauvre de ceux qui avaient une vaisselle d'argent, et le plus riche de ceux qui n'avaient pas d'équipage.

Cependant la poésie embellissait et égayait ses loisirs. Il composait des vers *Lilliputiens* de trois syllabes, d'autres qui en avaient trente ou quarante et ces petites pièces *humorous* très-satiriques

souvent contre les femmes. Swift, en général, était beaucoup plus frappé des petits travers du beau sexe que de ses attraits ou de ses vertus. On voit même percer cet esprit caustique dans les vers qu'il adressait, tous les ans, à Stella le jour de sa naissance, et dans lesquels il faisait tout son possible pour être galant.

C'est à peu près à cette époque que l'on peut rapporter une anecdote qui peint toute la bizarrerie de son caractère. C'est Pope qui la raconte.

J'allai un jour avec Gay rendre une visite à Swift. « Eh, messieurs, nous » dit-il, par quel hazard quittez-vous le » grand monde, pour venir voir un » pauvre doyen? Allons, puisque vous » voilà, il faut bien vous donner à sou- » per. = Mille remercîmens; nous » avons soupé. = A huit heures du » soir, cela ne peut être! = Cepen- » dant rien n'est plus vrai. = N'importe,

» si vous n'aviez pas soupé, il vous au-
» rait fallu deux houmards (quarante
» sous), une tourte (vingt sous); mais
» du moins vous boirez un verre de vin,
» puisque vous avez soupé de si bonne
» heure, uniquement pour ménager ma
» bourse. = Non; nous venons pour
» causer et non pour boire. = Soit :
» mais si vous aviez soupé chez moi,
» comme vous le deviez en conscience,
» vous auriez bu une bouteille (qua-
» rante sous). Deux et deux font quatre
» et un font cinq, juste cinq francs.
» Voilà chacun cinquante sous. » Alors
il tire sa bourse d'un air si sérieux, qu'en
dépit de tout ce que nous pûmes lui dire,
il fallut prendre l'argent.

La tendre et infortunée Vanessa avait perdu sa sœur et s'était retirée à la campagne, à douze milles de Dublin. Elle écrivait souvent au doyen et le pressait toujours de l'épouser. Celui-ci, dans ses réponses, tournait la chose en plaisanterie. Enfin, il lui avoua son mariage.

La découverte de ce fatal secret porta le coup de la mort dans le sein de cette aimable et malheureuse victime du plus bizarre amour. Elle ordonna par son testament que l'on fît imprimer le poëme de *Cadenus et Vanessa*, et expira quelques jours après.

Ce poëme et la fin tragique de celle qui en était l'héroïne, se répandirent dans toute l'Irlande. Devenu l'objet de la médisance et de la calomnie, Swift voyagea pour se distraire et laisser dissiper l'orage qui grondait autour de lui.

Stella découvrit alors tout ce que son époux avait pris tant de soins à lui cacher, et tomba dans un chagrin profond que tous les soins de ses amis ne purent adoucir. Se trouvant un jour dans une société nombreuse, on parla du poëme qui faisait le sujet de toutes les conversations. Quelqu'un observa que celle qui avait inspiré d'aussi jolis vers, devait être une femme bien extraordinaire.

« Ne sait-on pas, répondit Stella, que
» le doyen écrirait les plus jolies choses
» du monde sur un manche à balai. »

Cependant la réputation du doyen augmentait tous les jours : mieux connu en Irlande, il était plus aimé. On copiait ses vers ; on citait ses bons mots. Un évènement allait encore ajouter à sa gloire.

Un nommé Wood avait obtenu le privilège de frapper une monnaie de cuivre de bas alloi, sur laquelle il devait gagner des sommes immenses ; Swift, sous le nom supposé de Drapier, publia des lettres dans lesquelles il démontrait le danger de cette monnaie et le préjudice qu'en éprouverait l'Irlande. La monnaie fut refusée, Wood fut obligé de s'enfuir en Angleterre, et Swift devint l'idole des irlandais. Drapier était peint sur les enseignes ; il était le sujet des chansons populaires ; par-tout l'œil ou l'oreille rencontrait des témoignages de la reconnaissance irlandaise. Swift

acquit dès ce moment, sur ce peuple assez difficile à conduire, un crédit que n'avaient jamais eu et que n'eurent jamais depuis rois, vicerois ou gouverneurs.

Cette circonstance donna lieu à une anecdote qui prouve à la fois la singularité, le courage et la justice de Swift. La cour, irritée de la résistance que la nouvelle monnaie éprouvait en Irlande, fit rechercher l'auteur des lettres de Drapier. On promit trois cents guinées à celui qui le ferait connaître. Swift avait gardé le plus grand secret et n'avait pour confident que Robert, son sommelier, par qui il avait fait copier les lettres; il le fit appeler et lui dit : « Je sais que » ma vie est entre tes mains; je ne veux » pas que la crainte me fasse supporter » ton insolence ou ta négligence; je te » chasse. » Robert eut beau demander qu'on l'enfermât pour s'assurer de sa discrétion; le maître fut inflexible.

Le domestique renvoyé n'en resta pas moins fidèle à son secret. Quand le

danger fut passé et que Swift eut publiquement avoué l'ouvrage, il fit venir le sommelier devant tous ses domestiques et leur déclara qu'ils ne voyaient plus en lui Robert, mais Mr. Blakeney, bedeau de la cathédrale, et récompensa la fidélité de ce brave homme en le nommant à cette place qui valait mille francs par an.

Le bonheur de Swift allait être troublé : l'aimable Stella, que l'on représente comme douée de toutes les grâces et de toutes les vertus de son sexe, gémissait depuis long-tems d'être épouse sans en avoir le titre et les prérogatives. Son bizarre époux éludait sans cesse les promesses qu'il lui avait faites. Elle tomba dans un chagrin profond; sa santé s'affaiblit. Swift, qui était alors à Londres chez Pope, apprend cette nouvelle; il quitte son ami, part, arrive à Dublin, trouve sa femme mourante, lui offre de la reconnaître publiquement. Elle répondit qu'il était trop tard, et expira

peu après, âgée de quarante-quatre ans.

Ainsi un homme, qui ne fut jamais amoureux, vit, dans le cours de cinq ans, et lorsqu'il en avait plus de cinquante, deux femmes charmantes mourir d'amour pour lui; toutes deux auteurs de jolies vers conservés parmi ses œuvres.

Avec Stella, Swift perdit le charme de sa vie : juste punition d'une bizarrerie qui l'avait rendu le tyran d'une femme dont il aurait pu faire le bonheur. Dès ce moment, Swift n'eut plus qu'une demi-existence : son humeur s'altéra, sa singularité devint misantropie, son économie avarice; il se plaignait de n'avoir plus d'amis, et n'offrait jamais un verre d'eau. Ses accès de vertiges devinrent plus fréquens et plus longs. Il vécut ainsi quatorze ans, composant encore quelques vers où l'on retrouve toujours son esprit et son originalité; mais ses infirmités et sa misantropie augmentaient d'année en année.

Il avait, en quelque sorte, prédit son malheur. Se promenant un jour avec Gay, il aperçut un arbre dont la cime était desséchée, quoique le reste fût encore vert et chargé de feuilles. « Cet » arbre, dit-il, est mon image; comme » lui, je périrai par la tête. »

Tirons le rideau sur ce déplorable spectacle de la misère humaine. Ce politique habile, cet auteur célèbre par tant d'ouvrages profonds ou légers, recueillis dans plus de vingt volumes; cet homme estimé, considéré, dont on citait les belles actions et les bons mots, n'offre plus, dans les quatre dernières années de sa vie, qu'un vieillard presqu'octogénaire, privé de raison, de mémoire, un œil presque sorti de la tête; tantôt furieux et à peine contenu par cinq domestiques; tantôt sans voix, sans mouvement; enfin, après un an entier de léthargie absolue, il cessa de vivre.

Les trois volumes de poésies que Swift

a laissés, contiennent plus de trois cents petites pièces, sans compter une foule d'épigrammes. Il n'a guères traité qu'une vingtaine de sujets sérieux; mais, graves ou badins, tous ses vers brillent d'esprit, de saillies et d'originalité. S'il ne plaît pas toujours, sur-tout dans les traits caustiques qu'il lance sans cesse contre les femmes, il étonne souvent et n'ennuie jamais. Il a composé jusqu'à des énigmes: son caractère sera toujours la plus difficile à deviner.

POPE.

Some beauties yet no precepts can declare,
For there is a happiness as well as care.
Music resembles poetry: in each
Are nameless graces which no methods teach
And which a master hand alone can reach. *

POPE, essay on criticism.

LA poésie, née en Angleterre un siècle plutôt qu'en France, y fit des progrès plus lents, et atteignit plus tard le dernier degré de sa perfection. Les trois poëtes les plus parfaits qui ayent existé sont, sans contredit, Virgile, Racine

* Il est des beautés que les préceptes ne peuvent définir,
car il y a un bonheur comme il y a un travail :
la musique ressemble à la poésie : dans chacune
sont des grâces qu'on ne peut nommer, qu'aucune méthode ne peut apprendre,
et que la main d'un maître peut seule atteindre.

et Pope, et ce dernier naquit dix ans après la mort de Racine.

La nature, il est vrai, parut impatiente de dédommager l'Angleterre de ce retard. Pope naquit avec la constitution la plus faible, mais avec un organe si doux, qu'on le nommait dans son enfance le petit rossignol, nom qui semblait prophétique. On peut dire de lui comme de Pindare, qu'à son berceau les abeilles déposaient leur miel sur ses lèvres; et lui-même répétait souvent comme Voltaire : « *I lisp'd in numbers* » (J'ai bégayé des vers). »

Une vieille tante lui apprit à lire, et il apprit seul à écrire en copiant des livres imprimés : aussi imitait-il assez bien les caractères d'impressions, quoiqu'il n'eût pas une belle main.

Un Ogilby, riche écossais, honnête homme et mauvais poëte, avait traduit l'Iliade en vers anglais; ce fut un des premiers ouvrages qui tomba dans les mains de Pope encore enfant. Il le lut

avec avidité, loin, sans doute, de prévoir qu'un jour il ferait oublier Ogilby et revivre Homère.

Destiné à travailler sur l'Iliade, il en fit, à douze ans, une tragédie, arrangeant en dialogue les vers du poëte écossais. Il distribua les rôles à ses jeunes camarades et donna celui d'Ajax au jardinier du collège. Je doute qu'il gardât pour lui le rôle d'Achille ou d'Agamemnon ; sa taille était déjà courbée, et il portait, comme il a toujours fait depuis, un corset baleiné.

La lecture des poëtes faisait son bonheur. Il distingua bientôt, et préféra à tous les autres, Dryden, pour qui il conserva toujours une grande vénération. Il avait un vif desir de le voir et parvint à se faire mener, à onze ans, au café que fréquentait Dryden. Celui-ci mourut quelques mois après, et son jeune admirateur s'écria : « *Virgilium* » *tantùm vidi* (Je n'ai fait qu'entrevoir » Virgile). »

Ses premiers vers, à douze ans, furent une *ode à la solitude*. On y remarque déjà les deux caractères distinctifs de sa poésie : cette concision antithésée par laquelle une partie du vers répond à l'autre, la complette ou la réfute, en est le pendant ou l'opposition, fait contraste ou symétrie; et ce choix de mots harmonieux, sonores, qui semble ôter à la langue anglaise ses diphtongues et ses sifflemens et lui donner une douceur qu'elle ne connaissait pas encore, une douceur française. Citons les deux premiers strophes de cette ode précoce :

Happy the man, whose wish and care,
A few paternal acres bound,
Content to breathe his native air
In his own ground! *

* Heureux l'homme dont les vœux et les soins
sont bornés par quelques acres paternels,
content de respirer son air natal
sur son propre terrein.

Whose herds with milk, whose fields with bread
Whose flocks supply him with attire;
Whose trees in summer yield him shade
In winter fire!*

A quatorze ans, il traduisit en vers le premier livre de la *Thébaïde de Stace*, l'héroïde de *Sapho à Phaon* d'Ovide; reversifia deux contes de Chaucer, et s'amusa à imiter le style de quelques poëtes anglais. Il fit, entre autres, la pièce intitulée *le Silence*, imitée de celle de Rochester, *le Rien*. J'ai cité deux strophes de celui-ci; en-voici deux de Pope; on pourra en faire le rapprochement:

SILENCE.

Silence, coeval with éternity,**

---

* A qui son bétail donne du lait, ses champs du pain, ses troupeaux des vêtemens;
à qui ses arbres donnent en été de l'ombre,
en hiver du feu.

** Silence, contemporain de l'éternité,

Thou wert, ere nature's self began to be;
'Twas one vast nothing all, and all slept fast in thee.

Thine was the sway, ere heav'n was form'd, or earth,
Ere fruitful thought conceiv'd creation's birth,
Or midwife world gave aid and spoke the infant forth. *

Pope brûla depuis quelques autres productions de son enfance : un poëme épique, dont le titre était *Alcandre*, une tragédie tirée de la légende de *Ste. Geneviève*, et une comédie.

Vers ce tems, il fit la connaissance de sir William Trumbal, qui avait été ambassadeur à Constantinople et secrétaire d'état; une amitié solide s'établit entre le poëte de quinze ans et l'homme

---

*tu étais avant que la nature commençât à être,
tout était un vaste rien, et tout dormait en toi.

L'empire était à toi avant que le ciel et la terre fussent formés,
avant que la féconde pensée conçût la création,
ou que le monde aidât l'accouchement et par la parole fît naître l'enfant.

d'état de soixante. Pope se montra toute sa vie jaloux de cultiver la société des grands.

C'est dans cette vue qu'il dédia au lord Lansdown, alors ministre, la *Forêt de Windsor*, poëme qui annonçait un talent bien extraordinaire pour son âge. Londres fut étonné de ce prodige nouveau; jamais l'oreille anglaise n'avait été charmée par des accords si purs, si mélodieux. J'allais en citer quelques vers, mais ceux qui précèdent et ceux qui suivent sont si beaux, le milieu, la fin ont tant de perfection, qu'embarrassé du choix, j'invite à lire la pièce entière.

Boisjolin, qui l'a traduite en vers français, semble ne s'être pas assez pénétré de l'esprit et du style de Pope. Voici le début :

Thy forests, Windsor, and thy green retreats,
At once the monarch's and the muse's seats, *

---

* Tes forêts, Windsor, et tes vertes retraites,
à la fois l'asyle des rois et des muses,

Invite my lays! Be present, sylvan maids!
Unlock your springs, and open all your shades;
Granville commands; your aid, o muses, bring
What muse for Granville can refuse to sing?*

Pope, Windsor-Forest.

Ton antique forêt, tes profondes retraites,
Séjour silencieux que cherchent les poëtes,
Windsor, à te chanter sollicitent ma voix.
Quittez vos antres frais, jeunes nymphes des bois;
Que j'entende rouler les eaux de vos fontaines;
Déployez sur mon front l'ombre de vos vieux chênes;
Et vous, qui présidez aux champêtres concerts,
O muse, à vos secrets initiez mes vers!
Granville a commandé; quelle muse indocile
Refusera jamais de chanter pour Granville?

Boisjolin.

Je ne sais pourquoi le traducteur n'a point conservé, quand cela lui était si facile, l'antithèse du second vers; pourquoi

---

* invitent mes chants! Venez, nymphes champêtres, épanchez vos ruisseaux, ouvrez tous vos ombrages, Granville commande; muse, accordez votre secours, quelle muse pour Granville peut refuser de chanter?

il a délayé ce passage quand le vers anglais semble, pour ainsi dire, appeler le vers français. Voici comment j'ai essayé de rendre, à ce début, toute sa précision, sans négliger aucune des pensées :

Tes forêts, ô Windsor, et tes belles retraites,
Asyle aimé des rois et chéri des poëtes,
Ont appelé mes vers. Nymphes de ces bosquets,
Épanchez vos ruisseaux, ouvrez vos antres frais;
Granville parle, ô muse, à ses vœux sois docile!
Quelle muse pourrait résister à Granville?

Pope avait une prédilection pour cet ouvrage ; je ne sais cependant si ses quatre pastorales, composées à seize ans, ne sont pas encore plus achevées. Tout ce que Théocrite et Virgile ont de sentimens délicats, de pensées ingénieuses, s'y trouve réuni avec un art admirable; pas un vers faible, pas un mot dur ou insignifiant. Pope préférait la dernière ; c'est la première que je relis le plus souvent. D'après ce que j'ai dit de son style, on sent qu'il devait exceller dans

ces couplets que chaque berger chante tour à tour, et dans lesquels le second cherche à redire mieux encore ce que le premier a déjà si bien dit : en voici un exemple :

STREPHON.

All nature mourns, the skies relent in showers,
Hush'd are the birds, and clos'd the drooping flowers;
If Delia smile, the flowers begin to spring,
The skies to brighten, and the birds to sing. *

DAPHNIS.

All nature laughs, the groves are fresh and fair,
The sun's mild lustre warms the vital air;
If Sylvia smile, new glories gild the shore, **

---

* Toute la nature s'attriste, les cieux se fondent en pluie, les oiseaux se taisent, les fleurs languissantes se fanent; si Delia sourit, les fleurs commencent à poindre, les cieux à s'éclaircir, les oiseaux à chanter.

** Toute la nature rit, les bosquets sont frais et charmans,
le doux éclat du soleil échauffe l'air vital.
Quand Silvia sourit, un nouvel éclat embellit le rivage,

And vanquish'd nature seems to charm no more. *

STREPHON.

In spring the fields, in autumn hills I love,
At morn the plains, at noon the shady grove;
But Delia, always; absent from her sight,
Nor plains at morn, nor groves at noon delight. **

DAPHNIS.

Sylvia's like autumn ripe, yet mild as May,
More bright than noon, yet fresh as early day;
Ev'n spring displeases, when she shines not here;
But, bless'd with her, 'tis spring throughout the year. ***

POPE, pastoral I.

---

* et la nature vaincue semble n'avoir plus de charmes.

** Au printems j'aime les champs, en automne les collines,
le matin les plaines, à midi les bosquets sombres;
mais Délia, en tout tems; loin de sa vue,
ni plaines le matin, ni bosquets à midi ne me plaisent.

*** Silvia est comme les fruits de l'automne, et comme les fleurs de mai,
plus brillante que le midi, plus fraîche que l'aurore;
le printems même déplaît quand elle n'est pas ici;
mais, embellie par elle, toute l'année est printems.

Pope n'avait encore composé que des vers d'agrément ; à vingt-un ans, il fit paraître un ouvrage plus utile, l'*Essai sur la critique*, poëme qui est presqu'un Art poétique, et qui, des Arts poétiques, est peut-être le meilleur. Sans cesse il y donne le précepte et l'exemple. Il montre comme on doit écrire pour n'être pas critiqué.

Le chef-d'œuvre de Pope parut peu après l'Essai sur la critique. Il est peu de poëmes aussi ingénieux dans sa conception, aussi parfait dans ses détails, que la *Boucle de cheveux enlevée*, badinage charmant, mais qui doit être lu en original, car il n'en existe aucune bonne traduction. J'ai déjà parlé de ce poëme délicieux, et voudrais en reparler encore ; mais les bornes de cet ouvrage m'arrêtent.

Enfin Pope, avant vingt-cinq ans, avait, outre les poésies qui viennent d'être énoncées, fait paraître le *Messie*, églogue sacrée, l'*épître d'Héloïse à*

Abeilard, et le *Temple de la gloire*. Déjà il avait la réputation du meilleur poëte de l'Angleterre. Pour réunir la fortune à la gloire, il entreprit la traduction en vers de l'Iliade, et la proposa, par souscription, en six volumes in-4°. ; le prix était de six guinées. Les libraires accoururent en foule ; Lintot offrit douze cents guinées, faisant près de trente mille francs, et fut accepté.

Les souscriptions affluèrent bientôt ; les grands seigneurs en prirent plusieurs. Lord Oxford cependant regretta qu'un aussi beau talent fût employé à une traduction.

A peine ce projet fut-il conçu, que Pope s'effraya de la grandeur de l'entreprise. Seize mille vers à traduire lui paraissaient un vaste océan sur lequel il allait se lancer. Ses nuits étaient troublées par des songes où il s'imaginait faire de longs voyages dans des régions inconnues. Inquiet, malheureux, il

desirait que quelqu'ami charitable voulût bien le pendre.

Cependant il prend courage, travaille et acquiert bientôt une telle facilité, qu'il composait jusqu'à cinquante vers par jour; et les seize mille vers commencés à vingt-cinq ans, sont finis à trente.

Johnson a retrouvé la première minute de l'Iliade et a pensé qu'il était curieux, pour les amateurs de la poésie, de voir comment un grand poëte arrivait par gradation du premier jet de sa pensée, au dernier degré de la correction. Il a cité un grand nombre de vers; je n'en rapporterai qu'un passage, en plaçant d'abord la ligne telle qu'elle a été faite dans le principe, puis, au dessous, les changemens successifs, et enfin la ligne telle qu'elle est restée. Je ne donnerai la traduction littérale que de cette dernière : à qui sait un peu d'anglais, cela suffira pour entendre ce qui précède.

Chaque vers conservé porte un numéro.

As when in stillness of the silent night
As when the moon in all her lustre bright,
1. As when the moon, refulgent lamp of night,
O'er heaven's clear azure sheds her silver light,
pure spreads sacred
2. O'er heaven's clear azure spreads her sacred light,
As still in air the trembling lustre stood,
And o'er his golden border shoots a flood;
When no loose gale disturbs the deep serene,
3. When not a breath disturbs the deep serene;
And no dim cloud o'ercasts the solemn scene,
4. And not a cloud o'ercasts the solemn scene.
Around her silver throne the planets glow
5. Around her throne the vivid planets roll
And stars unnumber'd trembling beams bestow
6. And stars unnumber'd gild the glowing pole.*
Clear gleams of light o'er the dark trees are seen

---

* Ainsi quand la lune, brillant flambeau de la nuit, sur le clair azur des cieux répand sa lumière sacrée, quand pas un souffle ne trouble le calme profond, et que pas un nuage ne voile la scène solennelle, autour de son trône les vives planètes tournent, et d'innombrables étoiles dorent le pole enflammé.

O'er the dark trees a yellow sheds
O'er the dark trees a yellower green they shed,
Gleam
7. O'er the dark trees a yellower verdure shed
And tip with silver all the mountain's heads;
Forest
8. And tip with silver every mountain's head;
The vallies open, and the forests rise,
The vales appear, the rocks in prospect rise,
9. Then shine the vales, the rocks in prospect rise,
All nature stands reveal'd before our eyes;
10. A flood of glory bursts from all the skies.
The conscious swains, rejoicing at the sight,
Shepherds gazing with delight,
11. The conscious swains, rejoicing in the sight,
Eye the blue vault, and number every light,
And bless the vivid light
glorious
12. Eye the blue vault, and bless the useful light.*

POPE, Iliad, book 8.

---

* Sur les arbres obscurs répandent une jaune verdure, et teignent en argent la tête des montagnes.
Alors brillent les vallées, les rochers s'élèvent en perspective,
un flot de gloire éclate de tous les cieux.
Les bergers sensibles, et charmés de cet aspect,
contemplent la voûte bleue et bénissent l'utile lumière.

Le succès de l'Iliade mit le comble à la gloire de Pope et fit sa fortune. Il acheta la maison de campagne de Twickenham, qu'il rendit si célèbre, et où l'on va voir encore la grotte de coquilles qu'il se plut à arranger lui-même.

Un échec cependant vint affecter quelque tems son amour propre. Un libraire lui proposa de donner une édition de Shakespeare avec des commentaires, et lui en offrit un prix considérable. Le nom de l'éditeur fit d'abord rechercher l'ouvrage; mais bientôt on en reconnut l'extrême faiblesse. Le libraire ne put s'en défaire qu'à vil prix, et Théobald, auteur médiocre, fit une autre édition beaucoup meilleure, dans laquelle il relevait avec une adroite malignité, toutes les méprises de Pope.

Pour se consoler, Pope entreprit l'*Odissée*; mais ne voulant plus voyager seul dans ces régions lointaines, il s'associa Fenton et Broome, et l'annonça dans le prospectus, sans indiquer la part

de chacun. Il prit soin, au contraire, de dérouter le lecteur par de fausses confidences; et, en effet, tout le monde y fut trompé. Les vingt-quatre livres de l'*Odissée* sont également bien versifiés; ils le sont aussi bien que ceux de l'Iliade. Pope retouchait les vers de ses deux associés; Broome, dit-il, lui donnait plus de peine à corriger que Fenton.

L'Angleterre eut donc un Homère complet. Les anglais le regardent comme « un trésor d'élégances poétiques laissé » à la postérité. Cet immense recueil » de beaux vers a, dit Johnson, harmonisé la langue anglaise. Depuis » qu'il parut, les auteurs, faibles dans » les autres qualités de la poésie, eurent » au moins celle de la mélodie. Une » telle série de lignes si élaborément » correctes, si doucement modulées, » s'empara de l'oreille publique; le vulgaire était amoureux du poëme; le » monde instruit était émerveillé de la » traduction. »

Des enthousiastes, car il y en a à Londres comme à Paris et plus même qu'à Paris, ont prétendu que les trente-deux mille vers de l'Homère anglais renfermaient toutes les combinaisons heureuses que pouvait offrir la langue. Il s'ensuivrait que les bons vers faits depuis, et même par Pope, sont tous pris dans l'Iliade ou l'Odissée.

L'enthousiaste s'égare, mais le lecteur impartial contemple avec un étonnement admiratif un ouvrage aussi long, où la pureté, l'élégance du style, le charme et l'harmonie des accords se soutiennent d'un bout à l'autre. Jamais l'auteur ne repose ou ne faiblit ; jamais l'Homère anglais ne sommeille ; toujours égal, il semble toujours supérieur à lui-même. Le seul reproche fondé qu'on lui ait fait, est d'avoir donné, à la noble simplicité du poëte grec, une perfection, un raffinement de style qu'il n'avait point, et ce reproche est encore flatteur pour le poëte anglais.

Avec autant de succès, Pope ne pouvait manquer de critiques. Trop sensible à des traits qu'il devait mépriser, il composa cet ouvrage dont je ne parle qu'à regret, qui fit plus de tort à son cœur que d'honneur à son esprit, et qui depuis eut le tort plus grand de donner l'idée de la Dunciade française. Pope n'avait point de gaieté ; sa muse était comme ces jolies femmes que le sourire embellit et que le rire défigure.

Hâtons-nous de passer à un ouvrage d'un but bien plus louable, l'*Essai sur l'homme*. Mais comment le définir, quand je ne le comprends point. On dit que Pope demanda à Bolingbroke le plan d'un traité de morale. Celui-ci s'amusa à lui donner des principes qui n'étaient pas les siens, et que le poëte versifia avec un soin extrême, sans se douter des conséquences où ces principes le conduisaient. Il y travailla pendant huit ans, et inséra la première épître dans un journal, sans se nommer. L'épître

fit beaucoup de bruit ; les conjectures s'égarèrent sur son auteur ; on ne songea point à l'attribuer à Pope qui n'avait jamais écrit dans ce genre. Il publia de même la seconde et la troisième. La beauté des vers décéla par degré le nom du poëte ; enfin à la quatrième épître, il avoua l'ouvrage.

Ce n'en était que le commencement, et il n'a point été achevé. Un nommé Crouzas l'attaqua vivement et l'accusa d'irreligion. Warburton, sans connaître Pope, devint son champion ; dans trois lettres que les journaux publièrent, il analisa l'ouvrage, en justifia les principes et y découvrit un plan que Pope n'y avait point aperçu. Ce dernier prodigua les remercîmens les plus vifs à son défenseur et se lia avec lui de l'amitié la plus intime.

On vit paraître, peu après, les *épîtres morales*, qui sont une espèce de suite à l'*Essai sur l'homme*. J'ai cité quelques

passages de la seconde épître, *les Caractères des femmes* ; je vais en citer deux de la première, *les Caractères des hommes*.

'Tis from high life, high caracters are drawn
A saint in crape is twice a saint in lawn;
A judge is just, a chancellor juster still;
A gownman, learn'd; a bishop, what you will;
Wise, if a minister; but, if a king
More wise, more learn'd, more just, more every thing;
Court-virtues bear, like gems, the highest rate,
Born where heaven's influence scarce can penetrate:
In life's low vale, the soil the virtues like, *

---

* C'est dans les grandeurs que l'on trouve les grands caractères ;
un saint sous la laine est doublement saint sous la soie ;
un juge est juste, un chancelier plus juste encore ;
un homme de robe, instruit ; un évêque, ce que vous voulez,
un ministre, sage ; mais si c'est un roi,
il est plus sage, plus instruit, plus juste, plus tout.
Les vertus de cour, comme les diamans, sont du plus haut prix,
nées où l'influence du ciel peut à peine pénétrer.
Dans la basse vallée de la vie les vertus aiment le sol,

They please as beauties, here as wonders strike: «
Though the same sun with all-diffusive rays —. «
Blush in the rose, and in the diamond blaze, «
We prize the stronger effort of his power,
And justly set the gem above the flower. *

POPE, moral essay, 1.

Johnson trouve les quatre derniers vers admirables.

Dans cette épître, Pope trace différens caractères; en voici un :

« I give and I devise, (old Euclio said
And sigh'd,) » my lands and tenements to Ned.
» = Your money, sir? = My money, sir, what, all?**

---

* elles plaisent comme des beautés, ici elles frappent
comme des merveilles;
quoique le même soleil, de ses rayons expansifs,
rougisse dans la rose et éclate dans le diamant,
nous préférons l'effort plus grand de son pouvoir,
et plaçons, avec justice, la gemme au dessus de la fleur.

** « Je donne et je lègue, (dit le vieux Euclio,
» et il soupire) mes biens et dépendances à Edouard.
» = Et votre argent, monsieur? = Mon argent, quoi,
tout?

ouvrages que Voltaire trouve difficiles, tels que la tragédie et la haute comédie. Excepté la *Boucle de cheveux*, Pope n'a rien créé. Il invente peu, mais il embellit tout; il a le génie des vers et n'a pas de génie; il n'est pas le plus étonnant des auteurs, mais il est le plus parfait des poëtes.

J'ai parlé des écrits de Pope plus que des évènemens de sa vie : sa vie est toute littéraire; les personnes qui desireraient plus de détails, les trouveront à la tête de toutes les traductions françaises de ses œuvres.

Je veux pourtant, après avoir fait connaître le poëte, faire connaître l'homme, et l'on aimera à le suivre avec moi pendant vingt-quatre heures.

Pope est entre quarante à cinquante ans, et demeure chez le lord Oxford : un domestique couche dans sa chambre; déjà celui-ci a réveillé son maître, et le réveille encore; Pope prend du café, demande une plume, écrit deux beaux vers sur l'enveloppe d'une lettre, et s'endort.

Sa bonne entre et lui met trois paires de bas qui n'empêchent pas sa jambe d'être à peu près aussi mince que sa canne. Au dessus d'une fourrure qu'il ne quittait jamais, on lui passe une chemise de toile très-épaisse, puis un corset garni de fortes baleines, et qu'on lace très-serré. Alors son corps ayant pris une sorte de consistance, il se lève, met son gilet de flanelle, son habit noir, sa perruque nouée et sa petite épée, et le voilà aussi propre que peut l'être un homme qui ne saurait se laver les mains tout seul.

Il sort, va voir un de ses amis ; c'est l'heure du déjeûner. Il pourrait dire tout uniment qu'il a faim, mais cette manière simple n'est pas de son goût ; c'est l'homme aux petites ruses ; il lui faut une périphrase, une circonlocution. « Pope, dit Johnson, n'a jamais bu de » thé qui ne lui ait coûté un stratagême. » Lady Bolingbroke disait, en français, que Pope jouait le politique pour des choux et des navets.

Rentré dans son cabinet, il reçoit et lit quelques lettres ; en déchire les feuilles blanches, attache ensemble tous ces feuillets inégaux, et le voilà qui écrit sur ce cahier quarante à cinquante vers tels qu'ils jaillissent de sa tête. Il a soin d'espacer ses lignes ; alors il relit, efface un mot, en met un autre qu'il change encore ; raye tout un vers, en écrit un nouveau, l'efface pour en mettre encore un troisième, et ce dernier n'est peut-être pas celui qui sera imprimé.

Il a fini un poëme, il le serre dans son secrétaire : ce poëme sera bien souvent relu et corrigé, et ne verra le jour que dans deux ans.

A dîner, on lui a choisi la chaise la plus haute, et le voilà juché, au niveau de la table, à côté de miss Blount, la constante amie de son cœur et de son esprit ; car le pauvre corps de Pope ne pouvait ni aimer, ni être aimé. Déjà il a occupé trois ou quatre domestiques ;

c'est une foule de petits services qu'il leur demande. . . . .

Il mange peu, mais il est friand : force poivre, force muscade. Au dessert, il fait main-basse sur les biscuits et les conserves. Au reste, sa faible santé lui laisse prendre beaucoup de liberté ; et, s'il a sommeil, il dort, quoique le prince de Galles soit du dîner et parle de littérature.

Dans la conversation, il est peu saillant et ne rit jamais. On cite ses vers, mais on ne cite pas ses reparties. Une idée lui vient, son esprit part, Pope n'y est plus ; il ne reste qu'un petit homme, bâti en manière d'araignée, riant aux anges et cherchant des rimes ; mais le monde gagne ce que la société perd : ce petit homme compose la *Prière universelle*.

On apporte les journaux. Il va, dit-il, s'amuser. Il lit, tombe sur un article dirigé contre lui ; sa figure change, le dépit contracte ses traits, humecte ses yeux, et le jeune Steele dit en sortant

à son père : « Me préserve le ciel de
» m'amuser comme M^r. Pope. »

Le soir, il entre au café Button, où quelques gens de lettres se rassemblaient. On était embarrassé sur un passage grec. Un jeune officier demande la permission de jetter les yeux sur le livre. « Messieurs, dit Pope d'un air moqueur, » donnez le volume au jeune gentil- » homme. » Celui-ci examine et dit qu'il manquait sans doute un point d'interrogation, et qu'en le mettant la phrase devenait intelligible. « Et, s'il vous plaît, » reprit Pope en souriant, qu'est-ce que » c'est qu'un point d'interrogation? — » C'est, répondit l'officier, une petite » chose crochue qui fait des questions. »

En rapportant ces détails, je suis loin de vouloir jeter du ridicule sur un homme qui ne doit inspirer que de l'admiration. Quelques faiblesses sont bien compensées par des productions charmantes, et la tournure de l'homme disparaît devant le talent de l'écrivain.

PARALLÈLE

DE DRYDEN ET DE POPE.

EXTRAIT DE JOHNSON.

Pope se faisait gloire d'avoir appris de Dryden l'art de la poésie : le parallèle du maître et de l'élève fera mieux ressortir le caractère de l'un et de l'autre.

La rectitude du jugement et la délicatesse du goût étaient des deux côtés dans une proportion égale. Dryden, le premier, rejetta les préjugés littéraires, adoucit, épura la poésie anglaise ; mais, écrivant par besoin, écrivant pour le peuple, ce qu'il savait être bon, il ne cherchait jamais à le rendre meilleur ; ce qu'il savait être faible, il ne le corrigeait pas toujours : l'ouvrage, sorti de la presse, sortait de sa pensée ; où il

n'avait plus d'intérêt, il ne mettait plus de sollicitude.

Pope, non content de réussir, voulait exceller ; il ne demandait pas grâce, mais justice à son lecteur ; et, n'attendant point d'indulgence des autres, il n'en avait pas pour lui-même. Il retouchait, vers par vers, ses ouvrages qui ne parurent jamais que deux ans au moins après leur composition, et qui, à la seconde édition, étaient encore retouchés.

Pope jugeait peut-être aussi bien que Dryden ; mais celui-ci, à coup sûr, ne travaillait pas autant que l'autre.

En érudition, Dryden était supérieur : avec plus de disposition pour l'étude, il y avait donné plus de tems avant d'être auteur. Son génie est plus vaste ; ses idées sont prises dans un cercle plus étendu. Dryden connaissait mieux le genre humain, et Pope la société : ils observaient, l'un d'un coup d'œil rapide,

l'autre d'un regard attentif. Il y a plus de dignité dans les connaissances du premier, plus d'exactitude dans celles du second.

Tous deux réussirent aussi dans la prose ; mais ici Pope n'imita point Dryden : le style de celui-ci est capricieux et varié, celui de l'autre est sage et uniforme. Dryden obéit à son esprit, Pope fait obéir le sien. Le premier est quelquefois véhément et rapide, le second est toujours sage et uniforme. Là je vois un champ inégal, diversifié dans l'abondance de sa végétation ; ici une pelouse veloutée, polie par le ciseau et nivellée par le rouleau.

Le génie, ce pouvoir qui constitue le poëte, cette qualité sans laquelle le jugement est froid et l'instruction stérile, cette énergie qui amasse, combine, étend, anime ; on peut, mais en hésitant, en accorder davantage à Dryden. Ne concluons pas cependant que Pope eut peu de génie : si Dryden a de plus

beaux passages, il n'a pas de meilleurs poëmes.

Dans son vol, Dryden est plus élevé; Pope est plus soutenu dans le sien; l'éclat de l'un est plus brillant, la chaleur de l'autre plus durable. Dryden souvent surpasse votre attente, Pope ne la trompe jamais; enfin on lit Dryden avec une fréquente admiration, et Pope avec un continuel délice.

JOHNSON, écrivain d'un jugement sage et austère, préférait, par goût, l'élévation négligée de Dryden, à la perfection laborieuse de Pope. Il instruit bien le procès et le juge mal; il caractérise parfaitement les deux auteurs, mais il laisse Dryden trop près de Pope. La postérité et l'Europe ont mis l'élève bien au dessus du maître. En Angleterre, Pope est sans cesse réimprimé; dans toutes les langues savantes, toutes ses œuvres sont traduites

en prose, et plusieurs de ses poëmes sont traduits en vers : Dryden ne partage point ces honneurs. Pour moi, je suis tenté de dire que Dryden est un grand poëte ; mais que Pope est le dieu même de la poésie.

Lady MONTAGU.

In beauty, and wit,
No mortal as yet
To question your empire has dar'd. *

POPE.

La littérature anglaise était au plus haut degré de sa splendeur ; Pope, Swift, Addison, Congreve, Parnell, Gay, Rowe, Steele, Arburthnot et quelques autres l'enrichissaient de nouvelles productions, lorsque Georges I[er]. monta sur le trône. Charles Montagu, lord Halifax, qui venait d'être nommé ministre d'état, présenta à la cour sa jeune cousine, l'épouse de M. Wortley Montagu.

* En beauté, en esprit,
nul mortel encore
n'a osé douter de votre empire.

Une figure charmante, un esprit aimable, des grâces sans prétention, des connaissances sans pédanterie, attirèrent bientôt une foule d'adorateurs. Elle pouvait dire alors comme l'héroïne d'une de ses églogues de ville :

For me the patriot has the house forsook,
And left debates to catch a passing look;
For me the soldier has soft verses writ;
For me the beau has aim'd to be a wit;
For me the wit to nonsense was betray'd;
The gamester has for me his dun delay'd;
And overseen the card he would have play'd;
The bold and haughty, by success made vain,
Aw'd by my eyes, have trembled to complain,*

*Pour moi le patriote a quitté le parlement,
et laissé les débats pour attraper un regard au passage;
pour moi le militaire a composé des vers tendres;
pour moi l'élégant a visé au bel esprit;
pour moi le bel esprit a dit des bévues;
le joueur a trompé pour moi l'espoir d'un créancier,
et oublié la carte qu'il voulait jouer;
l'audacieux, l'arrogant, fier de ses succès,
intimidé par mes yeux, tremble en exprimant sa plainte;

The bashful squire, touch'd by a wish unknown,
Has dar'd to speak with spirit not his own,
Fir'd by one wish, all did alike adore.*

Lady MONTAGU, Roxana.

Parmi ces adorateurs, Pope fut un des plus tendres et des plus empressés. Il s'informa quelle était cette jeune dame, et apprit que lady Marie Pierrepont, fille aînée du duc de Kingston, avait reçu, dans son enfance, l'éducation que l'on donne à un jeune seigneur; qu'elle savait le grec, le latin, l'italien, le français; qu'elle avait, à douze ans, composé une *héroïde de Julie à Ovide*, où l'on trouve ces quatre jolis vers :

Of that soft passion, when you teach the art,
In gentle sounds, it steals into the heart;**

---

* l'écuyer honteux, pressé d'un desir inconnu,
a osé parler avec un esprit qui n'était pas le sien;
enflammés d'un même desir, tous adoraient également.

** De cette douce passion, quand vous enseignez l'art,
par des vers charmans elle se glisse dans le cœur;

With such sweet magic does the soul surprise,
'Tis only taught us better by your eyes.*

Lady MONTAGU, Julia to Ovid.

Il apprit enfin qu'elle avait, à quinze ans, traduit du grec la morale d'Epictète.

Lady Montagu avait alors vingt-quatre ans, et Pope vingt-six; mais elle joignait aux grâces de l'esprit celles de l'extérieur, dont Pope était privé. Il lui adressa les seuls vers galans qu'il ait jamais composés pour une femme.

Dès ce moment ils se lièrent d'une intimité aussi tendre que Pope pouvait l'inspirer. Elle avait inventé un genre nouveau d'églogues, où les interlocuteurs, au lieu d'être des bergers et des bergères, sont des seigneurs et des dames de la cour. Elle les confia à Pope qui lui donna quelques conseils; mais elle le

* et elle surprend l'âme par une si douce magie,
que rien ne peut mieux l'inspirer, excepté vos yeux.

pria de ne pas les corriger : « car, lui » dit-elle, on vous attribuera tout ce » qu'il y aura de bon ; ce qu'on trouvera » mauvais, restera sur mon compte. »

Ces pastorales de ville sont au nombre de six ; une pour chaque jour de la semaine. On en attribue une à Pope, et une autre à Gay ; elles sont cependant toutes imprimées dans les œuvres de lady Montagu.

M. Wortley Montagu fut nommé ambassadeur à la Porte ; et sa femme résolut de quitter une cour où elle avait à peine brillé deux ans, et de le suivre dans ce long voyage. Elle se rendit en Turquie par la Hollande, l'Allemagne et la Bohême, écrivant à sa sœur la comtesse de Marr, à d'autres dames d'un rang distingué, et à Pope, ce qui la frappait davantage dans les différentes villes où elle s'arrêtait.

Ses peintures des mœurs européennes paraissent aujourd'hui moins fidèles, parce que ces mœurs ont changé. La

justesse de ses relations sur les mœurs turques est contestée ; d'autres voyageurs ne sont point d'accord avec elle ; mais une femme, et sur-tout une jeune et jolie femme, observe différemment qu'un homme : ce qui frappe l'attention de l'une, attire à peine les regards de l'autre ; et tout ce qu'elle rapporte peut être vrai, quoiqu'inaperçu par ceux qui ont été depuis en Turquie.

Achmet III régnait alors et avait quitté Constantinople pour résider à Andrinople, dont le séjour lui plaisait davantage.

On peut ranger, parmi les mensonges imprimés, l'anecdote suivante : curieuse de voir l'intérieur du sérail du grand seigneur, lady Montagu essaya de gagner le chef des eunuques. Celui-ci avertit son maître qui, ayant un égal desir de voir la belle anglaise, convint avec l'eunuque qu'il feindrait de se laisser corrompre et l'introduirait en secret sous les habits d'une des femmes du

sérail. Le projet s'exécute; lady Montagu parcourt l'intérieur du harem; le sultan paraît tout à coup; elle se mêle aux autres femmes; mais il l'aperçoit, feint de la prendre pour une de ses esclaves, et lui jette le mouchoir. La position était critique; la loi punissait de mort tout étranger qui entrait dans le sérail; l'ambassadrice d'Angleterre fut forcée de paraître partager l'erreur du grand turc et d'être un moment la sultane favorite. On ajoute qu'instruit de cet accident, son mari se sépara d'elle à l'amiable.

Ses mémoires et ses lettres ne disent absolument rien de cette histoire. Elle continua à vivre avec son mari; et lorsque, vingt-neuf ans après, elle alla, sans lui, demeurer en Italie, elle eut toujours avec lui une correspondance très-amicale.

Pendant son ambassade, Pope lui écrivit des lettres dictées par une admiration vivement sentie. Après deux ans

d'absence, elle revint à Londres, et il l'engagea à acheter une maison de campagne, auprès de la sienne à Twickenham.

Ses lettres et ses poésies n'étaient pas encore imprimées et n'étaient connues que d'un petit cercle d'amis : elle n'avait encore que la réputation d'une femme jolie et aimable, lorsque son nom acquit tout à coup un grand éclat dans toute l'Europe.

L'inoculation, ce préservatif si simple d'une maladie si dévastatrice, l'inoculation qui, depuis près d'un siècle, a sauvé un nombre incalculable de victimes, c'est à une jolie femme de trente ans qu'on en doit l'introduction en Angleterre, en France, en Russie et chez toutes les nations européennes. Elle l'avait vue pratiquer en Turquie, et seule, à force de soins, de persévérance, luttant contre les préjugés du peuple, l'entêtement des médecins, la superstition des dévots, elle parvint à

rendre à l'humanité ce service immortel; et si la vaccine, trop récente encore pour être bien jugée, remplit un jour toutes les espérances qu'elle donne, la vaccine, qui n'est qu'un autre genre d'inoculation, sera due en quelque sorte à lady Montagu.

Cet évènement fut célébré par les poëtes, et, entre autres, par le distique suivant :

High o'er each sex in double empire sit,
Protecting beauty, and inspiring wit.*

Anonymous.

Tranquille, heureuse, admirée dans une cour dont elle faisait l'ornement, recherchée de tous les gens d'esprit, aimée du plus grand poëte de l'Angleterre, lady Montagu composait, par délassement, quelques vers qui portent

---

*Bien au dessus des deux sexes, dominent par un double empire,
la beauté protectrice et l'esprit inspirateur.

l'empreinte d'une âme élevée et sensible, aimante, mais fière; susceptible d'une grande passion, mais dédaignant les manèges de la coquetterie et les caprices de l'amour. Elle écrivait sans prétention, sans recherche, avec autant d'insouciance que Pope mettait de soin et de correction à revoir, à polir ses ouvrages.

Cependant elle a quelque chose de la manière de son ami; son vers a à peu près la même construction, le même jeu d'antithèse et de saillie inattendue. J'ai parlé de la pièce de vers où elle se peint elle-même. Je citerai une hymne très-courte à la lune:

Thou, silver Deity of secret night,
  Direct my footsteps thro' the woodland shade,
Thou conscious witness of unkown delight,
  The lover's guardian, and the muse's aid! *

---

* Toi, déité argentée de la discrète nuit,
  dirige mes pas sous l'ombre des bois;
toi, indulgent témoin des plaisirs inconnus,
  gardienne des amans et protectrice des muses!

By thy pale beams I solitary rove,
　　To thee my tender grief confide;
Serenely sweet, you gild the silent grove,
　　My friend, my goddess and my guide.
E'en thee, fair queen, from thy amazing height,
　　The charms of young Endimion drew;
Veil'd with the mantle of concealing night,
　　With all thy greatness, and thy coldness too.*

Lady MONTAGU, hymn to the Moon.

Cependant Georges I[er]. meurt; un nouveau règne amène un nouveau ministère; lord Hervey devient chambellan de Georges II. Déjà lié avec lady Montagu, il se lie plus intimement. Pope en conçoit de l'ombrage; et une amitié de douze ans se change en une froideur

---

* à la pâle lueur de tes rayons j'erre solitaire,
　　et te confie mes tendres soucis.
Doucement sereine, tu dores les bosquets silencieux,
　　toi, mon amie, ma divinité et mon guide.
Mais toi-même, belle reine, de ton étonnante hauteur,
　　les charmes du jeune Endymion surent t'attirer,
voilée sous le manteau propice de la nuit
　　avec ta grandeur et ta froideur aussi.

qui dégénère bientôt en une animosité violente. Lady Montagu cessa de le voir, et dit un jour en plaisantant : qu'on avait eu raison de l'appeler dans son enfance le petit rossignol..... *All sound and no sense* (du son et point de sens).

Ce propos, répété au plus irritable des poëtes, le rendit furieux. Il s'en vengea par ces deux vers de sa première satire imitée d'Horace :

From furious Sapho scarce a milder fate,
P-x'd by her love, or libell'd by her hate. *

POPE, satire I.

Il maltraita encore plus le lord Hervey dans sa satire à Arburthnot.

Hervey associa son ressentiment à celui de lady Montagu ; ils composèrent ensemble une satire que l'on est fâché de trouver dans les œuvres de cette dame.

---

* De la furieuse Sapho attendez à peine un sort plus doux :
empoisonné par son amour, ou diffamé par sa haine.

Quoiqu'elle soit bien versifiée, que la vigueur des expressions y égale l'énergie des pensées, elle rebute par la violente acrimonie qui l'a dictée; tous les traits portent sur la difformité extérieure de Pope.

Depuis cette rupture, où le tort était à peu près égal des deux côtés, lady Montagu demeura encore douze ans en Angleterre. Elle en avait près de cinquante lorsque sa santé lui fit desirer d'aller habiter l'Italie, d'où elle revint à soixante-douze ans mourir à Londres.

Le recueil de ses lettres a été imprimé et traduit dans plusieurs langues. Lady Montagu n'a point ces grâces naturelles, cet aimable abandon de madame de Sévigné; mais son style, plus soutenu, traite d'objets plus intéressans. L'une laisse couler sa plume au gré des saillies de son esprit et des mouvemens de son cœur, l'autre écrit sous la dictée du jugement et de la réflexion; la française plaisante et amuse, l'anglaise raisonne

et instruit : l'une, d'un crayon vif et léger, dessine de jolis petits tableaux ; l'autre trace, d'un pinceau sage et noble, de belles peintures morales ou politiques. Heureux qui pourrait raconter un voyage comme lady Montagu, et une anecdote comme madame de Sévigné !

Mais celle-ci, peu instruite, aimant peu les sciences et la littérature, ne se mêlait à la cour de Versailles que des petites intrigues du jour ; l'autre, sachant plusieurs langues et cultivant avec succès la poésie et les belles-lettres, joua un plus grand rôle à la cour de St. James. Elle est à la fois la Sévigné et la Deshoulières des Anglais ; enfin elle est le Pope des femmes poëtes de l'Angleterre.

VOLTAIRE.

TO LADY HERVEY.

Hervey, would you know the passion
  You have kindled in my breast?
Trifling is the inclination
  That by words can be express'd.
In my silence see the lover;
  True love is by silence known:
In my eyes you'll best discover
  All the power of your own.*

VOLTAIRE.

On sera peut-être surpris de trouver Voltaire parmi les poëtes anglais; mais si l'on conteste qu'il en ait acquis le droit

---

A LADY HERVEY.

*Hervey, voulez-vous connaître la passion
  que vous avez allumée dans mon sein?
Bien légère est l'inclination
  qui par des mots peut être exprimée.
Dans mon silence voyez l'amant;
  l'amour vrai se connaît au silence:
dans mes yeux vous découvrirez mieux
  tout le pouvoir des vôtres.

par ces huit vers anglais qu'il composa pendant son séjour à Londres, on me saura gré du moins de les avoir cités, puisqu'on ne les trouve point dans ses œuvres. Lady Hervey, à qui il les adressa, était une des plus aimables femmes de la cour de St. James, et mère du célèbre comte de Chesterfield.

Obligé de quitter la France, Voltaire alla à Londres en 1726, et y reçut l'accueil le plus distingué du roi Georges I[er]. et de la princesse de Galles, qui fut, depuis, la reine Caroline, épouse de Georges II. Il alla voir tous les gens de lettres et, entre autres, Pope qui rechercha d'abord son amitié. Mais, un jour qu'il l'avait invité à dîner, Voltaire se permit des plaisanteries si libres sur la religion, que la mère de Pope, catholique comme son fils, fut obligée de quitter la table. Pope, qui chérissait sa mère, cessa, dès ce moment, de voir Voltaire, et le regarda même comme un espion.

Voltaire fut intimement lié avec lord Bolingbroke, à qui il dédia Brutus, et avec Falkener, alors négociant et depuis ambassadeur, à qui il dédia Zaïre.

Il resta à Londres ou à la campagne de Falkener, près de deux ans, et travailla avec beaucoup d'ardeur à apprendre la langue et à lire les meilleurs ouvrages. Il composa, en anglais, les *Lettres philosophiques* et l'*Essai sur la poésie épique* qu'il fit ensuite imprimer en français avec la Henriade.

Se trouvant un jour dans une société de littérateurs, il critiquait vivement l'allégorie de Milton sur le péché et la mort dans le Paradis perdu ; Young fit sur le champ ces deux vers qu'il eut cependant l'honnêteté de ne pas lui montrer :

You are so witty, so profligate and thin,
At once we think you Milton, death, and sin.*

* Vous êtes si spirituel, si licencieux et si maigre, que nous vous croyons à la fois Milton, la mort et le péché.

Voltaire comparait les anglais à un tonneau de leur forte bierre : « *The* » *froth at top*, *dregs at bottom*, *but the* » *middle excellent* (La mousse dans le » haut, la lie au fond, mais le milieu » excellent). »

Il disait à Lyttleton, en parlant du peuple anglais :

Capricious, proud, the same axe avails
To chop off monarch's heads or horse's tails.*

VOLTAIRE.

La fortune de Voltaire a toujours été une espèce d'énigme ; il la dut en partie à ses ouvrages et en jetta les fondemens en Angleterre. Il fit imprimer à Londres la première édition de la *Henriade*, et la proposa par souscription. Le roi, la princesse de Galles, les seigneurs de la cour, des négocians, des hommes de lettres s'empressèrent de signaler leur

* Capricieux, fier, il se sert de la même hache pour couper la tête des rois et la queue des chevaux.

générosité envers un étranger fugitif et persécuté dans sa patrie.

Voltaire témoigna peu de reconnaissance à ses premiers bienfaiteurs. Il profita des ouvrages de Shakespeare, de Milton, de Pope, et ne cessa de les tourner en ridicule. A la manière dont il parle de la littérature anglaise, on croirait qu'il n'en avait qu'une connaissance très-superficielle ; et comme cela est difficile à supposer dans un homme qui, avec son étonnante facilité, a passé deux ans à Londres, et parlait si bien la langue qu'il pensait, dit-il lui-même, en anglais, je ne vois, dans ses jugemens sur la littérature anglaise, que la faiblesse qu'il eut toujours de déprécier les ouvrages des autres, pour rehausser le mérite des siens : qui lira attentivement la critique du *Jules Cæsar* de Shakespeare, n'y verra que l'éloge de *la mort de Cæsar* de Voltaire. Il ne traita pas mieux Shakespeare et Pope, que Corneille et Boileau.

Un gentilhomme anglais alla voir Voltaire à Ferney, et prenant congé de lui : « J'espère, lui dit-il, que vous » ferez encore un voyage à Londres ? » = Après ma mort, répondit Voltaire : » il y a tant de revenans dans la tragédie » de Macbeth, pourquoi ne serais-je pas » du nombre ? »

Sherlock, qui écrivit des lettres pleines d'esprit et de goût sur un voyage qu'il fit en France, caractérise ainsi Voltaire : « Il a pris, dit-il dans sa quatrième lettre, » l'or de Shakespeare, de Virgile, de » Corneille, de Racine, de l'Arioste et » de Pope, et l'argent de Lafare, de » Chaulieu, de Fontenelle et d'Hamil» ton ; il les a refondus ensemble dans » le creuset de son cerveau : il en est » résulté un métal qui n'est ni de l'or, » ni de l'argent ; c'est de l'airain, mais » de l'airain de Corinthe. »

SAVAGE.

No mother's care
Shielded my infant innocence with prayer;
No father's guardian hand my youth maintain'd,
Call'd forth my virtues, or from vice restrain'd.*

SAVAGE, the Bastard.

ANNE, comtesse de Macclesfield, vivait très-mal avec son mari et desirait vivement s'en séparer. Elle crut qu'un aveu public d'adultère serait le moyen le plus expéditif d'obtenir sa liberté. Elle se déclara enceinte du comte Rivers.

On imagine bien que son mari fut

---

* Les soins d'une mère
n'ont point protégé mon innocente enfance par des prières;
la main protectrice d'un père n'a point soutenu ma jeunesse,
excité mes vertus ou écarté de moi le vice.

aussi empressé qu'elle d'obtenir le divorce. Un arrêt du parlement cassa son mariage, annulla son contrat, et déclara illégitimes les enfans de sa femme, à qui il restitua sa fortune qui était très-considérable. Elle eut, ainsi que son époux, la faculté de faire un nouveau choix; elle en profita et épousa presque aussitôt..... le colonel Brett.

Pendant la procédure, elle accoucha d'un fils que le comte Rivers reconnut. N'ayant aucune raison de douter de la sincérité de la déclaration, il lui donna son nom; mais malheureusement il le laissa au soin de sa mère. Il pensa que la liberté et la fortune dont elle jouissait lui feraient traiter, avec la plus grande tendresse, l'enfant qui avait contribué à cette heureuse existence.

Il est difficile de trouver les motifs qui peuvent contre-balancer l'affection naturelle d'une mère, et quel intérêt peut la rendre injuste et cruelle envers l'être innocent à qui elle a donné le

jour. La honte et la pauvreté ont excité quelques malheureuses à abandonner, à détruire même leurs enfans ; mais comment supposer qu'une femme qui a proclamé ses fautes, à qui la clémence des lois a conservé une fortune immense, n'envisagerait son enfant qu'avec ressentiment et horreur ; qu'elle se réjouirait de le voir lutter contre la misère ; qu'elle chercherait toutes les occasions d'augmenter ses infortunes, et qu'avec une implacable cruauté, elle le persécuterait depuis la première heure de sa vie jusqu'à la dernière.

A peine était-il né, qu'elle l'éloigna de sa vue et le confia au soin d'une pauvre femme, à qui elle ordonna de l'élever comme son propre fils, en lui défendant expressément de jamais lui donner connaissance de ses parens.

Tel fut le commencement de la vie de Richard Savage. Né avec des prétentions légales à la grandeur et à la richesse, il fut, dans le court espace de

deux mois, illégitimé par le parlement, désavoué par sa mère, condamné à la pauvreté, à l'obscurité, et lancé sur l'océan de la vie pour être englouti par des bancs de sable ou brisé contre des rochers.

Cette femme dénaturée ne put rendre les autres aussi cruels qu'elle. Sa mère, lady Mason, prit un engagement avec la nourrice pour payer l'éducation de l'enfant. Sa marraine, mistress Lloyd, seconda lady Mason et regarda toujours Savage avec une tendresse que la barbarie de sa mère rendait bien nécessaire: mais la mort de cette dame, qui arriva lorsqu'il avait à peine dix ans, fut une des infortunes de son enfance. Elle lui avait fait un legs de trois cents livres de rente : personne ne réclamant pour lui, ce legs fut éludé par les exécuteurs testamentaires.

Savage ne fut pourtant pas encore entièrement abandonné; lady Mason lui continua ses soins et le fit placer dans

une petite école, dans laquelle il fut reçu sous le nom de sa nourrice.

Savage fut dès-lors initié dans la littérature, fit ses classes avec une rapidité étonnante et obtint des succès extraordinaires.

Pendant qu'il cultivait ses heureuses dispositions, que son génie se développait, son père, le comte Rivers, tomba malade et, en peu de tems, termina sa vie. Il avait souvent demandé des nouvelles de son fils et avait toujours été trompé par des réponses évasives; mais à la fin de ses jours il voulut absolument savoir ce qu'il était devenu. La mère, ne pouvant plus long-tems se refuser à ses desirs, se détermina à une imposture qui devait enlever à jamais tout espoir à ce malheureux enfant. Elle déclara qu'il était mort. C'est peut-être le seul exemple d'un mensonge inventé par une mère pour priver son fils d'un bien qui lui était assigné, auquel elle-même ne pouvait prétendre, et qui fut

perdu pour lui, sans aucun profit pour elle. Le comte légua à d'autres les six mille livres sterling (cent cinquante mille francs) qui étaient d'abord dans son testament pour Savage.

La même cruauté qui avait excité cette femme à priver son fils du bien de son père, lui fit former le projet de s'en débarrasser pour toujours, de le dévouer à l'esclavage, en l'envoyant secrètement aux plantations américaines; mais elle en fut empêchée par lady Mason. Elle prit donc le parti de l'ensevelir dans la pauvreté et l'obscurité, et le plaça apprentif chez un cordonnier.

Probablement Savage aurait fait des souliers et des bottes, si une découverte inattendue ne lui eût fait quitter cette profession. Sa nourrice, qui l'avait toujours traité comme son propre fils, vint à mourir. Parmi ses papiers, il trouva des lettres de lady Mason qui l'informèrent de sa naissance et du nom de sa mère. Il crut avoir droit à ses bontés

et à ses richesses ; mais ni ses lettres, ni l'intercession de ses amis ne purent éveiller la tendresse maternelle ; mistress Brett refusa de le voir et ne voulut lui accorder aucuns secours.

Savage avait été si touché en apprenant sa naissance, et avait un si grand desir de connaître sa mère, qu'il se promenait tous les soirs, pendant plusieurs heures, devant la porte de sa maison, espérant que quelque hazard heureux la lui ferait appercevoir. Mais ses assiduités, son respect et toute sa tendresse ne purent adoucir le cœur de sa mère, ni lui ouvrir sa bourse. Réduit à la plus extrême misère, n'ayant aucun état, obligé de chercher quelque moyen d'existence, il devint auteur par nécessité.

Londres était alors occupé par des disputes théologiques ; Savage fit un pamphlet contre l'évêque ; il en rougit ensuite et en supprima tous les exemplaires. Il essaya un genre d'ouvrage plus

lucratif, et à dix-huit ans il offrit au théâtre une comédie empruntée de l'espagnol, qui fut refusée par les comédiens : il l'abandonna à Bullock qui y fit quelques légers changemens et la fit jouer sous le titre de : *La femme est une énigme*; mais elle ne rapporta rien au véritable auteur. Il ne fut pas découragé, et donna, deux ans après, l'*Amour sous un voile*, comédie pareillement tirée du théâtre espagnol, mais avec aussi peu de profit que l'autre, quoiqu'elle fût reçue et jouée : l'auteur n'obtint d'autre avantage que la connaissance de sir Richard Steele et de Wilks. Il fut encouragé et secouru par eux. Le premier disait que ses infortunes, son mérite et sur-tout l'inhumanité de sa mère devaient lui faire trouver un père dans chaque homme bon et généreux. Il accorda toute sa confiance à Savage. Quelques anecdotes donneront une idée du caractère de ce patron : Steele appelle un jour Savage d'un air mystérieux, lui dit

de venir le trouver de très-bonne heure le lendemain. Savage est exact au rendez-vous : on monte en voiture, on part, on arrive à Hyde-Park-Corner, et l'on s'arrête dans une mauvaise taverne; les auteurs se retirent dans une chambre particulière; sir Richard informe alors son ami qu'il veut publier un pamphlet, et qu'il l'a amené pour l'écrire. Ils se mettent à l'ouvrage; sir Richard dicte et Savage écrit jusqu'au dîner. Savage est fort étonné de la frugalité du repas. Il demande du vin qui lui est accordé à regret. Après dîner, on continue le travail, et le pamphlet fini, il veut partir ; mais à son grand étonnement, sir Richard lui dit qu'il n'avait pas d'argent pour payer, et qu'il fallait que le pamphlet fût vendu pour solder l'aubergiste. Savage fut obligé d'aller offrir aux libraires leur nouvelle production pour deux guinées qu'il obtint avec peine. Steele avait trouvé ce moyen d'éviter, pendant un jour, ses

créanciers et de dîner du prix de la brochure.

Une autre fois, Steele invita beaucoup de personnes à dîner. Elles furent surprises de la quantité de monde à sa livrée qui entourait sa table. Lorsque le vin et la gaieté eurent banni la cérémonie, on lui demanda pourquoi il avait tant de domestiques. Il répondit franchement qu'il voudrait bien en être débarrassé ; que c'étaient des gens de justice qui devaient faire saisir et vendre ses meubles ; qu'il avait imaginé, ne pouvant s'en défaire, de les décorer de sa livrée. Ses amis s'amusèrent beaucoup de cet expédient et payèrent ses dettes.

Sous un tel tuteur, Savage ne prit pas des leçons de prudence et de frugalité : il aurait probablement évité une partie de ses malheurs, s'il avait possédé ces deux qualités.

Cependant les bontés de sir Richard ne se bornaient pas à de simples amitiés ; il lui donnait des appointemens, et

voulut former avec lui une espèce d'alliance, en lui faisant épouser sa fille naturelle, à qui il comptait donner mille livres sterling (vingt-cinq mille francs). Steele était très-prodigue de promesses; mais la manière dont il conduisait ses affaires, le rendait souvent incapable d'exécuter ses bonnes intentions. N'ayant pu donner la somme convenue, le mariage fut retardé. Peu de tems après, on l'informa officieusement que Savage le tournait en ridicule, parlait avec légèreté et mépris de ses belles promesses. Steele, extrêmement irrité, rompit toute alliance, lui retira ses appointemens, et ne voulut plus le recevoir. Il fut de nouveau abandonné à la fortune, sans autre ami que Wilks, homme qui, s'il ne mérite pas beaucoup d'éloges comme acteur, mérite au moins d'être loué pour ses vertus. Wilks ne voyait pas un infortuné sans chercher à le secourir. Il prit notre auteur sous sa protection, et non-seulement vint à son

secours, mais, tant qu'il vécut, il lui continua ses bons offices. Ce fut par lui que Savage obtint de sa mère cinquante livres sterling et une promesse de cent cinquante. Mais il était du destin de cet infortuné que tout ce qu'on espérait pour son avantage, ne réussirait jamais. Sa mère éprouva des pertes dans le commerce de la mer du Sud, et ayant été trompée dans son attente, elle refusa de payer ce que peut-être elle n'avait accordé que dans l'espoir d'une nouvelle fortune.

Vivant aux dépens de Wilks, Savage fut d'abord très-assidu au théâtre et prit ensuite un goût si excessif pour cet amusement, que pendant plusieurs années il ne passait pas une représentation sans y aller; cela lui fit connaître tous les acteurs, entre autres, M^rs. Oldfield, qui prenait grand plaisir à causer avec lui et qui, touchée de ses malheurs, lui fit une pension de cinquante livres sterling (douze cents francs). Cet acte

de générosité était entièrement dû à son bon cœur. Savage déclara qu'il ne l'avait jamais vue seule et ne lui avait jamais parlé qu'au théâtre. A sa mort, il perdit une amie et sa pension; mais il conserva pour elle une éternelle reconnaissance : il en porta le deuil comme d'une mère; il ne pouvait souffrir qu'on attaquât sa mémoire. Dans son *Wanderer*, il prit occasion de vanter sa beauté; il lui semblait que ne pas faire mention de sa bienfaitrice, ce serait une apparence d'ingratitude.

Wilks lui procura les bienfaits du duc de Dorset, qui le regardait comme un noble infortuné qu'il était de son devoir de secourir; mais il eut la douleur d'apprendre que sa mère s'occupait de lui ôter cette ressource. Elle s'efforçait de détruire tout le bien qui pouvait lui arriver, et elle ne réussissait que trop souvent.

Les bontés de ses amis devenant insuffisantes, l'espoir d'augmenter ses moyens lui fit faire de nouvelles connaissances

et de nouvelles dépenses. Il s'efforça de travailler encore pour le théâtre : une comédie ne lui ayant pas réussi, il essaya si son génie serait plus heureux dans la tragédie, et choisit l'histoire de sir Thomas Overbury, sujet très-bon pour le théâtre ; mais peut-être un peu trop récent. Il n'y ajouta pas toutes les fictions nécessaires ; son esprit, naturellement ami de la vérité, ne put se résoudre à la violer sur des faits certains et qui n'étaient pas assez loin de son tems.

Pendant qu'il travaillait à cette tragédie, sans logement, sans argent pour payer sa nourriture, il n'avait, pour étudier, que les champs et les rues. Avait-il composé quelques scènes, il s'arrêtait dans une boutique, demandait une plume et de l'encre, et écrivait sur un papier ramassé par hazard.

Un ouvrage écrit dans un tel dénûment ne peut être parfait ; ses défauts

ne peuvent être imputés qu'à sa triste situation. Il eut encore assez de peine à faire recevoir et jouer sa tragédie, dans laquelle il remplit lui-même le rôle d'Overbury. Son peu de succès lui fit, par la suite, regretter d'être monté sur le théâtre : il chercha à effacer son nom de la liste des acteurs, sur les exemplaires de sa tragédie. Il fut plus heureux dans la publication de ce même ouvrage : le génie qui perçait, malgré les défauts et les embarras que sa profonde misère et les tracasseries de Cibber, directeur du théâtre, lui suscitèrent, lui procura la connaissance et l'estime de plusieurs personnes recommandables par leur rang, leurs vertus et leur esprit. Dans sa préface, il fut forcé de louer les brillantes qualités de Mr. Theophile Cibber; mais, sur la fin de sa vie, il en fut si fâché, qu'il ne pouvait voir lire cet ouvrage par un de ses amis, sans le lui arracher.

La représentation, l'impression et la

dédicace lui valurent environ cent livres sterling (cent louis), ce qu'il regardait comme une très-grande fortune, n'ayant jamais possédé une si forte somme.

Il eut aussi un protecteur généreux dans Mr. Aaron Hill, qui faisait un journal, appelé *the Plain dealer* (l'Honnête homme). Cet auteur écrivit quelques lignes touchantes sur les infortunes de Savage et sur les cruautés de sa mère, et les inséra dans son journal comme de Savage même; son but était de favoriser une souscription des poëmes de Savage, auxquels il avait joint quelques pièces, une, entre autres, intitulée l'*Homme heureux*.

La souscription fut ouverte; le prix devait être déposé dans un café; en peu de jours, à sa grande surprise, Savage y trouva soixante-dix guinées. Il fit, dans la préface, un court récit de ses infortunes avec une gaieté d'imagination que le succès de la souscription avait probablement occasionnée.

Il dédia ce petit volume à lady Wortley Montagu, qu'il flattait sans délicatesse et sans réserve. On peut faire la même observation à toutes ses dédicaces; ses louanges sont contraintes et forcées; ce sont des complimens entassés les uns sur les autres, sans grâce ni ordre; il semble n'avoir écrit que pour la lecture de ses patrons, et avoir oublié le naturel et l'élégance.

Bientôt après, la mort du roi lui fournit un autre sujet de poëme; Savage entra en lice et eut l'honneur de remporter le prix sur tous ses compétiteurs.

Pendant que sa gloire s'augmentait, que la fortune était moins sévère pour lui, un évènement affreux mit sa réputation et sa vie en danger. Un soir, il entre dans un café avec deux amis; on leur indique un cabinet où était une compagnie prête à sortir; un des amis veut entrer sur le champ; la dispute s'échauffe, les armes sont tirées, et Savage blesse à mort James Sinclair, un

des adversaires. Arrêté avec ceux qui l'accompagnaient, il est conduit en prison; interrogé comme assassin, convaincu de ce crime, ou plutôt de ce malheur, Savage n'avait plus d'espoir que dans la clémence de la cour. Ses amis s'empressèrent de la solliciter. Sa mère, toujours prompte à le persécuter, s'y opposa avec un acharnement inconcevable. Elle l'accusa d'être, un jour, peu après la découverte de sa naissance, entré chez elle, monté dans son appartement, et d'avoir voulu la tuer. La reine, quand elle fut sollicitée en faveur de Savage, répondit qu'elle ne pouvait demander la grâce d'un homme qui avait été capable de former le dessein d'assassiner sa mère.

L'infortuné allait périr, si ses malheurs n'avaient attiré la pitié de lady Hertford, qui résolut de le sauver. Elle eut une audience de la reine; lui raconta la série des cruautés de lady Macclesfield, l'invraisemblance d'une action

aussi affreuse. La médiation de cette aimable comtesse réussit, et Savage obtint sa grâce.

Pendant son emprisonnement, résigné à la mort, il se conduisit avec une fermeté et une égalité d'esprit qui confirmèrent et augmentèrent l'estime de tous ceux qui admiraient déjà ses ouvrages.

Les premières circonstances de sa vie furent connues et rendues publiques ; elles excitèrent la compassion générale, et lui procurèrent de fréquens secours ; ce qui le mit à même d'assister Grégory, son compagnon d'infortune ; et lorsqu'il eut sa liberté, il ne trouva pas le nombre de ses amis diminué. Peu de jours après, il rencontra dans la rue une femme qui avait déposé contre lui avec beaucoup de malignité, et qui néanmoins lui confia qu'elle était dans la misère ; il partagea avec elle la seule guinée qui lui restait.

L'humanité et la bienfaisance sont les qualités qui distinguaient Savage ;

il ne prenait jamais avantage de la faiblesse de ses adversaires, n'attaquait jamais personne sans défense ; tous les malheureux étaient sûrs de sa compassion ; s'il ne les assistait pas de son argent, il tâchait d'adoucir leurs peines par la sympathie et l'amitié ; mais lorsque son cœur n'était pas ému par la vue de la misère, il était vindicatif ; il ne pouvait oublier, ni pardonner. Il parla toujours avec colère de Page, un de ses juges qui avait conclu contre lui, et fit, peu de tems avant sa mort, une satire pour s'en venger.

On sera peut-être bien aise de savoir comment Savage parle lui-même de ce fatal évènement où il manqua de perdre l'honneur et la vie : il ne pouvait passer pour un meurtrier, mais il n'était pas tout à fait innocent. Il fit un poëme qu'il publia plusieurs années après, dans lequel il se reproche cette malheureuse affaire, assure qu'il regrette et regrettera toujours d'avoir ôté la vie à un homme ;

mais il tâche d'illustrer sa position en rappelant les fautes des hommes les plus estimables.

Habitué à vivre des bienfaits de ses amis, ne sachant jamais ce qu'il possédait, ayant souvent des secours inattendus, Savage passait sa vie entre la misère et l'abondance; presque toujours pauvre, quelquefois riche; tout ce qu'il recevait étant des dons du hazard, il n'était pas tenté d'épargner, parce qu'il espérait et comptait même sur de nouvelles faveurs. Accoutumé à des plaisirs qu'il ne pouvait pas toujours se procurer, la jouissance d'un jour lui faisait passer des semaines entières mourant de froid et de faim.

L'expérience lui fit enfin desirer d'avoir un revenu fixe. La soumission et les prières ayant été inutiles auprès de sa mère, il commença à perdre cette tendresse qu'il avait pour elle, et qui avait résisté à ses cruautés. Il la considéra enfin comme une implacable ennemie, que son sang seul pouvait

satisfaire : il la menaça donc de publier toute sa conduite dans une satire, si elle ne consentait à lui faire une pension. Cet expédient réussit, soit que la honte existât encore où la vertu était éteinte, soit que sa famille, plus délicate qu'elle, la forçât d'y consentir. Lord Tirconnel lui promit de le garantir des mauvais desseins de sa mère, le reçut chez lui comme un membre de la famille, et lui fit deux cents livres sterling (deux cents louis) de pension.

Ce fut, dit Johnson, *the golden part* (la partie dorée) de la vie de Savage ; son existence était brillante, sa dépense considérable, ses connaissances étendues ; il était choyé, caressé par tous ceux qui croyaient avoir du génie et du goût : admirer Savage était une preuve de discernement, le connaître un titre à la réputation poëtique ; la foule était excessive lorsqu'il paraissait dans un endroit public ; son approbation était ce qu'il y avait de plus glorieux.

Combien le génie est puissant quand il est favorisé par la fortune! Les hommes accordent volontiers à cette dernière ce qui n'est dû qu'au premier, et sont ravis lorsqu'ils trouvent l'occasion de satisfaire leur vanité en faisant leur devoir.

C'est à cette époque de prospérité qu'il composa le *Poëte à louer*, poëme où il attaquait plusieurs des écrivains baffoués par Pope dans sa *Dunciade*. Dans cet heureux tems, il publia aussi *the Wanderer* (le Vagabond), poëme moral. Il regardait cet ouvrage comme son chef-d'œuvre. Pope lui dit, lorsqu'il lui demanda son opinion, qu'il avait été content à la première lecture, qu'il avait eu du plaisir à la seconde, et qu'à la troisième il avait été enchanté. Ayant un jour besoin d'argent, il vendit une copie de cet ouvrage dix guinées. Peut-être l'aurait-il donné pour une somme plus faible encore.

Il prodigua, dans une dédicace, mille louanges exagérées à lord Tirconnel;

mais, renvoyé de chez lui, il rétracta bientôt ses éloges. Cètte querelle devint tous les jours plus amère ; ils se reprochaient l'un et l'autre beaucoup de torts: Savage disait que lord Tirconnel ne l'avait renvoyé que pour ne plus lui payer ce qu'il lui avait promis ; il convenait cependant que ce seigneur l'avait souvent exhorté à régler sa manière de vivre, à ne pas passer toutes les nuits dans les tavernes, et lui avait demandé quelquefois sa société ; mais il regardait cela comme une tyrannie, ne pouvait souffrir qu'on attentât ainsi à sa liberté et qu'il fût obligé de passer son tems dans la compagnie d'un homme aussi nul, aussi insignifiant et aussi injuste. Il oubliait, que dans sa dédicace, il avait vanté son humanité, sa générosité, sa candeur et sa pénétration.

Pendant son intimité avec lord Tirconnel, il fit une très-jolie pièce de vers sur le rétablissement de la santé de lady Tirconnel. La Gaieté, attristée de

la maladie de cette dame, va chercher sa sœur la Santé, la trouve sur le haut des montagnes, jouissant de la fraîcheur d'un printems perpétuel; les Zéphirs du matin folâtraient autour d'elle. Elle lui raconte sa peine, lui demande des secours, sans lesquels la Gaieté va disparaître du monde. La Santé promet son assistance, et toutes deux partent à travers les nuages et vont imprégner les eaux de Bath de nouvelles vertus, par lesquelles Belinde est guérie.

Cette querelle et cette séparation d'avec lord Tirconnel, le replongèrent dans l'infortune. Comme la prudence n'était pas une des vertus qui le distinguaient, il n'avait pris aucune précaution pour l'avenir. Savage, comme frappé du tonnère, privé de tous ses amusemens, semblait avoir rêvé le bonheur. Cette circonstance lui fit connaître ses amis et ses ennemis; il vit par leur conduite combien la fortune embellit le génie: il n'excita plus la même compassion; il

avait joui de ses avantages avec trop peu de modération ; il n'avait pas cherché à conserver ses protecteurs ; il avait irrité les uns, négligé les autres.

Sa décadence fut un triomphe pour ses rivaux ; tous ceux qui lui avaient fait la cour sans succès, lui rendirent tous les mépris qu'ils avaient soufferts, et ceux qui en avaient reçu des bienfaits, les oublièrent. Les effets du ressentiment sont bien plus certains que ceux de la reconnaissance : on oublie les bienfaits, on se souvient des injures.

Dans ce retour au malheur et à la misère, il ne trouva pas le monde aussi disposé à le secourir ; son histoire, quoiqu'aussi malheureuse, était moins touchante, parce qu'elle était plus connue : elle ne lui procurait plus de nouveaux amis ; les anciens croyaient avoir fait assez pour lui.

La fierté de Savage ne pouvait se déterminer à solliciter une réconciliation

avec lord Tirconnel, au contraire, il rendait reproches pour reproches, injures pour injures ; la supériorité de son esprit suppléait au désavantage de sa fortune. Ce triomphe flattait sa vanité sans diminuer ses besoins ; il manquait de tout et ne se plaignait pas : il était né pour supporter la misère avec courage, plutôt que pour jouir de la fortune avec modération.

Il se crut libre de publier les indignes procédés de sa mère, et composa le *Bâtard*, poëme dont le début est remarquable par la vivacité des saillies et l'énumération pompeuse des avantages d'une basse naissance, et dont la fin est remplie de sentimens pathétiques et du récit de ses infortunes.

La vigueur de ses vers, la nouveauté du sujet, la notoriété de l'histoire lui procurèrent un grand succès ; les éditions se multiplièrent avec une étonnante rapidité. Sa mère était aux eaux de Bath, lorsque la réputation de ce

poëme se répandit. Elle ne pouvait aller dans un endroit public ou traverser une promenade sans entendre répéter malignement quelques lignes du Bâtard ; ce qui l'obligea de quitter Bath, et d'aller se cacher dans la foule à Londres. Savage eut la satisfaction de trouver que s'il n'avait pu changer sa mère, il avait au moins su la punir.

Cinq éditions de ce poëme auraient dû l'enrichir ; mais les libraires ne se piquaient pas de générosité envers les auteurs pauvres et malheureux. Forcé de chercher d'autres ressources, il sollicita la place de poëte lauréat, vacante par la mort d'Eusden. Le roi annonça d'abord l'intention de la lui accorder ; mais tel était le destin de Savage, que malgré la volonté du roi, il fut désappointé dans son projet : le lord chambellan avait disposé du laurier en faveur de Colley Cibber. Savage adressa alors à la reine une petite pièce de vers sur le jour de sa naissance, *Birth day*, et

prit le titre de *Volontaire lauréat*. Quoiqu'il n'eût pas présenté ses vers à la cour, la reine eut la bonté de lui envoyer un billet de banque de cinquante livres sterling (douze cents francs) et de lui faire dire par le lord North and Guilford, qu'elle avait été charmée de ses vers, qu'elle avait saisi l'occasion d'en lire quelques lignes au roi qui lui permettait d'écrire sur le même sujet tous les ans, avec promesse d'un présent de pareille somme chaque année.

Ravi des faveurs qu'il recevait et de celles qu'il espérait, Savage se considérait comme un favori de la reine, et croyait avoir bientôt un établissement avantageux; il continua donc à prendre le titre de *volontaire lauréat*.

La conduite de Savage devint plus bizarre que jamais : à peine il eut reçu cette pension, qu'il changea son billet de banque, disparu et trompa toutes les recherches de l'amitié ou de la curiosité. Enfin il reparut *pennyless* (sans

le sou) comme auparavant. Il fit de même chaque année, assurant qu'il se retirait pour se livrer uniquement à l'étude.

Sa politesse et son esprit lui procurèrent encore des amis qui sollicitèrent sir Robert Walpole, alors ministre, et obtinrent la promesse de la première place vacante qui n'excédrait pas deux cents livres sterling. Savage se crut encore une fois riche; mais il fut encore une fois trompé, et continua d'être malheureux, sans habitation, se passant très-souvent de dîner, réduit à chercher, les nuits, un asyle dans d'affreux repaires ouverts aux vagabonds, ou dans des caves, parmi des libertins de la plus vile populace; quelquefois il manquait même de la petite pièce de monnaie nécessaire pour payer ces horribles refuges; alors il se promenait dans les rues jusqu'à ce que fatigué, il se couchait, en été, sur le devant des boutiques, et, l'hiver, avec les pauvres sur les cendres d'une

verrerie. C'est là que l'auteur du *Wanderer* passait des nuits et des jours que la nature avait destinés à de hautes spéculations, à des études utiles ou à des conversations agréables et instructives; ainsi vivait un écrivain dont les sentimens élevés, les conceptions vastes, les observations profondes pouvaient aider l'homme d'état; un écrivain qui pouvait, par ses idées de vertu, éclairer le moraliste; par son éloquence, influencer le sénat et, par sa délicatesse, policer les cours.

On doit, pour la justification de l'humanité, observer que ce n'était pas toujours par la négligence et la froideur de ses amis que Savage se trouvait dans le malheur; il était réellement très-difficile de le maintenir dans l'aisance; les secours d'argent devenaient inutiles; à peine reçus, ils étaient dépensés dans les tavernes.

Il recomposait, sur un plan absolument nouveau, son ancienne tragédie

d'Overbury, lorsque la mort de la reine entraîna la perte de sa pension. Il parut d'abord peu sensible à ces deux évènemens; mais le jour de la naissance de cette princesse, il fit paraître un poëme sur sa mort. Ce rapprochement parut heureux; il y avait du sentiment et de la délicatesse à jetter des fleurs sur la tombe de sa bienfaitrice le jour consacré par l'usage à lui offrir des bouquets. Dans cette petite pièce, il faisait adroitement souvenir le roi de sa pension; mais il la réclama ensuite près du ministre Walpole avec tant d'insolence, qu'il ne put rien obtenir.

Sa profonde misère, publiquement connue, engagea ses amis à faire un nouvel effort. Le produit d'une souscription de cinquante livres sterling fut employé à l'envoyer à Swansea; mais rien ne put l'y retenir long-tems. Il se préparait à retourner à Londres; ses amis s'y opposèrent fortement. Pope, son principal bienfaiteur, lui proposa

de confier sa tragédie à Thomson et Mallet, deux de ses meilleurs amis, qui la feraient représenter et lui en enverraient le produit. Il rejetta cette proposition avec mépris, traita la conduite de ses amis de perfide, d'inhumaine; il ne les regardait plus que comme des persécuteurs qui l'avaient confiné dans un coin, et réduit à un salaire à peine suffisant aux premières nécessités de la vie.

Il partit d'abord pour Bristol où il fut très-bien reçu. On fit pour lui une collecte de trente livres sterling. Heureux s'il avait été assez raisonnable pour partir pour Londres; mais il alla encore dépenser son argent dans les tavernes et n'eut bientôt plus un habit décent pour se présenter. Enfin, un soir, il fut arrêté pour une dette de huit livres sterling. Conduit chez l'officier de police, il ne put donner de caution, et fut mené en prison. Savage prit gaiement son parti. Il écrivit à un de ses amis : « Jamais je » n'ai joui d'autant de tranquillité : j'ai

» une chambre particulière où je me » livre à mes amusemens poétiques ; » je suis tout à moi ; si ma personne » est captive, ma pensée peut s'égarer » sur de vastes et d'utiles sujets ; et si, » au lieu d'un oiseau de *Newgate*, je » pouvais m'appeller un oiseau des » muses, je serais très-content. Je » chante librement dans ma cage, quel- » quefois sur le ton plaintif du rossignol, » d'autrefois avec le joyeux ramage du » pinson. »

Il fut traité par Mr. Dagge, directeur de la prison, avec égard et humanité, et mangea à sa table. On lui permettait de recevoir des visites, et même de prendre l'air dans la campagne.

Quand il eut passé six mois en prison, il reçut une lettre de Pope qui lui reprochait la plus noire ingratitude. Savage fit une solennelle protestation de son innocence ; mais il parut inquiet et tourmenté de cette accusation. Quelques jours après, il tomba malade. N'ayant

pas le moyen de se procurer des secours, son état devint très-alarmant. Il fit appeler le geolier et le pria d'approcher de son lit; mais, après un instant de silence, il étendit sa main défaillante et fit entendre avec peine qu'il ne se rappelait plus ce qu'il avait à dire : c'est fini, fut tout ce qu'il put prononcer. Il mourut le lendemain et fut enterré aux dépens du geolier.

MOORE.

O thou, for whom my lyre I string,
Of whom I speak, I think, and sing!
Thou constant object of my joys,
Whose sweetness every wish employs!
Thou, dearest of thy sex, attend
And hear the lover and the friend! *

MOORE, the lover and the friend.

J'AI hésité quelque tems à mettre Moore au rang des poëtes anglais les plus distingués; je m'y suis enfin déterminé par le plaisir que m'ont fait ses fables et par celui qu'elles paraissent faire au public, puisqu'il y a peu d'ouvrages qui ayent été plus souvent réimprimés.

* O toi, pour qui j'accorde ma lyre,
toi dont je parle, à qui je pense, que je chante;
toi, l'objet constant de mes plaisirs,
dont la douceur remplit tous mes vœux;
toi, la plus chérie de ton sexe, arrête
et écoute l'amant et l'ami!

Peut-être ai-je été séduit par le titre : Moore les a intitulés : *Fables pour les dames*.

Moore, comme il le dit lui-même dans les vers dont j'ai tiré l'épigraphe ci-dessus, était leur amant et leur ami. Il les aime sans les gâter ; loue leurs vertus en blâmant leurs défauts ; admire leurs attraits sans approuver leurs caprices ; sévère sans rudesse, galant sans fadeur, il les caresse et les gronde ; heureux de les trouver belles et aimables, il veut encore les voir vertueuses et raisonnables. C'est ainsi qu'il s'annonce lui-même à la princesse de Galles :

The moral lay, to beauty due,
I write, fair excellence, to you ;
Truth under fiction I impart,
To weed out folly from the heart ;*

---

* Ces fables morales, dues à la beauté,
aimable princesse, c'est à vous que je les dédie.
Je cache la vérité sous la fiction,
et veux du cœur déraciner la folie ;

And shew the paths that lead astray
The wand'ring nymph from wisdom's way.*

MOORE, fable I.

Certes il aimait les femmes, celui qui disait :

To weaker woman God assign'd
That soft'ning gentleness of mind,
That can, by sympathy, impart
Its likeness to the roughest heart;
Her eyes with magic power endued
To fire the dull, and awe the rude;
His rosy fingers on her face
Shed lavish every blooming grace; **

---

* et montrer les sentiers qui entraînent
la nymphe égarée hors du chemin de la sagesse.

** A la femme plus faible Dieu assigna
cette douce aménité d'esprit
qui, par sympathie, sait inspirer
la même douceur au cœur le plus sauvage.
Il doua ses yeux d'un pouvoir magique
pour enflammer l'insensible, intimider l'audacieux.
De ses doigts de roses, sur sa figure,
il prodigua toutes les grâces séduisantes,

And stamp'd, perfection to display,
His mildest image on her clay.*

MOORE, fable 8.

Mais c'est être tendre sans adulation, que de dire aux dames :

A fop will say the di'mond dies
Before the lustre of your eyes;
But I, who deal in truth, deny
That di'monds shine when you are by.
When zephirs o'er the blossoms stray,
And sweets along the air convey,
Sha'n't I the fragrant breeze inhale,
Because you breathe a sweeter gale?**

---

*et imprima, pour déployer la perfection,
sa plus douce image sur le limon dont il la pétrit.

**Un fat dira que le diamant s'éteint
devant le lustre de vos yeux;
mais moi, ami de la vérité, je nie
que le diamant ne brille pas auprès de vous.
Quand le zéphir voltige sur les fleurs,
et porte leurs parfums dans les airs,
me refuserai-je à respirer leur encens,
parce que votre souffle est plus doux?

Sweet are the flowers, that deck the field,
Sweet is the smell the blossoms yield,
Sweet is the summer gale that blows,
And sweet, tho' sweeter you, the rose.*

MOORE, fable 9.

Le plus grand tort que les anglais reprochent à Moore, c'est de n'être pas gai. Il a, en effet, moins d'enjouement que le fabuliste GAY, dont j'ai parlé plus haut. N'écrivant que pour un sexe, il a nécessairement rétréci sa carrière ; ses sujets sont un peu uniformes ; toujours des leçons de sagesse, de décence, de fidélité, toujours des sorties contre la coquetterie, la vanité, la jalousie ; ses vers ont la douce faiblesse du sexe dont il s'occupe, et n'ont pas la mâle liberté du sexe qu'il oublie ; ses fables enfin sont trop féminines, et peut-être paraîtront-elles plus aimables.

---

* Elles sont douces les fleurs qui ornent nos prairies,
elle est douce l'odeur qu'exhalent nos jardins,
il est doux le vent frais qui souffle en été,
elle est douce la rose, quoique vous soyez plus douce.

Moore a fait quelques autres poésies détachées : une *épître à la pauvreté*, dont il fait l'éloge en la priant de s'éloigner de lui ; le *Procès de Selim*, pièce ironique et ingénieuse, où Lyttleton, premier lord de la trésorerie, ayant pour accusateur la calomnie, et pour juge la faction, entend la liste de ses crimes qui sont tous les services qu'il a rendus à sa patrie, et reçoit enfin cette sentence :

The court ordains
That ribbald pamphlets do pursue you
And lies and murmurs to undo you ;
With every foe that worth procures
And only virtue's friends be yours. *

MOORE, the trial of Selim.

Il composa en outre deux comédies et une tragédie qui eurent du succès.

---

* La cour ordonne
que les sots pamphlets vous poursuivent,
que les murmures et les calomnies vous assiègent ;
ayez tous les ennemis que le mérite attire,
et n'ayez pour amis que ceux de la vertu.

Fils d'un marchand de drap peu riche, Moore vécut d'abord du produit de sa plume. Il adressa ses vœux à miss Hamilton qui aimait la poésie et qui devint amoureuse du poëte. Elle écrivait à une de ses amies :

Would you think it, for the fault I must own,
Your Jenny, at last, is quite covetous grown:
Though millions fortune should lavishly pour,
I should be wretched, if I had not MORE. *

Elle continue ce jeu de mot dans six stances, et finit par celle-ci :

You will wonder, my girl, who this dear one can be,**

---

* Le croiriez-vous, car je dois avouer la faute,
votre Jenny, enfin, est devenue tout à fait avare :
la fortune m'accordât-elle libéralement des millions,
je serais malheureuse, si je n'avais pas { plus (1). / moore. }

** Vous vous étonnerez, ma chère, quel peut être cet amant,

(1) MOORE se prononce à peu près comme MORE, et MORE veut dire PLUS.

Whose merit can boast such a conquest as me;
But you sha'n't know his name, tho' I told you before:
It begins with an M, but I dare not say MORE.*

Mrs. MOORE.

Miss Hamilton apporta quelque fortune à son mari, et l'aida dans la composition de ses pièces de théâtre.

---

* dont le mérite peut se vanter d'une conquête comme la mienne;
vous ne saurez pas son nom, quoique je vous l'aye dit:
il commence par M, mais je n'ose dire { plus. / moore.

THOMSON.

The rolling year
Is full of thee. Forth in the pleasing SPRING
Thy beauty walks, thy tenderness and love.
Then comes thy glory in the SUMMER months
With light and heat refulgent; then thy sun
Shoots full perfection thro' the swelling year,
And oft thy voice in dreadful thunder speaks.
Thy bounty shines in AUTUMN unconfin'd.
In WINTER awful thou, with clouds and storms
Around thee thrown, tempest on tempest roll'd,
Majestic darkness! On the whirlwind's wing,
Riding sublime! *

THOMSON, seasons, a hymn.

Ces vers semblent faits pour Thomson, et c'est Thomson qui les adresse à la

* L'année dans son cours
est remplie de toi. Dans le délicieux PRINTEMS
se promènent ta beauté, ta tendresse et ton amour.
Ta gloire paraît ensuite dans les mois de l'ÉTÉ,
brillant de lumière et de chaleur ; alors ton soleil

(*La suite à la page suivante.*)

divinité. Tout ce qu'elle a créé, il a su le peindre ; il est comme la nature dans ses vers ; comme dans la nature rien de si frais que son printems, de si brûlant que son été, de si riche que son automne, de si imposant que son hiver ; comme la nature, il est dans les saisons fécond et varié, simple et sublime.

Pope dans les vers rimés, Milton dans les vers blancs semblaient avoir épuisé tous les charmes de la poésie. On croyait qu'un nouveau poëte ne pouvait plus qu'imiter l'un ou l'autre. Thomson même après eux, sut encore être original. Il se créa un genre; comme eux, il y excella; et comme eux, il eut des imitateurs, mais point d'égaux.

---

darde la perfection sur la terre fécondée,
et souvent ta voix parle dans le tonnerre.
Ta prodigalité brille dans la richesse de l'AUTOMNE.
Dans l'HIVER, que tu es imposant avec les nuages et
les tempêtes,
jettées autour de toi, et les orages roulant sur les orages;
majestueuse obscurité ! Sur les ailes de l'ouragan,
sublime, tu prends l'essor.

En traitant du poëme descriptif, j'ai parlé des beautés pittoresques de Thomson; mais il a aussi des beautés sentimentales : quelle douce naïveté, quelle simplicité touchante dans sa Lavinie :

Her form was fresher than the morning rose,
When the dew wets its leaves; unstain'd and pure,
As is the lily, or the mountain snow.
The modest virtue mingled in her eyes
Still on the ground dejected, darting all
Their humid beams into the blooming flowers;
Or, when the mournful tale her mother told
Of what her faithless fortune promis'd once,
Thrill'd in her thought, they, like the dewy star
Of evening, shone in tears. A native grace *

* Sa figure était plus fraîche que la rose du matin,
quand la rosée mouille ses feuilles; pure et sans tache
comme le lys ou la neige des montagnes.
La modeste vertu se mêlait à ses yeux
encore baissés vers la terre, et dardant
leurs humides rayons sur les fleurs naissantes.
Ou, quand sa mère lui faisait le triste récit
de ce que l'infidèle fortune lui promit autrefois,
frissonnant en elle-même, ses yeux, comme l'étoile pleine de rosée,
du soir, brillaient de pleurs. Une grâce naturelle

Sat fair proportion'd on her polish'd limbs,
Veil'd in a simple robe, their best attire,
Beyond the pomp of dress; for loveliness
Needs not the foreign aid of ornament,
But is, when unadorn'd adorn'd the most:
Thoughtless of beauty, she was beauty's self. *

THOMSON, autumn.

J'indiquerai, avec le regret de ne pouvoir les rapporter, l'éloge de l'hymen à la fin du premier chant, celui des dames anglaises à la fin du second, et sur-tout le beau passage sur les misères humaines au commencement du quatrième.

Je dirai peu de chose du poëte : sa vie est à la tête de toutes les traductions françaises des saisons. Fils d'un curé qui

---

* régnait dans une belle proportion sur ses membres
  polis,
couverts d'une simple robe, leur plus riche parure
bien au dessus de la pompe des habits, car la gentillesse
n'a pas besoin du secours étranger de l'ornement,
plus elle est sans parure, plus elle est parée :
ne pensant point à la beauté, elle était la beauté même.

laissa neuf enfans et peu de fortune, élevé par les soins d'un bienfaiteur, Thomson se destinait à l'état de son père. Ayant un jour un pseaume à traduire, son maître trouva la traduction trop poétique et l'en reprit sévèrement. Le jeune homme crut qu'il fallait opter entre le séminaire et le parnasse ; il quitta le clergé pour la poésie.

Mais en France et en Angleterre, il faut, pour être poëte, habiter Londres ou Paris : hors de la capitale, point de bons vers. Le jeune Thomson quitta donc sa province, n'ayant pour toute fortune, pour toute recommandation que son Hiver, et l'hiver n'est pas ce qu'il y a de mieux pour voyager.

Arrivé à Londres, Thomson avait besoin de souliers. Il proposait son poëme, qui forme à présent le dernier chant des saisons, à tous les libraires. Tous étaient froids comme son sujet. Enfin l'un d'eux l'acheta à bas prix et commençait à s'en

repentir, lorsqu'un homme de lettres, nommé Whatley, le lut par hazard, en devint enthousiaste et le prôna de maison en maison. L'oreille du public s'accoutuma à ce genre de poésie jusqu'alors inconnu; les beautés de l'ouvrage furent senties, et les éditions s'en succédèrent rapidement.

Encouragé par ce succès, il adressa, à Robert Walpole, un *poëme* de deux cents vers *sur Newton*. On ne peut célébrer plus dignement un plus grand homme. Quelques vers donneront une idée de l'ouvrage :

He, first of men, with awful wing pursued
The comet through the long elliptic curve,
As round innumerous worlds he wound his way;
Till, to the forehead of our evening sky

---

* Le premier d'entre les hommes, d'un vol sublime, il poursuivit
la comète à travers sa longue courbe elliptique,
à mesure qu'elle voyage autour de mondes innombrables;
jusqu'à ce qu'au front de notre ciel le soir

Return'd, the blazing wonder glares anew,
And o'er the trembling nations sheds dismay.*

THOMSON, on Newton.

Soit que Thomson eût projetté, dès le principe, un poëme sur les saisons, soit que le succès de celle de l'hiver lui donnât l'idée de traiter les trois autres, il fit paraître l'*Été* et, peu après, un poëme politique, intitulé l'*Angleterre*. Ce dernier fit peu d'honneur à son talent et beaucoup de tort à sa fortune. Cet ouvrage, dirigé contre le ministère, rangea Thomson dans le parti des Whigs et lui fit perdre tout espoir d'obtenir une place.

L'année suivante, il publia le *Printems*; l'*Automne* ne parut que trois ans après.

Il avait, dans l'intervalle, composé *Sophonisbe*, tragédie dont les répétitions eurent un succès si grand, qu'il devint nuisible à celui de la représentation.

---

* revenant, le phénomène en feu brille de nouveau, et répand l'effroi sur les nations tremblantes.

Thomson suivit ensuite le fils du chancelier Talbot dans ses voyages, pendant lesquels il composa un poëme en cinq parties, intitulé *Liberté*. « J'es-
» sayai, dit Johnson, de lire ce poëme
» quand il parut ; j'y renonçai bientôt
» et n'ai plus fait depuis de nouvelles
» tentatives : je n'en dirai donc ni bien,
» ni mal. »

La mort des deux Talbot lui ôta ses ressources et ses espérances. Vers ce tems, le prince de Galles, mécontent du ministère, se laissa entraîner à une rupture ouverte avec la cour, se mit à la tête de l'opposition et rechercha les Whigs. Thomson lui ayant été présenté, il l'interrogea sur l'état de ses affaires. « Elles sont, lui répondit-il, dans une
» posture plus poétique que jamais. » Le prince lui accorda une pension de cent livres sterling (cent louis).

Les Torys, tout-puissans, avaient obtenu une loi qui les autorisait à arrêter tous les pamphlets qui leur déplaisaient.

Ils défendirent la représentation de la tragédie d'Agamemnon que Thomson venait d'achever. Londres plaignit l'auteur des *Saisons*, de l'*Angleterre* et de la *Liberté*; mais un ministériel observa qu'il avait pris une *liberté* qui ne pouvait plaire à l'*Angleterre* en aucune *saison*.

Sept ans après, parut sa tragédie de *Tancrède et Sigismonde*, qui eut un véritable succès et est restée au théâtre.

Enfin il venait d'achever le *Château de l'indolence*, celui de ses ouvrages qu'il avait le plus travaillé, lorsqu'il mourut d'un rhume négligé. Le lord Lyttleton lui avait fait obtenir, quelque tems auparavant, une place de trois cents livres sterling (plus de sept mille francs).

Une jeune dame disait, un jour, à Savage, ami intime de Thomson : « A » en juger par les saisons, votre ami » devait être tendre amant, bon nageur » et très-sobre. = Ne jugez pas, lui » répondit Savage, un auteur sur ses

» œuvres : Thomson n'a jamais été
» amoureux que de toutes les femmes,
» il n'est peut-être jamais entré dans
» l'eau froide, et il indulgeait tous les
» goûts qui étaient à sa portée. »

Des quatre chants qui composent les saisons, leur auteur préférait celui de l'automne, peut-être parce que c'était le dernier achevé; peut-être aussi, ce qui est assez ordinaire, parce que le public préférait les trois autres.

Percival Stockdale, son éditeur et son admirateur, observe qu'après avoir lu plusieurs fois ce poëme, il a été très-embarrassé pour classer entre elles les saisons, « l'hiver, dit-il, excita une
» admiration plus vive, parce que le
» genre et l'auteur paraissaient pour la
» première fois; l'automne fit moins de
» plaisir, parce que cette saison prête
» moins aux grands effets de la nature
» et de la poésie. Mais où tout est
» beau, comment faire un choix? »

Lord Lyttleton a dit, de Thomson, que ses œuvres contenaient:

No line which, dying, he could wish to blot.*

---

* Pas une ligne, qu'en mourant, il eût voulu effacer.

YOUNG.

Fate, drop the curtain; I can lose no more! *

Le génie, ce don céleste, cette inspiration divine, cet attribut le plus beau, le plus étonnant que l'homme ait reçu de la Divinité, celui qui le rapproche le plus d'elle, qui le rend créateur comme elle, pourquoi faut-il qu'il brille si rarement sur la terre? Dans cette foule d'hommes illustres, et justement illustres, pourquoi faut-il que l'on compte si peu d'hommes de génie? Dans cette brillante succession de poëtes qui honorent l'Angleterre, Shakespeare, Milton, Young et Thomson sont peut-être les seuls qui eurent ce pouvoir créateur, ce génie qui est à lui-même

* Destin, tire le rideau; je n'ai plus rien à perdre!

son modèle et son guide, qui ne suit de lois que celles qu'il se donne; Pope même, plus grand poëte qu'eux tous, ne l'eut pas, à moins que l'on n'admette aussi le génie de la perfection.

Mais, pour s'élever aux cieux, le génie n'a qu'un chemin tracé; s'il le manque, il s'égare. Souvent méconnaissant la carrière où la nature l'appelle, il essaye plusieurs routes jusqu'à ce qu'il rencontre celle qui doit le conduire à l'immortalité.

Tel fut Young: à vingt-sept ans, il fait paraître un poëme rimé sur le *Jugement dernier;* il donne ensuite trois tragedies, et n'est encore qu'un auteur ordinaire; sept satires réunies sous le titre de la *Passion universelle* ou l'*Amour de la gloire*, obtiennent plus de succès, sans le placer encore au premier rang des poëtes satiriques; il fallut que le malheur vint enfin lui révèler son génie.

Il avait épousé M[rs]. Lee, veuve et mère d'une fille mariée à M[r]. Temple.

Young vit mourir ces deux jeunes époux qu'il aimait d'une tendresse de père. Peu après, la mort vint frapper sa femme dans ses bras.

Le malheur agit fortement sur les âmes fortes : Young pleure, mais ses larmes sont immortelles; il s'isole de la société où rien ne l'attache plus, s'enfonce dans les tombeaux de l'église dont il est pasteur, rentre dans son cabinet, place une mèche sépulcrale dans une tête de mort qui lui sert de lampe, et, seul avec sa douleur, compose ces plaintes célèbres que bientôt toute l'Europe lira avec un attendrissement mêlé de terreur.

Que dis-je! il n'est pas seul :

O! lost to virtue, lost to manly thought,
Lost to the noble sallies of the soul!
Who think it solitude, to be alone. *

---

* Oh, il est mort à la vertu, mort aux mâles pensers,
mort à toutes les nobles saillies de l'âme!
celui qui regarde comme une solitude d'être seul.

Communion sweet! communion large and high!
Our reason, guardian Angel, and our God!
Then nearest these, when others most remote;
And all, ere long, shall be remote, but these.*

YOUNG, night 3.

Suivons-le dans sa promenade favorite: un cimetière:

The man, how blest, who, sick of gaudy scenes!
(Scenes apt to thrust between us and ourselves!)
Is led by choice to take his favourite walk
Beneath death's gloomy, silent, cypress shades,
(Unpierc'd' by vanity's fantastic ray;)
To read his monuments, to weigh his dust, **

---

* Douce société! haute et grande société!
notre raison, notre ange gardien, notre Dieu!
d'autant plus près que tout le reste est plus éloigné,
et tout, bientôt, s'éloignera pour jamais, excepté eux.

** L'homme, qu'il est heureux, quand, fatigué des scènes brillantes,
scènes qui s'interposent entre nous et nous-mêmes,
il est conduit, par son choix, à sa promenade favorite,
sous l'ombre des obscurs et silencieux cyprès de la mort!
impénétrables au rayon fantastique de la vanité,
pour lire ses monumens, peser sa poussière,

Visit his vaults, and dwell among the tombs! *

YOUNG, night 5.

C'est là, c'est dans le séjour de la mort, qu'il pense à l'immortalité; il s'écrie:

Immortal! what can strike the sense so strong,
As this the soul! it thunders to the thought;
Reason amazes; gratitude o'erwhelms;
No more we slumber on the brink of fate;
Rous'd at the sound, th'exulting soul ascends,
And breathes her native air; and air that feeds
Ambition high, and fans ethereal fires;
Quick kindles all that is divine within us;
Nor leaves one loitering thought beneath the stars.**

YOUNG, night 6.

---

visiter ses voûtes et habiter parmi les tombeaux.

* Immortel! qui peut frapper aussi fort les sens
que ce mot frappe l'âme! il tonne à la pensée;
attère la raison; accable la reconnaissance;
nous ne sommeillons plus sur les bords de la tombe;
réveillée par ce son, l'âme triomphante s'élève
et respire son air natal; cet air qui nourrit
la noble ambition, excite les flammes célestes;
allume tout ce qu'il y a de divin en nous,
et ne laisse pas une pensée ramper sous les astres.

Comment Letourneur, qui a si bien traduit les nuits d'Young, qui en a fait, pour ainsi dire, un ouvrage original, a-t-il pu rejetter de ses nuits ce passage qui me paraît sublime, et le reléguer dans les notes (1) où il a réuni, dit-il, tout ce qui lui a paru commun ou trivial? Il est vrai qu'il n'a rendu ces neuf vers que par de longues périphrases. Ma traduction littérale est à peine française; mais j'ai préféré faire bien sentir toute la force des pensées et des expressions d'Young.

Mes citations se multiplient malgré moi; un charme irrésistible m'entraîne; il faut m'arrêter, il faut me refuser à transcrire ces lignes sacrées, les plus sublimes qu'ait tracées la main de l'homme; ces lignes qui semblent écrites sous la dictée de l'Être suprême.

Sans doute les trois premières nuits sont plus intéressantes, plus touchantes

(1) Notes de la huitième nuit.

que les autres, parce que l'auteur y pleure sa femme, son fils et sa fille adoptifs; les sentimens en sont plus doux, plus naturels; mais, dans les autres nuits, son génie se déploie avec plus de pompe et de magnificence. La sixième et la septième démontrent l'immortalité de l'âme avec une force de raisonnement et d'expression digne du plus beau, du plus grand sujet que l'esprit humain puisse traiter. Il faut les lire, mais en entier, mais dans l'original: Young ne peut être bien lu que dans Young; toute traduction l'affaiblit.

Letourneur, en traduisant Young, a fait un très-bel ouvrage, et une traduction très-infidèle, qui pourtant n'est pas une simple imitation. Letourneur n'a pas une phrase qui ne soit prise dans Young; mais, s'emparant des neuf complaintes qu'il trouva trop inégales en longueur (1), il les distribua en

(1) La première a quatre cents vers; la seconde, sept cents; la cinquième, mille; la septième, quinze cents; et la neuvième, deux mille quatre cents.

vingt-quatre nuits plus égales, rassembla, sous un même titre, des passages qui lui parurent analogues entre eux, et, se servant des mêmes matériaux, changea l'ordonnance de l'édifice.

Qui peut s'en plaindre? Young? Letourneur a achevé sa réputation. Les anglais? il leur a appris tout le mérite d'un auteur dont ils n'avaient peut-être pas assez admiré le génie. Les français? ils ont dévoré sa traduction qui honore leur littérature.

Lisons donc Letourneur; mais nous n'aurons pas encore lu Young.

Colardeau, qui n'a fait que versifier la prose de Letourneur, a pâli, a éteint l'original: ses vers sont doux et coulans, mais sans force, sans élévation.

Young, dans ses complaintes, ne nomme que quatre personnes: le jeune Temple, époux de sa belle-fille, c'est lui qu'il vit mourir le premier et qu'il

pleura sous le nom de Philander; Mrs. Temple, la douce et aimable Narcissa qu'il emmena mourante en France, et que ses mains paternelles enterrèrent furtivement; sa femme qu'il aimait tendrement, mais dont le trépas, moins prématuré, prêtait moins à la réflexion et à la poésie; enfin un Lorenzo, à qui il s'adressa dans toutes ses complaintes; c'est un personnage purement allégorique, un homme du monde, une espèce de Lovelace qu'il veut convertir.

On s'est vainement épuisé à chercher si ce Lorenzo avait existé; on n'a trouvé aucun ami d'Young, aucun homme de sa connaissance à qui ce caractère fût applicable. Quelques personnes ont voulu prouver que c'était son propre fils; cette opinion a été réfutée victorieusement.

Il est vrai qu'il vit ses espérances trompées par Frédéric Young, son fils unique. Mécontent de sa conduite dans

sa jeunesse, il le bannit de sa présence. Inflexible depuis à ses prières, il ne voulut jamais le revoir, pas même au moment de sa mort, quoiqu'il le laissât héritier d'une fortune assez considérable.

L'auteur des nuits, plus qu'octogénaire, composa un poëme en petits vers sur la *résignation* : c'est la dernière lueur d'une lampe qui s'éteint. Il mourut au même âge que Voltaire; seul trait de ressemblance qu'ils eurent entre eux.

Young n'eut jamais de modèle. Dans les trois volumes qui composent ses œuvres poétiques, on ne trouve pas un vers imité des anciens ou des modernes, pas une pensée dont l'idée première soit due à un autre. Dans chacun de ses poëmes, son style est différent : ennemi de l'imitation, il semble craindre de s'imiter lui-même. Dans la satire, Pope ressemble à Horace, Dryden à Perse,

Johnson à Juvénal; Young ne ressemble à aucun de ces six auteurs : dans ses nuits, tout est neuf, extraordinaire, tout semble surnaturel ; son génie le transporte dans les cieux ; il écrit sous la dictée de l'Être suprême ; YOUNG est le NEWTON de la poésie.

DODSLEY.

I love the man, I love him from my soul,
Whom neither weakness blinds, nor whims control;
With learning blest, with solid reason fraught;
Who slowly thinks, and ponders every thought;
Yet conscious to himself how apt to err,
Suggests his notions with a modest fear;
Hears every reason, every passion hides,
Debates with calmness, and with care decides;
More pleas'd to learn, than eager to confute:
Not victory, but truth, his sole pursuit. *

DODSLEY, modern reasoning.

Les beaux jours de la poésie anglaise sont finis; nous ne verrons plus paraître

---

* J'aime du fond de mon cœur, j'aime l'homme
que la faiblesse n'aveugle point, que le caprice n'égare pas;
riche en connaissances, solide en raison;
qui pense lentement, et pèse chaque pensée;
et convaincu pourtant combien il est sujet à errer,
expose ses notions avec une modeste crainte;

(*La suite à la page suivante.*)

d'aussi grands poëtes que ceux dont Young vient de terminer la liste. Nous rencontrerons cependant quelques écrivains qui, sans s'élever comme eux au sommet du Parnasse, ont encore obtenu quelques faveurs des Muses. De ce nombre est Dodsley : il semble s'être peint lui-même dans les vers que je viens de citer; heureux d'être à la fois, d'un semblable portrait, le peintre et le modèle.

Dodsley était laquais chez M[rs]. Lowther, lorsqu'il fit paraître quelques poésies sous le titre modeste de *la Muse en livrée* (the Muse in livery), et les dédia à sa maîtresse.

Dans ce premier essai était une *épître à Pope*, assez courte et assez jolie pour être citée en entier. Elle donnera une

---

écoute toutes les raisons, écarte toutes les passions,
discute avec calme, avec attention décide ;
plus charmé d'apprendre que pressé de réfuter :
ce n'est pas la victoire, mais la vérité qu'il poursuit.

idée du caractère et du style de l'auteur; on verra qu'il cherche à imiter celui à qui il s'adresse, et qu'il réussit :

ON GOOD AND ILL NATURE.

On virtue's cause to draw a daring pen,
Defend the good, encounter wicked men;
Freely to praise the virtues of the few,
And boldly censure the degenerate crew;
To scorn, with equal justice, to deride
The poor man's worth, or sooth the great one's pride;
All this was once good nature thought, not ill;
Nay; some there are so odd to think so still;
Old-fashion'd souls! Your men of modern taste,*

SUR LA BONTÉ ET LA MÉCHANCETÉ.

* Dans la cause de la vertu, prendre hardiment la plume,
défendre les bons, braver les méchans;
louer librement les vertus du petit nombre,
et censurer courageusement la foule dégénérée;
dédaigner, avec une égale justice, de railler
le mérite du pauvre ou de flatter l'orgueil des grands;
tout cela s'appelait autrefois bonté et non méchanceté,
et même il y a encore des gens assez bizarres pour penser ainsi;
gens de mode surannée! Vos hommes du goût moderne,

Are with new virtue, new politeness grac'd.
Good-nature has now chang'd her honest face,
For smiling flattery, compliment, grimace;
Fool grins at fool, each coxcomb owns his brother
And thieves and sharpers compliment each other.
To such extent good-nature now is spread,
To be sincere is monstrously ill bread;
An equal brow to all is now the vogue,
And complaisance goes round from rogue to rogue.
If this be good — 'tis gloriously true,
The most ill-natur'd man alive is you.*

DODSLEY, to POPE.

L'hommage flatta Pope : dès ce moment

---

* sont favorisés d'une nouvelle vertu, d'une nouvelle politesse :
la bonté aujourd'hui a changé son honnête figure
en sourire flatteur, en compliment, en grimace;
le fou sourit au fou, chaque fat avoue son frère,
les voleurs se complimentent mutuellement;
la bonté a pris maintenant une telle extension,
qu'être sincère, c'est être monstrueusement mal élevé;
voir tout le monde du même œil, c'est la mode du jour,
et la complaisance circule de fripon en fripon.
Si c'est là être bon..... il est glorieusement vrai
que le plus méchant homme du monde, c'est vous.

il prit intérêt à la muse domestique; et lorsque Dodsley lui apporta, quelque tems après, une petite comédie intitulée: *the Toy-shop* (la Boutique de bijoux), pièce à tiroirs qui a été imitée depuis sur presque tous nos théâtres, charmé de la simplicité du plan et de la finesse de la satire, Pope devint le patron de l'auteur, se chargea de faire représenter la pièce et la vit obtenir beaucoup de succès.

Savage eût mangé en huit jours le produit de cet ouvrage; Dodsley, plus sage, employa l'argent que lui valut *la Boutique de bijoux* à former une boutique de libraire. Bientôt elle devint le rendez-vous des littérateurs les plus distingués, tels que Pope, Chesterfield, Lyttleton, Spenser, Glover, Shenstone, Johnson. En peu d'années il fut le premier libraire de Londres; et lorsqu'un livre nouveau était annoncé chez lui, on avait la certitude que l'ouvrage était bon.

Dodsley n'oublia jamais son premier état. Pope lui parlait un jour de Dartineuf, épicurien célèbre par ses mœurs voluptueuses : « Je le connais, répondit » Dodsley ; j'ai été son domestique. »

Sa probité, son caractère doux et aimable, ses connaissances en littérature, son discernement dans le choix des manuscrits qu'il se chargeait de faire imprimer, sa générosité envers des auteurs pauvres, lui acquirent une grande réputation. Il fit imprimer, sous le titre de : *Beautés de la poésie anglaise*, un recueil des meilleurs poëmes. Les avertissemens de dix ou douze lignes qu'il met en tête de chacun sont remarquables par la justesse et la grâce avec lesquelles il les caractérise. Il est impossible de donner, en aussi peu de mots, un jugement aussi solide et aussi ingénieux. On lui doit encore une collection estimée des anciennes pièces de théâtre, et une autre collection de poëmes en six volumes.

En devenant libraire, Dodsley ne cessa point d'être auteur; il donna encore trois comédies, dont celle intitulée : *le Roi et le Meunier de Mansfield*, eut beaucoup de succès, et *Cléone*, tragédie dont le sujet est pris de la légende de Geneviève du Brabant. Cette pièce, malgré l'opposition de Garrick qui n'y trouva point un rôle assez saillant pour lui, eut un grand nombre de représentations : M[rs]. Bellamy y fit un effet prodigieux dans le rôle de *Cleone*. Johnson met cette tragédie au dessus de toutes celles d'Otway. Le cinquième acte est éminemment pathétique.

Dodsley composa ensuite un ouvrage en prose, intitulé : *l'Économie de la vie humaine, traduit d'un manuscrit indien, écrit par un ancien bramine*. Il en vendit un nombre considérable d'exemplaires. Les éditions se sont multipliées depuis sous tous les formats : bientôt ce petit ouvrage eut de nombreuses imitations : Londres vit paraître *l'Économie des*

femmes, *l'Économie du beau sexe*, *l'Économie des deux sexes*, *l'Économie de l'esprit*; mais de toutes ces économies, la première seule enrichit son auteur.

Il fit paraître ensuite un poëme en trois chants sur l'agriculture; une ode beaucoup meilleure, intitulée: *Melpomène* ou *les régions de la terreur et de la pitié*, où l'on trouve plusieurs strophes admirables; quelques épîtres, des petites pièces anacréontiques; enfin *l'Art de prêcher*, poëme parodié sur *l'Art poétique d'Horace*.

J'ai déjà rapporté (page 121) comment quatre auteurs avaient imité le début d'Horace; voyons comment il a été traité par un cinquième:

THE ART OF PREACHING.

Should some strange poet in his piece affect
Pope's nervous style, with Cibber's jokes bedeck'd,*

L'ART DE PRÊCHER.

* Si quelqu'étrange poëte dans une pièce affectait d'orner le style nerveux de Pope avec les rebus de Cibber,

Prink Milton's true sublime with Cowley's wit,
And garnish Blacmore's Job, with Swift's conceit,
Would you not laugh? Trust me, that priest's as bad,
Who in a style now gay, now raving mad,
Gives the wild whims of dreaming schoolmen vent,
While drowsy congregations nod assent.
Painters and priests, 'tis true, great licence claim,
And by bold strokes have often rose to fame;
But vales in woods, or elephants in air,
Serve only to make fools and children stare.*

DODSLEY, the art of preaching.

Dodsley chanta en assez beaux vers la mort de Pope, son protecteur et son ami. Il lui survécut vingt ans.

---

* de mêler le sublime de Milton au bel esprit de Cowley,
et de garnir le Job de Blackmore avec la saillie de Swift,
ne ririez-vous pas? Croyez-moi, ce prêtre serait aussi fou
qui, dans un style tantôt gai, tantôt délirant,
laisse échapper les bizarres caprices des rêveurs pédantesques,
tandis que la congrégation endormie applaudit de la tête.
Les peintres et les poëtes, il est vrai, peuvent réclamer quelque licence,
et par des traits hardis élever leur réputation;
mais des vallées dans les bois, des éléphans dans les airs,
n'étonnent que les fous et les enfans.

GRAY.

Here sleep the remains of
Dorothy Gray,
Widow, the careful tender mother,
Of many children, one of whom alone
Had the misfortune to survive her. *

TELLE est l'épitaphe simple et touchante que Gray composa pour sa mère; elle donne une idée de son esprit et de son âme.

Gray fut le poëte de la mélancolie: tous ses vers ont une teinte de tristesse et de deuil: c'est une *ode à l'Adversité*; c'est *le Barde* qui, sur l'ordre donné, par Edouard Ier., d'égorger tous les

---

*Ci gît
Dorothy Gray,
mère tendre de plusieurs enfans,
dont un seul
eut le malheur de lui survivre.

poëtes de la principauté de Galles, se précipite dans les flots; ce sont *les fatales Sœurs*, divinités des Goths, qui filent et coupent la trame des guerriers; c'est *la Descente d'Odin aux enfers*, où il s'entretient avec une prophétesse; c'est enfin la fameuse élégie, *le Cimetière de village*.

Choisit-il des sujets plus rians, ses couleurs n'en sont pas moins sombres; fait-il une *ode au Printems*, ce qui le frappe dans la saison des fleurs et des amours, c'est de voir tout ce qui vole, tout ce qui rampe, tous les insectes décorés des mille livrées de la nature, courir également à la mort. Sa pièce la plus gaie est sur un petit chat qui se noie dans un bocal où sont des poissons dorés.

Elevé au collège d'Eton qu'il a célébré dans ses vers, Gray y avait contracté une liaison intime avec Richard West qui était poëte aussi. Ce dernier alla demeurer dans une autre ville. Il avait vingt-cinq ans lorsque Gray lui adressa

quelques vers. On les lui renvoya avec une lettre qui l'instruisait de la mort de son jeune ami. L'impression profonde que lui laissa cet évènement inattendu, décida son caractère.

Retiré chez sa mère, son imagination parut s'éteindre et faire place à un goût vif pour l'étude. Il se livra aux sciences et aux beaux arts, et redemanda à l'histoire, à la morale, à la peinture, à l'architecture et au jardinage, des plaisirs que l'amitié ne pouvait plus lui donner; comme notre illustre et mélancolique Rousseau, il finit par être botaniste.

Des quatorze pièces de vers qui composent toutes les œuvres poétiques de Gray, onze sont assez insignifiantes; deux autres ont partagé les littérateurs. Voici comme Johnson s'explique.

« J'arrive, dit-il, à la merveilleuse
» merveille des merveilles, *to the wonderful wonder of wonders*, aux deux
» sœurs, aux deux odes intitulées : l'une

» *les Progrès de la poésie*, l'autre *le* » *Barde*. D'abord, soit ignorance, soit » bon sens, tout le monde les dédaigna. » Depuis, quelques amateurs se sont » laissés persuader qu'ils devaient les » trouver excellentes. »

Johnson examine la première strophe de l'ode sur les progrès de la poésie. La voici :

Awake, Æolian lyre! awake,
And give to rapture thy trembling strings.
From Helicon's harmonious springs
A thousand rills their mazy progress take,
The laughing flow'rs that round them blow
Drink life and fragrance as they flow.
Now the rich stream of music winds along
Deep, majestic, smooth and strong, *

* Réveille-toi, lyre éolienne, réveille-toi,
abandonne au délire tes cordes tremblantes.
Des sources harmonieuses de l'Hélicon
mille ruisseaux suivent leurs progrès errans,
les riantes fleurs qui croisent autour d'eux
boivent, dans leur courant, la vie et les parfums.
Tantôt le riche ruisseau de musique serpente,
profond, majestueux, doux et fort,

Thro' verdant vales and Ceres' golden reign;
Now rolling down the steep amain
Headlong, impetuous, see it pour;
The rocks, and nodding groves rebellow to the roar.*

GRAY, the progress of poesy.

« Gray, c'est Johnson qui continue, » confond, dans son délire, le son qui » se répand et l'eau qui coule. *Un ruisseau de musique* peut être admis; mais » où arrive-t-il que *la musique*, quelque » *douce et forte* qu'elle soit, après avoir » visité *les vallées fleuries*, *roule en bas* » *des précipices* tellement que *les rochers* » *et les bois répondent à ses rugissemens?* » Si l'auteur parle ici de la musique, » il s'écarte du bon sens; s'il parle de » l'eau, il s'écarte du sujet. »

Mason, auteur de quelques poésies et de plusieurs ouvrages, justifie tout

---

* à travers les vallées fleuries et le règne de Cérès;
tantôt roulant au bas des roches escarpées,
précipité, impétueux, voyez-le se répandre;
les rocs, les bois ébranlés répètent ses rugissemens.

cela. Il prétend que Gray, à l'exemple de Pindare, identifie le sujet qu'il traite avec l'objet auquel il le compare ; et que dans ce ruisseau on doit voir la musique qui, douce et majestueuse d'abord, porte par-tout la vie et la beauté ; qui, vive et impétueuse ensuite, se gonfle, se précipite et excite le conflit tumultueux des passions.

C'est au lecteur à se décider entre le critique et le panégyriste.

Si Gray n'eût fait que les ouvrages dont je viens de parler, il n'eût été qu'un auteur médiocre ; mais il en a composé un autre, un seul, et cent vingt vers l'ont conduit à l'immortalité : c'est la *Far-fam'd*, au loin fameuse, *élégie sur un cimetière de village*. Cette élégie, il est vrai, est peut-être le *nec plus ultrà* de la poésie : pensées, sentimens, images, expressions, tout est simple et sublime, touchant et majestueux ; la solennité du sujet se répand sur le lecteur ; la teinte sombre et

religieuse du style s'empare de l'âme, le cœur se resserre, l'esprit s'élève, et l'on reste, après l'avoir lue, dans une profonde méditation ; le livre est refermé, et on la lit encore.

Cette élégie parut d'abord manuscrite, et l'on s'en arracha les copies ; imprimée, les éditions s'en multiplièrent. Elle est citée, insérée même dans tous les traités de littérature, dans tous les recueils de vers, dans tous les livres classiques. Il en existe des traductions en latin, en italien ; il en existe au moins dix en français. J'en ai essayé une nouvelle ; jamais ouvrage ne m'a plus coûté, et je suis loin encore d'avoir rendu toutes les beautés de l'original.

Gray, se trouvant un jour à une vente de livres, regardait une belle collection des meilleurs auteurs français, très-bien reliée et du prix de cent guinées ; il témoignait à un de ses amis le regret d'être hors d'état de l'acheter. La duchesse de Northumberland qui l'entendit,

s'informa adroitement de cet ami qui il était. Ils se retirèrent avant elle, et Gray trouva, en rentrant le soir chez lui, la collection avec un billet de la duchesse qui le priait de l'excuser, si elle lui offrait un aussi faible gage de sa reconnaissance pour le plaisir qu'elle avait éprouvé à la lecture de *l'élégie sur un cimetière de village.*

LYTTLETON.

The counsels of a friend, Belinda, hear. *

LYTTLETON, advice to a lady.

Lord Lyttleton est l'ami et le poëte des femmes. Il les chanta, parce qu'il les aima. Les femmes furent l'objet de presque toutes ses poésies, et il pouvait dire comme un des bergers de ses pastorales :

Nor Pan, nor Phœbus tunes my artless reeds,
From love alone their melody proceeds. **

LYTTLETON, eclogue 2.

Son coup d'essai, au collège d'Eton,

* Ecoutez, Belinde, les conseils d'un ami.

** Ni Pan, ni Phœbus n'accordent mes simples chalumeaux,
à l'amour seul ils doivent leur mélodie.

fut *le Monologue d'une jeune beauté retirée à la campagne*, plaisanterie ingénieuse et délicate qui annonce une connaissance du cœur féminin que l'on n'attend pas d'un écolier. L'auteur était précoce aussi bien que l'amant ; déjà sa poésie était à peu près tout ce qu'elle fut par la suite : plus de grâce que de force, plus d'élégance que d'élévation, plus de sentimens que de saillies ; elle inspire plutôt un intérêt doux qu'une admiration vive. Ses vers prêtent quelquefois à l'éloge et jamais à la critique ; ils plaisent à la femme tendre plus qu'à l'homme instruit.

On voit cependant qu'il est de l'école de Pope ; il cherche à imiter ce balancement d'antithèses que son maître manie avec tant de dextérité. Si, par exemple, sa jeune Flavia se plaint de ce que ses charmes sont perdus dans la solitude d'une campagne, elle s'écrie :

Where none admire, 'tis useless to excell;
Where none are beaux, 'tis vain to be a belle:
Beauty, like wit, to judges should be shown;
Both most are valu'd where they best are known.*

LYTTLETON, a beauty in the country.

Il avait pris Pope pour modèle, et comme lui il composa quatre pastorales, dont il lui dédia la première : mais le modèle fait tort à l'imitation. Pope, il est vrai, voulait briller dans le monde littéraire, Lyttleton n'aspire qu'à plaire aux femmes :

No laureate wreaths I ask to bind my brows,
Such as the muse on lofty bards bestows;**

---

* Où nul n'admire, il est inutile d'exceller;
où il n'y a point de beaux, c'est en vain qu'on est belle :
la beauté, comme l'esprit, veut paraître devant des juges;
tous deux sont mieux évalués où ils sont mieux connus.

** Je ne demande point de lauriers pour couronner mon front,
tels que les muses en accordent aux poëtes sublimes;

Let other swains to praise or fame aspire,
I from her lips my recompense require.*

et cette récompense c'est :

A kiss obtain'd 'twixt struggling and consent,
Giv'n with forc'd anger and disguis'd content.**

LYTTLETON, eclogue 2.

A dix-neuf ans, Lyttleton partit pour faire, à l'exemple des jeunes seigneurs anglais, le voyage d'Europe. Il resta quelque tems à Paris, et c'est delà qu'il écrivit son *épître au docteur Ayscough*, épître qui, dans un style plus doux que brillant, offre des remarques fines plutôt que des observations approfondies. On voit qu'il avait étudié les poëtes français;

---

* que d'autres bergers aspirent à la louange ou à la gloire,
c'est de ses lèvres que j'attends ma récompense.

** Un baiser obtenu entre la résistance et le consentement,
donné avec une colère forcée et un plaisir déguisé.

il en a l'élégante clarté et l'aimable politesse. (Voyez tome 1er., page 219.)

L'épître, datée de Rome et adressée à Pope, est un peu inférieure à la précédente.

Revenu à Londres, il consacra sa lyre aux amours, et n'écrivit plus que des vers érotiques : *l'avis à une dame*; la traduction de l'ode dialoguée d'Horace à Lydie, *donec gratus eram*; celle d'une *élégie de Tibulle*; plusieurs chansons et quelques poésies légères.

Ce jeune lord si tendre auprès des femmes, si aimable dans ses vers, était à la chambre des communes un Whig ardent, un patriote exalté, le membre le plus violent de l'opposition : son style, si poli, si délicat en poésie, prenait à la tribune un caractère d'aigreur et même de malignité : il ne parlait qu'en madrigal dans les cercles, en épigramme dans le Parlement. Aussi le prince de Galles s'étant mis à la tête des Whigs et séparé ouvertement de la cour, le nomma son secrétaire.

Mais il savait mener de front la politique et l'amour. Epris de l'aimable miss Lucy Fortescue, il en fit l'héroïne de ses vers. Tantôt il chante sa tendresse, tantôt il se plaint de sa froideur :

TO MISS LUCY.

Your shape, your lips, your eyes are still the same,
Still the bright object of my constant flame;
But where is now the tender glance, that stole
With gentle sweetness my enchanted soul?
Kind fears, impatient wishes, soft desires,
Each melting charm that love alone inspires?
These, these are lost, and I behold no more
The maid my heart delighted to adore. *

A MISS LUCY.

* Votre taille, vos lèvres, vos yeux sont encore les mêmes,
encore le brillant objet de ma constante flamme;
mais où est à présent le tendre regard qui ravissait
avec une douceur si aimable mon âme enchantée?
Tendres craintes, vœux impatiens, brûlans desirs,
tous les charmes touchans que l'amour seul inspire;
tout cela, tout cela est perdu; et je ne vois plus
celle qu'avec délice mon cœur adorait.

Yet, still unchang'd, still doating to excess,
I ought, but dare not, try to love you less;
Weakly I grieve, unpitied I complain;
But not unpunish'd shall your change remain:
For you, cold maid, whom no complaints can move,
Were far more blest, when you like me could love.*

LYTTLETON, to miss Fortescue.

Enfin l'hymen combla ses vœux; et, mari toujours aimant, il chanta encore sa maîtresse devenue sa femme; mais, après cinq ans de l'union la plus heureuse, lorsqu'elle lui avait déjà donné un fils et une fille, il eut la douleur de la voir périr en couches de sa seconde fille. Il jetta alors un crêpe sur sa lyre et n'en tira plus que des sons plaintifs et mélancoliques.

---

*Cependant, toujours fidèle, toujours aimant à l'excès,
je devrais, mais je n'ose, essayer de ne plus vous aimer;
je souffre avec faiblesse, je gémis sans être plaint;
mais votre changement ne restera pas impuni;
car vous, froide beauté, qu'aucune plainte ne peut émouvoir,
vous étiez bien plus heureuse quand vous aimiez comme moi.

Il composa d'abord, pour la Lucy qu'il regrettait, cette longue élégie dont j'ai cité quelques passages (tome 1er., page 236), puis l'épitaphe suivante :

Made to engage all hearts, and charm all eyes;
Though meek, magnanimous; though witty, wise;
Polite, as all her life in courts had been;
Yet good, as she the world had never seen;
The noble fire of an exalted mind,
With gentle female tenderness combin'd.
Her speech was the melodious voice of love,
Her song the warbling of the vernal grove;
Her eloquence was sweeter than her song,
Soft as her heart, and as her reason strong; *

* Faite pour toucher tous les cœurs et charmer tous les yeux ;
magnanime quoique modeste, sage quoique spirituelle;
Polie comme si elle eût passé sa vie dans les cours,
et bonne comme si elle n'eût jamais connu le monde.
Le noble feu d'une âme élevée
se combinait avec la douce tendresse d'une femme;
son parler était la voix mélodieuse de l'amour,
son chant, le ramage du bosquet printanier ;
son éloquence était plus douce que son chant,
pure comme son cœur, forte comme sa raison;

Her form each beauty of her mind express'd
Her mind was virtue by the graces dress'd. *

LYTTLETON, epitaph of lady Lyttleton.

et pourtant il se remaria; mais ce second hymen ne fut pas heureux.

Ici finit l'histoire du poëte, celle de l'homme d'état est plus brillante. Toujours à la tête du parti de l'opposition, Lyttleton attaquait violemment toutes les mesures de sir Robert Walpole, premier ministre; cependant il était toujours lié avec Pope qui était du parti contraire, et comme on le lui reprochait un jour, il répondit, en plein parlement, qu'un homme d'état ne pouvait que s'honorer de l'amitié d'un homme de lettres aussi célèbre.

Enfin Walpole succomba et Lyttleton entra dans le ministère d'abord comme un des lords de la trésorerie, ensuite

---

* sa personne peignait toutes les beautés de son âme, et son âme était la vertu ornée par les grâces.

comme chancelier de l'échiquier. Cinq ans après, un nouveau règne amena un nouveau ministère ; Lyttleton resta dans la chambre des pairs, et vécut encore treize ans.

Ses ouvrages en prose sont *les Dialogues des morts*, *les Lettres persannes* et *l'Histoire d'Henri II*.

Tout auteur a sa manie : celle de Lyttleton était que ses ouvrages fussent parfaitement ponctués. Il avait vendu l'histoire d'Henri II à un libraire qui fit les frais de l'impression ; mais la ponctuation exigea tant de changemens, qu'il fallut souvent réimprimer les feuilles trois, quatre et jusqu'à cinq fois. Cette édition coûta mille guinées à l'auteur.

A la seconde édition, un nommé Reid, qui connaissait son faible, prétendit avoir le secret de la ponctuation par excellence, et Lyttleton lui abandonna le bénéfice de l'ouvrage.

Il en fit encore une troisième édition ; mais Reid n'existait plus. Un docteur

fut chargé de revoir les épreuves et s'en acquitta si mal, qu'il fallut, à la fin des trois volumes, mettre ce que le monde, dit Johnson, n'avait jamais vu, un errata de dix-neuf pages de points et de virgules.

A cette faiblesse près, Lyttleton, comme homme de lettres et comme homme d'état, eut des qualités sinon brillantes, du moins aimables et estimables; la critique n'a rien à reprocher à sa conduite privée, littéraire ou politique.

GOLDSMITH.

JUPITER TO MERCURY.

For the joy of each sex, on the world I'll bestow it:
This scholar, rake, christian, dupe, gamester and poet,
Thro' a mixture so odd, he shall merit great fame,
And, among brother mortals, be Goldsmith his name.*

GARRICK, Jupiter and Mercury.

C'ÉTAIT un mortel bien original que ce docteur Goldsmith, une énigme dont personne n'eut jamais le mot, une espèce d'antithèse perpétuelle, contrastant sans cesse avec lui-même; bizarre assemblage des vertus et des vices les plus opposés : savant et simple, chrétien et

JUPITER A MERCURE.

*Pour le plaisir des deux sexes, je l'accorde au monde : ce savant, débauché, chrétien, dupe, joueur et poëte, d'un mélange si bizarre il tirera une grande réputation, et, chez ses frères les mortels, il se nommera Goldsmith.

libertin, joueur et dupe, poëte et compilateur, pauvre et généreux.

Né en Irlande, il étudiait la médecine à Edinbourg, lorsqu'il eut l'imprudence de cautionner un de ses amis pour une somme assez considérable que ni l'un ni l'autre ne purent payer. Goldsmith, arrêté à Sunderland, puis délivré par quelques amis, s'embarqua au hasard, arriva à Rotterdam, et parcourut la Hollande, les Pays-Bas et l'Alsace.

Il n'avait pas, à la vérité, tout le cortége d'un jeune lord qui fait son tour d'Europe; son gouverneur était la curiosité, et la faim son seul domestique.

But me, not destin'd such delights to share,
My prime of life in wandering spent and care;
Impell'd, with steps unceasing, to pursue
Some fleeting good, that mocks me with the view;*

---

* Mais moi, qui ne suis pas destiné à un tel bonheur,
la primeur de ma vie se consume en voyages, en soucis;
forcé, sans arrêter mes pas, de poursuivre
un bien voltigeant, dont l'aspect se joue de mes yeux;

That, like the circle bounding earth and skies,
Allures from far, yet, as I follow, flies;
My fortune leads to traverse realms alone,
And find no spot of all the world my own.*

GOLDSMITH, the traveller.

C'est de lui-même qu'il faut entendre le récit de ses voyages. Il s'est peint dans *le Vicaire de Wakefield*, chapitre 20, sous les traits du philosophe vagabond, courant après la nouveauté et cherchant le bonheur.

« Je traversais, dit-il, les villages de » la Flandres, seul, à pied. Quand j'arri- » vais, vers la nuit tombante, près de » la maison d'un paysan, je prenais ma » flûte, je jouais mes petits airs les plus » gais et cela me procurait asyle pour

---

*qui, semblable au cercle qui entoure la terre et les
cieux,
attire de loin, et s'enfuit quand on le suit;
ma fortune me conduit à traverser des royaumes, seul
et sans trouver un endroit du monde entier qui so
à moi.

» la nuit et subsistance pour le lende-
» main. »

A Genève, un jeune anglais, qu'une succession venait d'enrichir subitement, lui proposa d'être son gouverneur, ajoutant toutefois qu'il voulait se gouverner lui-même. Goldsmith accepta. Ils voyagèrent ensemble quelque tems; mais, arrivés en Provence, ils se brouillèrent, se séparèrent, et Goldsmith resta seul avec sa flûte, son unique ressource.

To kinder skies, where gentler manners reign,
I turn; and France displays her bright domain:
Gay, sprightly land of mirth and social ease,
Pleas'd with thyself, whom all the world can please;
How often have I led thy sportive choir,
With tuneless pipe, beside the murmuring Loire!*

* Sous un ciel plus doux où règnent des mœurs plus douces,
je marche; et la France déploie son brillant domaine:
terre vive et gaie, de joie et d'aisance sociale,
tu te plais à toi-même, parce que tout le monde te plaît;
combien de fois j'ai conduit la danse folâtre,
avec un aigre chalumeau, sur les bords de la Loire!

Where shading elms along the margin grew,
And, freshen'd from the wave, the zephyr flew;
And haply, though my harsh touch, falt'ring still,
But mock'd all tune, and marr'd the dancers skill,
Yet would the village praise my wond'rous power,
And dance, forgetful of the noon-tide hour.*

GOLDSMITH, the traveller.

Toujours à pied, toujours payant son écot en petits airs, Goldsmith arrive à Londres à vingt-neuf ans, n'ayant, pour toute fortune, que son joli poëme du *Voyageur*, qu'il avait composé dans ses longues promenades.

Lancé dans cette grande cité, sans amis, sans connaissances, où cherche-t-il un asyle? dans une boutique d'apothicaire; mais en vain il les parcourt toutes; par-tout on le refuse, à cause

---

*où l'ombrage des ormes croît le long du rivage,
où, rafraîchi par les eaux, le zéphir souffle;
où, quoique la rudesse de mes sons, toujours fautifs,
se moquât de la mesure, et déjouât l'adresse des danseurs,
le village, cependant, louait mon talent merveilleux,
et dansait, oubliant la chaleur du midi.

de son accent irlandais, et rebuté par la pharmacie, il se jette dans la littérature. Il fut employé d'abord à travailler à un journal hebdomadaire, intitulé *l'Abeille*, et publia, dans l'intervalle, une brochure politique : *Recherches sur l'état présent de la belle littérature en Europe.*

Les libraires l'accueillaient mal et le payaient plus mal encore, et le malheureux jeune homme luttait contre la misère, lorsque Johnson, qui était déjà l'oracle littéraire de son pays, lut quelques-uns de ses écrits, en devina tout le mérite, alla le trouver dans son grenier et devint, en un instant, son bienfaiteur et son ami.

Goldsmith, dans cette première visite, montra à Johnson les quatre premiers chapitres du *Vicaire de Wakefield* qu'il venait de composer. Celui-ci en fut enchanté et ne voyait jamais Goldsmith sans lui dire : « Achevez-moi le Vicaire. »

Le spectacle d'un père de famille bon

et honnête, d'un esprit simple et d'un sens droit, luttant contre l'adversité sans autres soutiens que sa vertu et sa conscience, parlant de ses fautes et de son courage avec une égale candeur, tombé dans le dernier degré de l'infortune, blessé, déchiré dans tout ce qui lui est cher, revenant ensuite tout à coup au bonheur, et trouvant enfin des sujets de joie dans tout ce qui l'avait affligé : tel est le tableau que Goldsmith offre dans son Vicaire ; tableau le plus beau peut-être qu'ait tracé la main de l'homme. La résignation, la bonhomie de l'honnête ecclésiastique, ses réflexions si simples, si sublimes, ses remarques parfois épigrammatiques et jamais affectées, attachent, intéressent, attendrissent le lecteur : cet ouvrage fait du bien à l'âme, soutient le courage, ranime l'espérance éteinte, console même le désespoir. Je le lisais aux jours de la terreur, et je me sentais plus calme, plus fort, plus résigné.

Boèce, dans son traité des consolations, parle à l'esprit ; le bon Vicaire parle au cœur ; c'est l'ami des malheureux, le bréviaire des infortunés. Son défaut est d'être un roman, ou plutôt notre tort est de ne voir qu'un roman dans le meilleur traité de morale.

Goldsmith allait au club des gens de lettres ; mais on le regardait comme un compilateur aux gages des libraires ; on le traitait comme un *Drudge* (un souffre-douleur). Un jour il y montra sa ballade ou *romance de l'hermite*, insérée depuis dans le Vicaire. On fut surpris d'une poésie aussi douce, aussi pure, aussi belle de sentiment ; on convint que c'était le chef-d'œuvre des romances anglaises. Il lut son poëme du *Voyageur*, et la surprise augmenta. Johnson, qui présidait en quelque sorte le club, déclara que c'était le meilleur poëme qui eût paru depuis la mort de Pope. Goldsmith leur montra, peu de tems après, qu'il pouvait faire mieux encore. Il fit

paraître *le Village désert* (the deserted Village), où Delille a pris l'épisode du curé de campagne et du magister qu'il a imité dans *l'Homme des champs*.

Goldsmith donna ensuite au théâtre de Covent-Garden, *the Good-natur'd man* (le Bonhomme) ou plutôt *l'Homme bon*, pièce d'un excellent comique, qui eut du succès, mais qui en aurait eu davantage, si le public n'eût été alors enthousiasmé d'une autre pièce de Kelly, *la fausse Délicatesse*, dans le genre du comique larmoyant.

L'auteur du Bonhomme se vengea du public en le forçant à rire à la pièce intitulée : *She stoops to conquer* (Elle s'abaisse pour conquérir), et le ramena au goût de la bonne comédie. Ces deux pièces lui rapportèrent, en un an, vingt-sept mille francs ; mais il n'en était pas plus riche ; le jeu absorbait tout. Qui croirait que l'auteur qui fait si bien aimer la vérité, et dont tous les ouvrages respirent la morale la plus pure, fût

emporté par une passion qui dégrade la raison et éteint le sentiment.

Réduit encore à travailler pour les libraires, il ne fit plus que des compilations : un *Abrégé de l'histoire d'Angleterre*, un autre de *l'histoire de la Grèce*, un troisième de *l'histoire romaine*, enfin un quatrième de *l'histoire naturelle*.

Quelques notions de médecine lui avaient acquis le titre de docteur ; mais elles lui devinrent fatales. Etant tombé malade à quarante-cinq ans, il prit, contre l'avis de son médecin, un remède si violent, qu'il en mourut peu de jours après.

Toujours inconstant, toujours différent de lui-même, ce Goldsmith, si soumis avec les libraires, était fier avec les grands. Le duc de Northumberland, nommé Lord-Lieutenant de l'Irlande, le fit appeler et lui dit que charmé de ses ouvrages et instruit qu'il était irlandais, il desirait lui être utile. Goldsmith lui répondit

qu'il avait dans ce pays un frère qui était ecclésiastique, et qu'il le lui recommandait. Ses amis lui témoignèrent leur surprise de ce qu'il avait négligé une occasion aussi favorable. = « Je n'ai » point de confiance, répondit-il, aux » promesses des grands : les libraires ont » été mes premiers amis, et je ne les » abandonnerai pas. »

Goldsmith estimait Johnson, cherchait même à imiter son style et sa manière de parler; et souvent, quand il avait prononcé une sentence bien travaillée, et si pompeuse qu'elle en était presque inintelligible, il s'écriait : « *Is not* » *that truly Johnsonian?* (N'est-ce pas » là du Johnson tout pur?) »

Et cependant Goldsmith était jaloux de Johnson. Il pria, un jour, un de ses amis de cesser d'en faire l'éloge ; « *car*, » ajouta-t-il, *vous me hersez l'âme au vif* » (you harrow up my very soul). »

Vous le croyez peut-être ingrat? non : vous allez même voir que, toujours

pressé lui-même par le besoin, il était encore généreux. Une pauvre femme lui écrit un jour que son mari est malade et réduit à l'état le plus triste. Le docteur court chez ces bonnes gens, cause avec eux, et découvre bientôt que leur plus grande maladie est la pauvreté. Il sort en leur promettant une ordonnance, et leur envoie dix guinées dans une petite boîte à pilules.

Souvent, aussi, l'on abusait de sa bonté. Un mauvais écrivain, nommé Pilkington, qui lui avait déjà emprunté beaucoup d'argent, et qui craignait de ne plus en obtenir par les moyens ordinaires, eut recours à un nouvel expédient. Il arrive un jour chez lui transporté de joie, et lui dit que sa fortune est faite. « Comment cela ? dit le docteur. = L'autre lui apprend que la duchesse de Marlborough ayant témoigné un desir extrême d'avoir une couple de souris blanches, il a écrit à un de ses amis, qui était aux grandes Indes, de lui en

rapporter, et que cet ami vient d'arriver avec les deux plus jolies petites bêtes du monde; mais, ajoute-t-il en changeant de visage et prenant un air triste, pour les offrir, il faudrait avoir une cage; je ne puis en trouver à moins de deux guinées, et je suis sans argent. »

Le docteur n'avait qu'une demi-guinée; il la donne; mais cela ne faisait pas le compte de Pilkington. Il aperçoit la montre pendue à la cheminée, et, après quelques excuses sur l'indélicatesse de son procédé, « si vous pouviez, lui » dit-il, vous en passer huit jours, je la » mettrais en gage pour quelques gui» nées, et, mes souris offertes, je vous » la rendrais avec tout ce que je vous » dois. » Le cas était pressant: pouvait-on se refuser à faire la fortune d'un homme? Goldsmith donna la montre; l'homme aux souris disparut, et Goldsmith n'en entendit plus parler jusqu'à ce que Pilkington, la veille de sa mort, lui envoya demander une demi-guinée

que le docteur eut encore l'humanité de lui accorder.

Un de ses amis lui joua un autre tour plus plaisant. Cet ami dînait dans une taverne ou salle de restaurateur, lorsque Goldsmith entre, s'asseoit à une table voisine, et demande des côtelettes de mouton. On le sert; l'ami détourne le nez et demande comment il souffre qu'on lui apporte un plat qui sent aussi mauvais. « Je ne m'en apercevais pas, » dit-il. = Ah, reprend l'autre, c'est » une chose affreuse; à votre place, » je donnerais vingt coups de canne à » ce coquin là. = Non, dit Goldsmith, » je le punirai moins sévèrement, vous » allez voir. » Alors il appelle le garçon, le force de prendre sa place, de mettre sa serviette et de manger les cotelettes. Le garçon obéit.

Cependant le docteur s'attendrit; il pense que le coupable doit avoir soif et lui verse un grand verre de vin. L'expédition finie, l'ami se met à rire.

« Qu'avez-vous donc, lui dit Goldsmith.
» — Je ris, reprit l'autre, de voir un
» homme d'esprit, un littérateur aussi
» savant, dupe d'une plaisanterie : les
» côtelettes étaient excellentes. »

Il avait la prétention de jouer très-bien de la flûte, quoiqu'il ne sût pas la musique. Roubillac, ayant entendu un jour un de ses airs, le pria de le répéter, afin de pouvoir en prendre la note. Goldsmith y consentit; et, pendant qu'il jouait l'air, l'autre copiait des notes au hazard. Goldsmith prit ensuite le papier, l'examina sérieusement, et lui dit : « En
» vérité, vous avez bien du talent; je
» n'aurais jamais cru que l'on pût chif-
» frer aussi rapidement un de mes airs. »

Il se fâchait quand on ne riait pas de ses histoires. Un soir, au moment de se retirer du club, il dit à ses amis : « Si
» vous voulez rester et faire venir une
» bouteille, je vous raconterai un de
» mes bons mots. » On y consent, le vin est apporté. « Voici le bon mot,

» dit-il. On me racontait que l'acteur
» Shéridan s'exerçait dans une chambre
» où il avait fait placer dix glaces. Il y
» avait donc, m'écriai-je, dix monstres
» au lieu d'un. » L'histoire finie, personne ne rit, et Goldsmith, furieux, sort sans vouloir goûter le vin.

Mais voici le trait qui le caractérise le mieux. Lorsqu'obligé, dans sa jeunesse, de quitter l'Angleterre, il arriva en Hollande, il forma le projet d'enseigner la langue anglaise. Un riche négociant, pour qui il avait des lettres de recommandation, est charmé de trouver un bon maître pour ses enfans, et l'invite à passer chez lui. Mais à peine arrivé, Goldsmith s'aperçoit qu'il ne sait pas un mot de hollandais, et est obligé de renoncer à son entreprise.

JOHNSON.

Transcendant genius, whose prolific vein
Ne'er knew the frigid poet's toil and pain;
To whom Apollo opens all his store,
And every muse presents her sacred lore;
Say, pow'rful Johnson, whence thy verse is fraught
With so much grace, such energy of thought?
Whether thy Juvenal instructs the age
In chaster numbers, and new-points his rage;
Or fair Irene sees, alas! too late,
Her innocence exchang'd for guilty state.
Whate'er you write, in every golden line
Sublimity and elegance combine;
Thy nervous phrase impresses every soul,
While harmony gives rapture to the whole. *

MURPHY, epistle to Johnson.

DANS ces vers où Murphy imite le début de la seconde satire de Boileau,

* Génie transcendant, dont la fertile veine
ne connut jamais d'un froid poëte le travail et la peine;
à qui Apollon ouvre tous ses trésors,
et à qui toutes les muses présentent leurs dons sacrés;

(La suite à la page suivante.)

l'amitié exagère un peu l'éloge de Johnson qui tient un rang plus distingué parmi les littérateurs, que parmi les poëtes.

Grand, fort, d'une corpulence excessive, borgne, la figure large, le dos voûté, marchant avec peine, attaqué d'humeurs froides, agité de mouvemens convulsifs dans les nerfs qui lui faisaient faire des contorsions presque continuelles, tel était Johnson au physique. Au moral, auteur par état, pauvre jusqu'au moment où sa plume lui procura une demi-aisance; sensible à l'amitié, mais inaccessible à

---

dis, puissant Johnson, d'où vient que ton vers est fait
avec tant de grâce et une telle énergie de pensée?
Soit que ton Juvénal instruise le siècle,
dans des vers plus chastes, et aiguise de nouveau sa
colère,
ou que la belle Irène voye, hélas! trop tard,
son innocence ressortir d'un crime apparent.
Quelque chose que tu écrives, dans chaque ligne dorée,
la sublimité se combine avec l'élégance;
ta phrase nerveuse fait impression à l'âme,
tandis que l'harmonie répand sur le tout son ravissement.

l'amour ; judicieux, mais sévère dans ses jugemens ; dans la conversation, il portait un caractère dominateur, peu endurant et d'une austérité qui allait quelquefois jusqu'à la rudesse.

Cet homme est cependant l'écrivain le plus instruit, le plus fécond qu'ait produit l'Angleterre ; il n'en est point qui ayent laissé un aussi grand nombre de volumes, et il en est peu dont on puisse dire, comme de lui, que tout ce qu'il a fait méritait d'être conservé.

Né avec d'heureuses dispositions, il éprouva cette vérité qu'il a si bien exprimée dans ce vers :

Slow rises worth, by poverty depress'd. *

JOHNSON, London, a satire.

Il était, à vingt-sept ans, professeur dans une petite école à Birmingham, lorsqu'il épousa une veuve, nommée M[rs]. Porter,

---

* Lentement s'élève le mérite qu'opprime la pauvreté.

Il ne se décida point par les charmes extérieurs, si l'on en juge d'après le portrait qu'en a tracé Garrick. C'était, dit-il, une femme de plus de cinquante ans; elle avait beaucoup d'embonpoint, et une gorge d'une protubérance extraordinaire; sur ses grosses joues brillait un vermillon fleuri, qu'entretenait l'usage peu modéré du rouge et des liqueurs; elle affectait, d'ailleurs, une mise antique et des manières bizarres; cependant Johnson l'aima toujours tendrement et lui fit une belle épitaphe.

Ce mariage donna à Johnson les moyens de former une école; mais, n'ayant que trois élèves, Garrick, son frère et un autre, il proposa à Garrick de le suivre à Londres; et, un matin, le maître et l'écolier partirent ensemble, l'un avec sa tragédie d'Irène, l'autre destiné, sans le savoir, à y jouer le premier rôle.

Employé d'abord à la rédaction du *Gentleman's magazine*, journal politique

et littéraire qui paraissait et paraît encore tous les mois, Johnson y fit insérer sa satire intitulée *Londres*, et elle commença à le faire connaître.

Lié avec Savage, il fut un de ses amis les plus constans et les plus actifs, et, lorsque l'excès de la misère eut terminé les malheurs de cet infortuné, il fit paraître sa vie qui, lue avec beaucoup d'empressement et d'intérêt, donna une haute idée du talent de Johnson pour l'analyse et la critique.

Ces premiers ouvrages et d'excellens articles insérés dans les journaux lui avaient déjà acquis beaucoup de réputation, lorsqu'il conçut l'idée d'un *Dictionnaire anglais* sur un plan à la fois simple et vaste. Il publia, dans un journal, ce plan qui consistait à fixer l'orthographe de tous les mots anglais, à donner l'étymologie de chacun et son véritable sens dans ses diverses acceptions, et à prouver ce sens par des exemples pris dans les meilleurs auteurs en prose ou

en vers. *To cast*, par exemple, qui veut dire *jetter*, a cinquante-cinq acceptions différentes ; il fallait les expliquer et citer cinquante-cinq phrases à l'appui de chacune de ces explications ; on sent quelle lecture immense, que de recherches une telle entreprise exigeait, que de volumes il fallait parcourir pour un seul mot, et combien il fallait recommencer de fois ce travail pour une langue qui a un tiers de mots de plus que la nôtre.

Quelques libraires, à la tête desquels était Dodsley, se chargent de faire les fonds; Johnson loue une maison entière, la dispose pour ses recherches, range, dans les pièces supérieures, ses nombreux volumes, place six copistes dans les salles inférieures, travaille pendant neuf ans avec un zèle infatigable, et termine enfin ce grand ouvrage, le meilleur qui ait jamais existé dans ce genre, aussi vaste dans sa conception, aussi riche dans son exécution que le dictionnaire de l'académie française est faible et imparfait :

aussi Garrick l'en félicita par une pièce de vers qui se termine ainsi :

And Johnson, well-arm'd like a hero of yore,
Has beat forty french, and will beat forty more.*

GARRICK, to Johnson.

Dans l'intervalle, la tragédie d'*Irène*, long-tems refusée par l'entrepreneur du spectacle, fut représentée par les soins de Garrick. Cette pièce, écrite d'un style nerveux, brillant de sentiment et de poésie, n'eut que neuf représentations et ne put obtenir le succès qu'elle méritait.

Johnson renonça à travailler pour le théâtre et entreprit un journal moral, dans le genre du Spectateur, *the Rambler* (le Promeneur). Londres avait déjà vu plusieurs journaux semblables, mais ils étaient l'ouvrage d'une société d'écrivains ; Johnson composa seul tous les

* Et Johnson, bien armé comme un héros d'autrefois, a battu quarante français et en battrait quarante de plus.

numéros du sien. Il travaillait avec une facilité prodigieuse, et ne relisait ses ouvrages qu'en épreuves.

Ses autres productions sont un roman politique, *Rasselas*, *prince d'Abissinie*; une autre satire imitée de Juvénal; un second journal, intitulé : *the Idler* (le Paresseux); une édition de Shakespeare.

Enfin Dodsley et trente-neuf autres libraires s'étant réunis pour donner une collection de tous les poëtes anglais en soixante volumes, Johnson se chargea, à soixante-dix ans, d'écrire les vies de tous ces poëtes. On trouve dans cet ouvrage toute la vigueur de la jeunesse, une narration rapide, attachante, développée avec ordre et clarté, une critique sage et judicieuse sur leurs ouvrages, partiale peut-être quelquefois; mais quel est l'homme qui ne juge pas un peu d'après son cœur!

Il était juste que l'historien des poëtes trouvât un historien : aussi Hawkins a composé sa vie en un gros volume; mais

tout le zèle de l'amitié n'a pu en faire un ouvrage intéressant.

Avec un caractère sérieux, Johnson était quelquefois plaisant. On vantait un jour devant lui la belle simplicité des anciens poëtes anglais qui avaient l'art d'intéresser par les détails les plus minutieux. Pour se moquer de ce genre de poésie, il composa sur le champ les quatre vers suivans :

As with my hat upon my head
I walk'd along the strand;
I there did meet another man
With his hat in his hand. *

L'austérité de ses mœurs piqua la fierté d'une célèbre courtisanne de Londres. Kitty Fisher, dont on a écrit l'histoire, voulant imiter la tentative que Laïs avait faite autrefois sur Démosthène, alla le

* Comme avec mon chapeau sur la tête
je me promenais le long du Strand,
là je rencontrai un autre homme
avec son chapeau à la main.

voir et, n'étant pas reçue, laissa une carte à sa porte : mais Johnson ne répondit point à cette avance.

Quoiqu'obligé de vivre de sa plume, Johnson n'eut jamais recours aux souscriptions ; jamais il ne rechercha la protection des grands. Lorsqu'il entreprit son dictionnaire, lord Chesterfield consentit à ce qu'il parût sous ses auspices, et desira voir l'auteur. Johnson s'y rendit ; mais ayant attendu deux heures sa seigneurie, il sortit brusquement et ne voulut jamais y retourner. « Chesterfield, disait-il, peut passer pour » un bel esprit parmi les lords, mais il » ne sera jamais qu'un lord parmi les » beaux esprits. »

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

ALPHABÉTIQUE

DES POËTES ANGLAIS.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

Paul Grinke
20.4.1983



